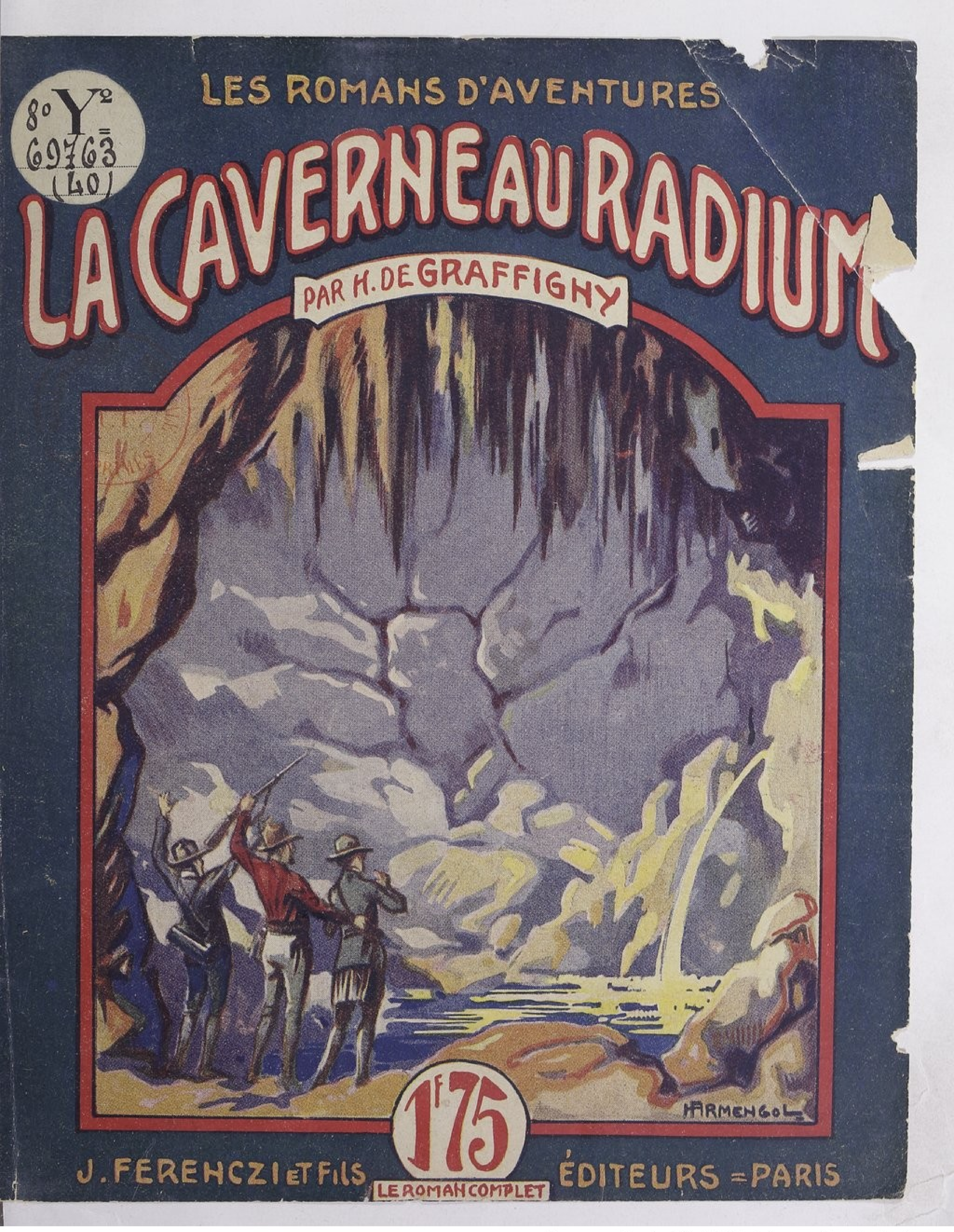


La Caverne au radium, roman d'aventures inédit / Henri de Graffigny

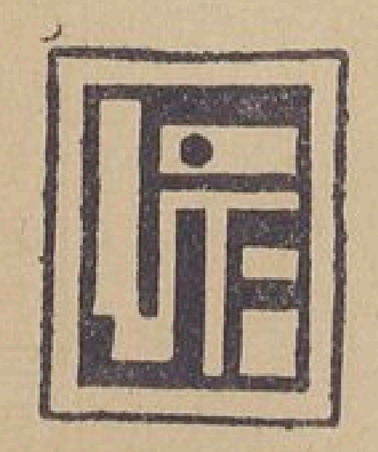


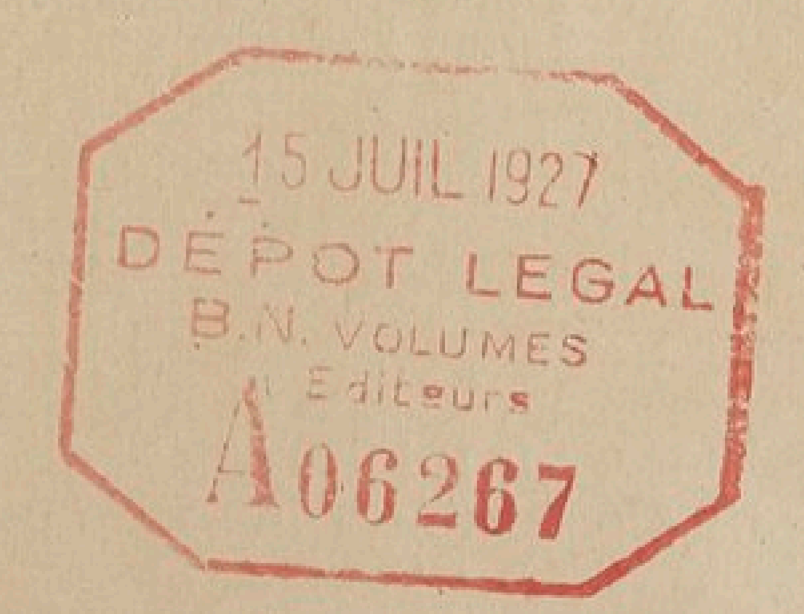

LES ROMANS D'AVENTURES
LA CAVERNE AU RADIUM
PAR H. DE GRAFFIGNY
ARMENGOL
1f 75
J. FERENCZI ET FILS ÉDITEURS = PARIS
LE ROMAN COMPLET

Henry de GRAFFIGNY

La Caverne au Radium

Roman d'Aventures Inédit





PARIS
J. FERENCZI et FILS, Éditeurs
9, Rue Antoine-Chantin, 9

1927

N° 40

LA CAVERNE AU RADIUM

Roman d'Aventures Inédit

par

HENRY DE GRAFFIGNY

I

S... O... S...

— Renée, ferme la fenêtre, ma fille. Voici le vent qui s'élève...

— Tout de suite, petite mère. Cependant, il n'y a pas d'éclairs encore.

— Il n'importe. Si ce n'est pas un orage qui se prépare, c'est une tempête qui s'approche, et il convient de prendre des précautions.

Le père, M. Santin, qui parcourait des yeux le dernier numéro d'une revue scientifique illustrée ouverte sur la table, se redressa sur sa chaise et jeta un coup d'œil au dehors pendant que sa fille attirait à elle les vantaux et tournait la crémone.

— Le temps se gâte, en effet, et il ne fera pas bon être en mer cette nuit, fit-il en hochant la tête.

— Pauvres gens !... murmura la mère de famille en songeant aux pêcheurs qu'elle avait vus s'embarquer quelques heures auparavant sur leurs frêles barques. Quel dur métier que celui de ces hommes toujours exposés aux caprices subits de cet élément sans cesse agité et toujours périlleux !...

— Et cependant, cette mer, ils l'aiment, n'est-ce pas, père, interrogea un jeune garçon d'une quinzaine d'années qui, assis devant la table sur laquelle une lampe à pétrole d'un système perfectionné versait des torrents de clarté, s'appliquait à serrer l'une après l'autre les vis d'une petite pièce mécanique paraissant appartenir à un appareil électrique.

— Certes, ils l'aiment et cela se conçoit, approuva M. Santin en se levant. La mer est le champ aux inépuisables moissons, c'est elle qui nourrit le marin et sa famille. Mais, en dehors de se fécondité, elle a son charme, son attirance même, en dépit des dangers résultant de ses colères. C'est même ce qui fait que les enfants de matelots ne songent qu'au jour où ils seront assez grands pour naviguer à leur tour et que les pêcheurs n'abandonnent que forcés par l'âge le plancher mouvant de leurs bateaux pour devenir terriens...

— C'est pourtant vrai, murmura Mme Marguerite, pensive. Dans ce pays de Bretagne que nous habitons depuis trois mois, les seuls jardiniers que j'aie aperçus sont des vieillards.

— Oui, ceux que l'Océan a bien voulu épargner et que l'âge a jetés à la côte ainsi que des épaves désormais inutiles..

A ce moment, on entendit à peu de distance le fracas d'ardoises arrachées d'un toit et venant se fracasser sur le sol pierreux.

— Entends-tu, père, comme le vent souffle et augmente le bruit des vagues, reprit Mlle Renée impressionnée par ce tapage.

— Oui, cela vente dur, fillette, et cela ne me surprend pas, puisque c'est aujourd'hui même, le 21 septembre, l'équinoxe d'automne, jour où l'été prend fin. Il en résulte forcément un bouleversement atmosphérique comme à chaque saison, d'autant plus que, la lune étant justement pleine, c'est une des plus hautes marées de l'année que nous avons ce soir. Enfin, j'ai remarqué ce matin la direction de la girouette de l'*Hôtel de France et d'Angleterre* et ne suis pas surpris de ce coup de *norouet*, comme disent les marins. La houle était déjà forte ce matin sur la Manche...

— Espérons que les barques qui sont sorties ce matin seront bien toutes rentrées au port avant que cette tempête se déchaîne dans toute sa violence...

— Bah !... Les pêcheurs bretons en ont vu d'autres. Ils sont habitués à lutter contre le flot et la brise. La pêche n'en sera que meilleure, affirment-ils souvent.

Le tapage des flots s'abattant sur les rochers de la grève allait grandissant de minute en minute ; l'air, animé d'une excessive vitesse, pénétrait avec un sifflement aigre à travers les moindres interstices des portes et des croisées en faisant voltiger les rideaux légers. Les persiennes n'avaient pas été tirées afin de permettre de voir au dehors, mais, pour l'instant, on ne pouvait rien distinguer au loin tant la nuit était opaque, à peine la ligne dentelée et blanchissante des vagues accourant du fond de l'horizon noir et se ruant à l'assaut de la plage.

— Pourvu que le vent ne m'arrache pas mon antenne ! proféra le jeune Maurice en posant sur la table son tournevis devenu inutile.

M. Santin, qui essayait inutilement de percer du regard l'intense obscurité, se retourna à l'audition de cette phrase et, réprimant un sourire :

— Tu te méfies donc de la solidité de ton installation ? questionna-t-il.

— Dame ! père, par un vent pareil, cela a beau être solide, la corde d'attache peut bien casser ! C'est bien arrivé une fois aux antennes de la Tour Eiffel à Paris !...

— Eh bien, mon garçon, c'est une raison de plus pour utiliser l'agencement qui t'a donné tant de mal à réussir, et cela, au moins, jusqu'à ce qu'il vienne à casser. Il est l'heure où la plupart des postes émetteurs européens commencent leurs concerts de T. S. F. Fais-nous entendre quelque audition musicale, ne fût-ce qu'un de ces jazz que j'abhorre, avec les miaulements du banjo et le nasonnement chevroté du saxophone. Cela nous distraira quelques instants et dissipera les inquiétudes de ta mère.

— Oui, père, c'est une bonne idée, répliqua le jeune homme avec empressement. Je vais mettre le poste en place : l'appareil récepteur et le haut-parleur sont dans ma chambre, je les apporte de suite.

Quelques instants plus tard, il reparaissait, une boîte d'ébénisterie hérissée de boutons de pseudo-ébonite sous un bras, et tenant de l'autre main une autre caissette plus fruste d'où sortaient plusieurs fils conducteurs. Il déposa le tout sur la table, et s'adressant à sa sœur qui, intéressée par ces apprêts, s'était approchée :

— Renée, va chercher le haut-parleur qui est resté sur ma table, je te prie, fit-il.

La fillette s'échappa sans prononcer une parole pendant que son frère s'affairait à relier les cordons aux diverses bornes d'attache correspondant à l'antenne, à la prise de terre, aux éléments de piles de chauffage ou de tension de plaque, enfin aux lampes détectrices et amplificatrices et au haut-parleur que sa sœur lui apportait.

Tandis que ses parents le considéraient en souriant, le jeune garçon avait coiffé le casque d'écoute à deux récepteurs téléphoniques, et manœuvrant les divers boutons de réglage de la capacité et de la self induction, après avoir allumé les lampes, il écoutait.

— Tiens, dit-il, on entend très bien radiotélégraphier. Cela doit être Cleethorpes en Angleterre, je reconnais cela au son...

— Et tu comprends ce que l'on transmet, interrogea M. Santin.

— Oui, parce qu'ils ne vont pas trop vite, et je peux traduire les signaux Morse correspondant à certaines lettres. Mais c'est de l'anglais et peut-être du langage chiffré et il faudrait un code pour comprendre. Tu sais bien, père, que l'on nous fait un cours de radio à l'école de Physique et Chimie où je suis en deuxième année.

Le vent avait acquis une telle intensité, le fracas de la mer élevait tellement sa gamme, que les quatre personnes réunies dans le petit salon ne pouvaient dominer leur émotion en songeant aux dangers courus par les navigateurs dans cette nuit d'encre. Soudain, ils furent arrachés à leurs pensées pénibles par les vibrations s'échappant du pavillon de l'instrument radiophonique. Ce n'était pas la musique frénétique d'un jazz avec ses accompagnements disparates, mais un solo de violoncelle exécuté par un virtuose. Les auditeurs, charmés, s'étaient rapprochés de l'appareil. Maurice avait conservé le casque téléphonique sur sa tête afin de mieux écouter.

Le morceau terminé, la voix « radiogénique » du speaker parisien se fit entendre. Hélas !... C'était pour recommander un nouveau système de carburateur d'automobile !

— Bon !... De la réclame, maintenant, s'exclama le jeune garçon dépité et manœuvrant ses boutons avec célérité, déterminant

des sifflements de sirène dans le haut-parleur.

Mais soudain, il s'immobilisa, s'écriant avec l'accent de la plus vive surprise :

— Père, écoute donc !... On appelle au secours !...

— Que veux-tu dire, fit M. Santin tressaillant. Qui appelle ?...

Du pavillon de l'instrument sortaient une série de sons rhytmés parfaitement perceptibles, trois sons brefs rapides après un court silence de trois sons prolongés et répétés ensuite une deuxième fois : ... — — — ...

— S. O. S., traduisit Maurice. Sauvez-nous ou nos sombrons !... C'est un navire en péril et qui appelle à son aide !...

II

LA FAMILLE SANTIN

La scène qui vient d'être rapportée avait pour théâtre une petite salle à manger simplement meublée et faisant partie d'une maisonnette aménagée en villa à l'usage des baigneurs. Cette villa, faisant face à la mer, dépendait de la commune de Trégastel, station balnéaire du département des Côtes-du-Nord, à une douzaine de kilomètres de Lannion, dans cette région si pittoresque et bien connue des touristes.

Cette villa avait été louée pendant la saison de 1923 par un ingénieur, M. Santin, désireux d'assurer un séjour paisible à sa famille, composée de Mme Marguerite sa femme et de deux enfants : un garçon, Maurice, âgé de près de seize ans, élève de l'Ecole de physique et chimie, à Paris, et de Renée, délicieuse mignonne aux grands yeux bleus comme l'azur du ciel et à la chevelure châtain clair formant d'innombrables boucles qu'on eût cru faites de fil de bronze, retombant autour de sa frimousse rose. Renée avait quatre ans de moins que son aîné.

La mère était arrivée à Trégastel avec sa fille dès les premiers jours de juillet, afin de fuir la chaleur lourde qui commençait à peser sur la capitale, et l'étudiant physicien-chimiste s'était empressé de les rejoindre quelques semaines plus tard, dès la période des vacances scolaires ouverte. Quant au père de famille, retenu à Paris par les affaires auxquelles il collaborait, il n'avait pu se libérer que plus tard et partir retrouver les siens qu'au commencement de septembre.

M. Raymond Santin était un homme de quarante-deux ans, d'assez haute stature et de charpente solide. Il portait toute sa barbe châtain foncé, de même que sa chevelure, non moins touffue. Sa fille lui avait emprunté ses traits. Tous deux avaient le nez droit, avec des narines facilement mobiles, la bouche petite et une fossette dans la joue gauche, qui était masquée, chez le père, par l'abondance du système pileux. Et, dernier point de ressemblance, la fillette, comme son ascendant, avait un front haut et blanc traversé par deux rides verticales parallèles, partant de la racine du nez et qui s'accentuaient à la moindre contraction des sourcils.

On eût pu remarquer que M. Santin tenait ordinairement la main gauche fermée. Habitude facile à perdre, eût-on pu croire d'abord, mais, en réalité, cette position était forcée et constituait un petit souvenir de la guerre. Un éclat d'obus lui avait déchiré la paume de la main, alors qu'en qualité de lieutenant du génie commandant une compagnie d'E. P. A., — équipages de ponts d'armée, — il dirigeait le lancement d'un pont de bateaux sur la Meuse.

Privé de soins immédiats, le blessé n'avait pas apporté l'attention voulue à ce qu'il considérait comme un accident sans importance, mais les nerfs avaient été coupés et s'étaient rétractés. Lorsqu'il s'aperçut que ses doigts demeuraient inertes et ne répondaient plus à sa volonté, l'officier voulut se faire examiner par un major, mais il était trop tard : il était infirme et les deux derniers doigts de sa main étaient à jamais immobiles et incapables d'exécuter le moindre mouvement.

— Bah ! dit-il avec une apparente sérénité, cela vaut encore mieux que si j'avais les orteils gelés, comme cela a bien failli m'arriver, en Artois, pendant l'hiver de 15.

Dégagé de ses obligations militaires après deux mois de séjour en Rhénanie, M. Raymond Santin, rentré à Paris, reprit sa profession d'ingénieur-conseil. Ancien élève de l'Ecole des mines, il s'était spécialisé dans les questions relatives aux exploitations souterraines et, grâce à ses connaissances techniques étendues en cette matière et à son expérience, il arrivait peu à peu à se créer une situation suffisante pour son ambition, mais jugée encore comme médiocre par la mère de famille qui, elle, songeait à l'avenir de ses deux enfants.

— Dans un an, disait-elle, Maurice aura

terminé ses études et recevra, je l'espère, son diplôme d'ingénieur, élève d'une grande école justement estimée. Il lui faudra alors chercher une situation dans l'industrie et l'aider plus tard à s'établir. Il en sera de même de notre fille, dont l'instruction ne s'achèvera pas avant quatre ou cinq ans. Si instruite et agréable qu'elle puisse être alors, il ne lui faudra pas moins une dot. Or, si notre train de vie est satisfaisant, nous ne possédons rien pour aider ces enfants à s'établir.

Le seul défaut de M. Santin, si c'en était un, était sa passion pour la pêche, à laquelle il ne pouvait malheureusement consacrer que de trop courts instants à des périodes bien peu fréquentes à son gré. Or, comme la pêche en bateau est infiniment plus intéressante et plus fructueuse que celle qui s'effectue la ligne à la main sur le bord des cours d'eau, la seule dépense somptuaire que s'était permise le père de famille était celle d'un modeste canot de promenade de cinq mètres de longueur, ponté à l'avant et à l'arrière pour assurer son insubmersibilité, et pourvu d'un moteur à pétrole de six chevaux actionnant une petite hélice. C'était une occasion que l'ingénieur n'avait pas voulu laissé échapper. Avec ce yacht minuscule, il avait pu explorer plus d'une rivière poissonneuse et exécuter de ravissantes promenades parmi les campagnes de France, si diverses d'aspect et toujours d'aspect agréable. Cette fois, il avait fait la dépense d'expédier son bateau par chemin de fer à Lannion, où il avait été le chercher pour le ramener par le Guer en contournant tout le massif depuis le Yaudet jusqu'à Trégastel en passant au large de Ploumanac'h et de Trébeurden.

Déjà, l'année précédente, il avait pu se rendre, pendant la période des vacances, jusqu'à Chalon-sur-Saône, par le canal de Bourgogne, et c'est au cours de cette longue excursion qu'il s'était promis de tâter plus tard de la navigation maritime, qui offrirait des charmes tout différents et un plus vaste champ d'action pour la pêche.

Presque tous les jours, que le soleil brillât dans un ciel pur ou que la pluie fouettât rageusement les toits de la villa, l'ingénieur, tantôt seul, tantôt accompagné de son fils, plus rarement de sa femme ou de sa fille, allait, lorsque la marée était haute, décrocher l'amarre de son canot. Un tour de manivelle lançait le moteur et il partait au large soit tendre des lignes, soit traîner un filet. Il revenait à marée basse après avoir poussé tantôt au delà de Plestin-les-Grèves, tantôt jusqu'à Perros-Guirec, en admirant au passage les bizarres entassements de rochers qui donnent un caractère si étrange à toute cette partie du littoral. Maurice, lorsque le temps était maussade, préférait rester à la villa Ker-Laniel ; il s'était pris d'une belle passion pour la radiophonie et la radiotélégraphie et s'occupait de combinaisons extraordinaires d'hétérodynes et de super-hétérodynes dans le but d'accroître le rendement acoustique de son poste, et c'est ainsi que s'écoulaient les jours pour les Parisiens en vacances.

III

LE COMBAT CONTRE LA TEMPÊTE

Le paquebot *Lubeck*, de la Hansen Linie, compagnie allemande de navigation dont le siège social est à Hambourg, se présentait le 21 septembre, vers midi, au large d'Ouessant et se préparait à entrer en Manche pour gagner Southampton, où il devait faire escale avant de rejoindre son port d'attache. Il était parti le 17 août de Montevideo et s'était arrêté à Rio-de-Janeiro pour compléter sa cargaison de café et autres denrées coloniales, puis à Bélem ou Para et à Funchal, dans l'île de Madère, et chaque fois il avait embarqué de nouveaux passagers, dont le nombre total s'élevait à cent soixante-huit, son équipage se composant de soixante-douze marins, chauffeurs et domestiques des deux sexes. Ce navire, tout en fer et d'une jauge brute de quatre mille six cents tonnes, était d'une construction déjà ancienne ; son hélice unique était actionnée par une machine à pistons, à triple expansion, fournissant cinq mille chevaux au plus, et quelque peu poussive à la suite d'un long service, aussi les propriétaires comptaient-ils la remplacer par une turbine à vapeur plus puissante après cet ultime voyage.

Quoi qu'il en fût, la traversée de l'Atlantique s'était effectuée sans trop d'anicroches, en raison surtout, il faut le dire, du temps qui était demeuré au beau fixe pendant la plus grande partie du trajet. Mais depuis que le paquebot avait eu connaissance du cap Toriñana, qui forme l'extrême pointe occidentale de la péninsule ibérique, la houle

s'était faite plus dure et plus creuse, l'atmosphère s'était encrassée dans l'ouest et on pouvait craindre, vu l'approche de l'équinoxe, un changement de temps, d'autant plus que le baromètre commençait à descendre avec lenteur.

Le capitaine Bensdorf, qui commandait cette médiocre unité de la flotte de la Hansen Linie, avait constaté ces modifications du temps. C'était un vieux praticien de la marine marchande allemande qui avait accompli la plus grande partie de sa carrière sur les bâtiments des diverses compagnies de navigation hambourgeoises. Il présentait tout l'aspect du Prussien, dont il avait l'abord déplaisant et l'air rogue, aussi les passagers ne l'abordaient-ils, lorsqu'ils y étaient contraints, qu'avec appréhension, car il paraissait à peu près aussi aimable qu'un sanglier. Un peu préoccupé, le capitaine était monté sur la passerelle pour conférer avec l'officier de quart.

— Eh bien, monsieur Bauer, grommela-t-il brusquement, voilà que cela se gâte ! Le calme qui nous a favorisés jusqu'ici me paraît devoir être remplacé bientôt par un mauvais grain. Il faudra ouvrir l'œil, hein ?

L'officier, qui, la jumelle aux yeux, inspectait l'horizon, laissa retomber son instrument d'optique pour répondre à son chef :

— En effet, commandant, nous allons payer, je le crains, le trop beau temps dont nous avons joui depuis la côte brésilienne. Tout fait présager un coup de vent, et il ne fera pas bon, je crois, quand nous arriverons à l'ouverture de la Manche.

— Justement. Vous le savez, comme moi, il y a de mauvais passages du côté de l'extrême pointe du continent...

— Ah ! oui, le Raz et l'Iroise, vous avez raison, commandant. C'est plein d'écueils, ce coin-là et nous allons y arriver de nuit. Heureusement, la passe est bien balisée et il y a bien une douzaine de feux qui assurent la sécurité de la navigation.

— Oui, mais il y a de fameux courants aussi, et avec notre machine qui fatigue de plus en plus, à ce que m'a appris hier Gulden, le mécanicien, tout est à craindre, car il ne serait pas possible d'en exiger un coup de collier pour nous tirer d'affaire. Enfin, nous verrons, si mes prévisions se justifient...

A mesure que la journée s'écoulait, les symptômes d'une tempête prochaine s'accusaient de plus en plus, tandis que le paquebot remontait vers le nord. La brise, d'abord modérée, forçait progressivement et d'instant en instant les vagues devenaient plus hautes et frappaient le navire sur sa hanche de bâbord en s'élevant presque jusqu'à la hauteur du pont supérieur où les passagers, la plupart allemands ou anglais, avec très peu d'Italiens, s'entassaient. On n'y comptait aucun Français, ces derniers préférant s'embarquer à bord des bateaux des Messageries Maritimes, reliant les ports de l'Amérique du Sud à Bordeaux, Marseille ou Saint-Nazaire.

Le passage du Raz est justement redouté des marins, ainsi que le canal du Four et l'Iroise qui lui font suite et qui séparent les îles de Sein et d'Ouessant du département du Finistère. Un proverbe répandu affirme que si celui « qui voit Groix voit sa joie », en revanche « qui voit Ouessant voit son sang ». Nul matelot ne s'est engagé dans ce dangereux passage sans appréhension, car les sinistres y ont été nombreux et, du cap Sizun au cap Saint-Mathieu, la route maritime est semée d'écueils sur lesquels sont venus se briser, à différentes reprises, en dépit des phares qui la jalonnent, de grands paquebots tels que le *Normandy*, l'*Edinburgh Castle* et l'*Egypt*, qui transportaient des centaines de passagers.

Lorsque le *Lubeck* approcha de cette pointe extrême du littoral de la Bretagne, la nuit tombait et une brume intense couvrait les flots qui secouaient rudement la coque de fer. De violents coups de tangage faisaient quelquefois sortir l'étrave hors de l'eau pour l'y faire retomber lourdement l'instant suivant. C'était alors la poupe qui émergeait, laissant apparaître l'étambot et la cage de l'hélice. Celle-ci s'affolait alors en tournant à l'air libre.

Bientôt la pluie se mit à ruisseler, et les passagers, inquiets des mouvements désordonnés du navire, durent être cloîtrés dans les salons et les cabines. Le capitaine, après avoir endossé son ciré rejoignit son second sur la passerelle d'où l'on dominait le sauvage panorama de la mer en furie.

Et elle l'est presque constamment sur ces rivages dénudés, faits de blocs de granit entassés. A perte de vue la plaine liquide, sous la lueur indécise du crépuscule, paraissait blanche, d'un blanc jauni, jauni comme par le fiel d'une colère éternelle. Sur les brisants du Raz, sur les sinistres « têtes de chiens », qui si souvent déchirèrent les ba-

teaux en perdition de leurs pointes acérées, le courant s'enfuyait, laissant des traînées visibles. Au loin, coupant la ligne d'horizon, comme plus bas que l'écume blanche, semblait s'engloutir une tache sombre : l'île de Sein, que paraissaient recouvrir les embruns.

Des feux s'allumaient à droite et à gauche, éclairant la route : Penmarc'h, Gorlégreiz, la Vieille, Ar-Men, et l'officier faisait à tout instant modifier la route, afin d'éviter les hauts fonds et les roches sous-marines indiquées par la carte qu'il avait sous les yeux.

A mesure que le *Lubeck* se rapprochait de la côte française, le temps devenait de plus en plus mauvais, la mer plus haute et plus déchaînée, et les deux officiers se rendaient compte, en prenant des alignements sur les différents feux qui leur apparaissaient successivement, qu'ils dérivaient vers l'est, sous la double influence de la tempête et des courants portant vers la terre.

L'Iroise sert d'entrée aux rades de Brest et de Douarnenez ; il communique par le raz de Sein avec le golfe de Gascogne, et par les détroits du Fromveur et du Four avec la Manche, mais il est hérissé d'écueils dangereux, tels que la chaussée de Sein, le Toulinguet, les Pierres-Noires, le Tas de Pois et bien d'autres encore.

Le tumulte des éléments en fureur, les mouvements irréguliers du navire avaient jeté l'effroi parmi les passagers qui n'avaient pas idée de ce que pouvait être une tempête d'équinoxe. Le capitaine Bensdorf ne daigna pas venir rassurer son monde et lui apporter le moindre encouragement. Il s'occupait seulement de surveiller la manœuvre et d'accabler Bauer de conseils sur la meilleure route à adopter pour échapper aux courants.

— Si nous ne nous élevons pas au vent, affirmait-il, nous allons être drossés sur les rochers à fleur d'eau qui barrent le chemin entre l'île de Molène et la côte. Faites gouverner plein nord, monsieur Bauer !...

— C'est un ordre, commandant ? fit l'officier. Je vous en laisse la responsabilité.

— Que craignez-vous donc, Bauer ?...

— De forcer notre machine fatiguée si nous coupons la lame debout.

— C'est un risque à courir, mais d'autre part, si nous n'agissons pas, il y a le danger d'être jetés à la côte, et, en pleine nuit, avec une tempête pareille, c'est la perte certaine du bâtiment.

Soudain le lieutenant saisit le bras de son supérieur et prononça à demi-voix :

— Ecoutez, commandant !... Entendez-vous le ressac ?... Les rochers sont là !

Bensdorf écouta un instant et pâlit.

— La barre au vent, toute, et forcez les feux ! ordonna-t-il.

La nuit était de plus en plus obscure ; des nuages bas couraient, effilochés au ras des vagues qui devenaient de plus en plus hautes. Les deux cheminées du paquebot crachaient de hautes volutes de fumée noire, striées d'étincelles et que l'ouragan rabattait vers l'avant ; le tangage devenait insupportable.

Un bâtiment neuf ou au moins en bon état se serait probablement sorti indemne de cette convulsion de la nature, mais ce qu'avait redouté l'officier ne tarda pas à se produire. L'amplitude de la houle s'était accrue encore sous la lanière du vent et les vagues battaient la muraille de tôle avec une puissance formidable. A tout instant l'hélice sortait de l'eau, et ne trouvant plus de résistance, faisait s'emballer la machine, qui tournait à une vitesse désordonnée. Soudain on entendit une détonation sourde, puis des cris de douleur, et la machine s'arrêta brusquement.

— Qu'est-ce que cela signifie ?... Qu'est-il arrivé ? cria le capitaine en se précipitant du haut de la passerelle vers le panneau donnant accès à la salle des machines, au fond de laquelle se produisait un indescriptible tapage.

A ce moment, un homme apparut au sommet de l'échelle de fer. Il titubait et paraissait en proie à de vives souffrances.

— Capitaine ! balbutia-t-il, le fond du cylindre haute pression vient de sauter et la vapeur a brûlé les deux mécaniciens. La machine est hors de service.

Il ne put en dire plus long : le paquebot, qui présentait le flanc à la lame, parut se coucher sur sa hanche de tribord. Une muraille liquide, soudain dressée devant lui, s'effondrait sur le pont avec un fracas de cataracte, ébranlant toute la construction de fer. Les portes battirent avec un bruit de cristal brisé. Fous de peur, les passagers enfermés à l'intérieur se ruèrent sur le pont avec des cris aigus et désespérés.

Pendant plusieurs minutes, le *Lubeck* fut le théâtre de scènes d'affolement indescriptibles. Privé du secours de sa machine, le bâtiment devenait le jouet des flots déchaînés

et l'on put croire un moment qu'il ne se redresserait pas. Mais le capitaine Bensdorf parvint cependant à maîtriser la panique et à empêcher quelques énergumènes de descendre les embarcations à la mer pour essayer de s'enfuir.

Sous les ordres du second, quelques matelots avaient établi une voile de fortune sur la misaine, et fuyant devant le temps, le paquebot se mit à courir vent arrière dans la direction de l'est. L'extrême pointe nord du Finistère put être doublée non sans peine, mais un matelot arriva, effaré, du fond du bateau, annonçant qu'une voie d'eau venait de se produire et que la cale était envahie. On allait couler, ce n'était plus qu'une question d'heures. Ce fut alors que le capitaine donna l'ordre à l'officier chargé des communications radiotélégraphiques de lancer le suprême appel au secours : S... O... S... que devait capter le poste récepteur de la villa Ker Laniel.

IV

SAUVETAGE DANS LA NUIT

Nous avons laissé la famille Santin toute à l'émotion causée par la réception de ce signal de détresse qui traversait l'espace et se superposait aux ondes musicales du radio-concert parisien. Les quatre personnes s'étaient levées, un peu pâles.

— C'est bien l'appel demandant de l'aide ? questionna l'ingénieur. Tu es sûr, Maurice ?

Le jeune garçon ne répondit pas tout de suite ; il manœuvrait ses boutons pour s'accorder sur la longueur d'onde de l'appareil émetteur. Enfin, au bout de plusieurs minutes, il arracha le casque lui serrant la tête et expliqua :

— C'est un paquebot du nom de *Lubeck*, chargé de deux cents passagers. Il a subi une avarie de machine et ne gouverne plus. En sus, il dit avoir une voie d'eau et être chassé vers la côte par le vent et la marée. Il donne sa position : 48 degrés 46 secondes lat. N. et 6°5' long. ouest...

— Apporte-moi la carte de la région qui est dans mon bureau, Maurice.

Déjà, légère comme un alcyon, Renée avait volé dans la pièce voisine et revenait apportant le document désiré. L'ingénieur déplia la feuille et pointa avec un compas l'emplacement indiqué. Une exclamation lui échappa :

— Six degrés cinq minutes !... Mais, dans ce cas, il est à peine à dix kilomètres de la côte, et s'il ne parvient pas à doubler l'île Grande, ce malheureux navire va venir se briser sur les rochers qui bordent cette terre !... Il faut essayer de lui apporter le secours qu'il réclame !...

— Et comment le pourrais-tu, mon ami ? demanda Mme Marguerite en posant sa main sur le bras de son mari. Comment, seul, aider ce navire à échapper au péril qui le menace ?...

— En alertant d'abord le sémaphore de Trégastel, si déjà il n'a capté la communication que nous avons entendue, puis, n'ai-je pas mon cruiser à pétrole pour essayer d'atteindre le paquebot ?...

— Tu n'y songes pas, Raymond !... T'embarquer par une pareille tempête !

— Deux cents personnes sont en danger... Il faut essayer de les sauver. Il n'y a pas un instant à perdre. Justement, j'ai fait ce matin le plein de mon réservoir à pétrole, c'est heureux, cela va me faire gagner du temps...

La mère de famille courba la tête, comprenant la force de l'argument qui motivait la détermination de l'ingénieur. Elle était mère et comprenait ce que pouvait être l'angoisse des malheureuses passagères du bâtiment en perdition. Mais le dévouement de son mari ne serait-il pas vain ? Parviendrait-il, par cette mer démontée et ce vent furieux, à atteindre le navire qui annonçait sa terrible position ? D'autres vaisseaux ne pourraient-ils lui apporter un secours plus prompt et plus efficace sans qu'un père de famille risquât ainsi son existence ?...

Mais déjà M. Santin avait revêtu son costume de mer : manteau de caoutchouc avec chapeau également imperméable, et bottes.

Comme il ouvrait la porte donnant sur le couloir de sortie, Maurice, qui avait fermé tous les boutons de contact de son récepteur, s'élança vers lui :

— Tu m'emmènes, père, s'écria-t-il. Je veux aller avec toi...

Mais, aussi rapidement, la mère s'était précipitée en avant.

— Je m'y oppose absolument. Y songes-tu, c'est une folie ! s'exclama-t-elle.

— Je te promets d'être bien prudent, mère. Nous ne serons pas trop de deux pour essayer de sauver ces pauvres gens...

— Je ne veux pas !... Mon fils, obéis-moi ! Tu es trop jeune et, tu n'aurais pas la pru-

dence de ton père qui, lui, a l'habitude de son bateau. Reste !...

— D'ailleurs, conclut l'ingénieur, je préfère emmener avec moi l'un des gardiens du sémaphore. Ils sont plus familiarisés que toi avec la mer et me seront plus utiles. Il n'y a plus un instant à perdre, je cours les prévenir. A tout à l'heure !

Et sans attendre davantage, M. Santin s'enfonça dans la nuit.

La tempête semblait avoir atteint son maximum d'intensité : les vagues blanchissantes s'abattaient sur la grève avec un fracas de tonnerre et l'on distinguait à peine dans l'ombre leurs crêtes écumantes. Le vent était si fort que l'homme ne pouvait avancer que plié en deux pour offrir moins de prise à ce souffle puissant et continu. Cependant il parvint à atteindre le bâtiment du sémaphore, dont la porte grande ouverte laissait passer une vive clarté. Plusieurs individus étaient debout dans la pièce et considérèrent curieusement le nouvel arrivant.

En quelques mots, l'ingénieur expliqua les raisons de sa démarche.

— On est au courant, lui apprit le gardien chef. C'est un paquebot allemand qui a dû toucher quelque part sur un rocher du côté des Triagoz et qui demande du secours. Nous venons d'être avertis par le poste de Perros, qui a sorti son canot de sauvetage, car nous n'en avons pas, à Trégastel. Des bateaux de pêche de Saint-Brieuc, qui possèdent la T. S. F. à bord, ont dû être également alertés et faire en sorte d'atteindre le paquebot. Nous n'avons donc qu'à attendre...

— N'y a-t-il pas ici des pêcheurs qui pourraient aussi se joindre à ces sauveteurs possibles ?... On ne sera pas trop nombreux...

— Que faire, si le bateau ne gouverne plus et ne peut regagner la haute mer ?

— Venir en aide aux naufragés, si leur navire se jette à la côte.

— Rien de mieux, mais comment ?...

— J'ai mon canot à pétrole amarré à l'estacade, à deux pas d'ici. Il possède deux caissons à air qui le rendent insubmersible. Quelqu'un de vous voudrait-il m'accompagner ?... A deux, on ferait de meilleure besogne !

— C'est une bonne idée, on peut au moins essayer, si votre rafiot peut tenir le coup par une mer pareille ! Il faudrait croiser en vue de l'île Grande, car c'est là que frappent les grands courants qui viennent de l'Atlantique...

Quelques instants plus tard, l'ingénieur et le matelot adjoint au garde-sémaphore, un Breton trapu qui répondait au nom de Le Guyader, s'inséraient à bord du canot automobile et, pour ne pas risquer d'en être arrachés par un coup de mer, s'y amarraient solidement par la ceinture.

— Vous ne craignez pas que votre moteur nous lâche en route ? demanda le marin.

— Comment cela ?... Vous craignez la panne ? s'étonna son compagnon.

— Dame ! c'est qu'il faut s'attendre à être copieusement arrosés en chemin...

— C'est probable, mais le capot est parfaitement étanche et je ne pense pas que cette éventualité soit beaucoup à redouter...

— Ah ! tant mieux, car c'est là le principal !

Déjà, l'amarre ayant été détachée, le moteur ronronnait, entraînant une petite dynamo, dont le courant alimentait la lampe d'un projecteur disposé à l'avant.

— Bonne idée, marmotta Le Guyader. Au moins on ne naviguera pas à tâtons !

Saisissant d'une main ferme la barre du gouvernail, l'ingénieur embraya l'hélice, et le minuscule bateau fonça, avec ses deux occupants, dans la tourmente.

Le jusant commençait à se faire sentir et la mer se retirait lentement. Avec la légèreté d'un oiseau de mer, le cruiser escaladait les lames l'une après l'autre pour redescendre dans le creux de la vague suivante, et le matelot était émerveillé de cette puissance. alliée à tant de souplesse. Tout d'un coup, au moment où le canot parvenait au sommet d'une montagne d'eau, Le Guyader poussa un cri que M. Santin entendit à peine dans le fracas de l'ouragan :

— Trop tard !... Nous arrivons trop tard !... Voyez !...

Il fallut attendre quelques secondes, le temps d'escalader une autre crête pour distinguer, à moins d'un demi-mille, un grand paquebot ayant tous ses feux allumés et qui dérivait avec vitesse vers la terre. Son mât d'avant portait les lambeaux d'une voile que le vent avait dû déchiqueter.

L'ingénieur essaya de forcer la vitesse pour atteindre le navire, mais son moteur était déjà poussé au maximum et donnait tout ce qu'il pouvait fournir de puissance. Aucune force humaine n'était capable d'empêcher la catastrophe. Avant que le canot

automobile eût pu gagner quelques encablures, le bruit d'un choc formidable parvint aux oreilles des deux hommes, et une clameur suraiguë lui succéda. Le paquebot venait de s'éventrer contre une ligne de rochers prolongeant l'île jusqu'à une certaine distance en mer.

— Vite !... vite !... cria l'ingénieur, nous pourrons peut-être sauver quelques-uns de ces malheureux !...

Mais il s'agissait d'éviter le sort du grand navire et de se heurter à son tour contre la barrière rocheuse. Le canot ralentit donc quelque peu sa marche, et M. Santin aperçut alors des naufragés qui surnageaient et étaient entraînés au large par le courant de jusant.

— Pas si vite ! s'exclama Le Guyader. J'en ai croché un !...

Se penchant par-dessus le bordage de la frêle embarcation, le matelot parvenait à saisir au passage un corps inerte et à le hisser auprès de lui.

De son côté, l'ingénieur essayait, mais sans succès, d'amener à son bord une femme qui se débattait. Heureusement des secours commençaient à arriver de l'intérieur de l'île, en même temps que l'équipage du paquebot s'affairait à organiser un va-et-vient avec la terre, où une amarre avait été lancée. Le sauvetage s'organisait et une barque parvint à recueillir quelques-uns des passagers que la secousse de l'abordage avait lancés à la mer ou qui s'y étaient jetés volontairement dans leur affolement.

Estimant que sa présence devenait inutile, M. Santin cria à son aide :

— Demi-tour, revenons à Trégastel !... Il faut soigner notre rescapé !...

Celui-ci demeurait sans mouvement. Cependant il n'était pas mort, car il respirait faiblement. Sans doute avait-il été blessé, mais il était difficile, dans les circonstances actuelles, de s'en assurer. Le mieux était évidemment de le ramener au plus vite à terre pour lui donner les soins que son état exigeait.

Si l'aller avait été pénible en raison de la direction d'où venait le vent, le retour se trouva accéléré. Bientôt les lanternes du poste sémaphorique trouèrent de leur éclat le fond noir de l'horizon. L'ingénieur réduisit la vitesse de son moteur qui n'avait pas faibli, bien que l'eau ruisselât sur son capot et qu'il y en eût un demi-pied sous les bancs. Manœuvrant avec adresse il parvint à accoster à l'endroit habituel et amarrer la chaîne à un pilotis de l'estacade. Hissé sur le quai avec l'aide du garde-sémaphore et de deux douaniers accourus aux appels de Le Guyader, l'inconnu fut étendu sur une civière et transporté en toute hâte à la villa, où Mme Santin et ses deux enfants attendaient avec angoisse le retour du père de famille. Tous s'empressèrent autour du naufragé en attendant l'arrivée du médecin que les matelots se chargèrent de prévenir en regagnant leur poste.

Il était deux heures du matin.

V

QUI ÉTAIT L'INCONNU ?

L'une des pièces restées inoccupées de la villa fut rapidement transformée en chambre à coucher par Mme Santin, aidée de sa fille, et un lit installé. Le frère et la sœur regagnèrent alors leurs chambres respectives pendant que l'ingénieur, qui avait retiré son costume de mer dégouttant d'eau, débarrassait le naufragé de ses vêtements et l'étendait sur la couche, afin de pouvoir lui donner les soins les plus urgents que son état réclamait.

L'individu que l'ingénieur était parvenu à arracher à une mort imminente et qui demeurait inerte, une respiration presque imperceptible soulevant à peine sa poitrine, était un homme d'une trentaine d'années dont les traits émaciés et la maigreur semblaient attester de longues privations ou des excès de travail au-dessus de ses forces. Ce n'était certainement pas un Allemand, car il ne rappelait en rien, par sa stature ou sa physionomie, la race tudesque. Sa chevelure et sa barbe assez courtes étaient brunes et quelque peu frisées. Il était de taille moyenne, mais fortement charpenté, et des muscles noueux saillaient sous la peau comme des cordes.

Tout en s'efforçant de ramener, à l'aide de serviettes chauffées et de bouteilles remplies d'eau bouillante, la chaleur dans ce corps glacé, M. Santin racontait brièvement et à voix basse, à sa femme, les péripéties du sauvetage. Celle-ci tressaillait à ce récit et murmurait :

— Je sais bien à quel sentiment tu obéissais en courant comme tu l'as fait et sans y

avoir été appelé, au secours du navire en péril, mais combien tu t'exposais !

— Bah ! Je savais que la coque de mon canot était assez solide pour défier la tempête, et le risque n'était pas aussi grand que tu le supposes.

A ce moment, la poitrine de l'homme se souleva et un soupir douloureux s'échappa de ses lèvres.

— Enfin !... s'exclama son sauveur, voilà qu'il donne signe de vie !... Ce n'est pas trop tôt, en vérité !... Je suis en nage !...

Il n'y avait plus rien à tenter pour l'instant, et il fallait attendre la venue du médecin pour suivre ses instructions. Brisée par la fatigue et l'émotion, Mme Marguerite dut aller prendre quelques heures de repos, mais l'ingénieur se contenta d'apporter auprès du lit un fauteuil, où il s'étendit, afin de veiller sur son malade.

Ce ne fut qu'à huit heures du matin que le médecin prévenu par Le Guyader sonna à la porte de la villa et fut introduit auprès du naufragé, qui n'avait encore fait qu'exhaler de longs soupirs de souffrance sans donner d'autres signes d'un retour conscient à l'existence. Après un examen minutieux, le praticien secoua la tête et finit par prononcer :

— Cet homme a dû subir un violent choc cérébral avant de se jeter ou d'être précipité à la mer, et je crains des lésions de la moelle épinière... Je sais dans quelles conditions vous l'avez recueilli et le sauvetage, en pleine tempête, vous fait le plus grand honneur, monsieur, surtout quand on songe qu'il s'agissait d'un navire allemand...

— Je n'y ai pas songé, docteur. Je n'ai vu là que des hommes en péril. Et savez-vous comment s'est terminé ce dramatique échouage ?...

— D'autant mieux que je reviens du théâtre de la catastrophe, où je m'étais rendu dès que le matelot que vous m'aviez envoyé m'eut prévenu de ce qui venait d'arriver. Déjà la plus grande partie des voyageurs et de l'équipage avait pu être transbordée et amenée à terre, la mer, se retirant, ayant laissé le paquebot fracassé à sec sur les rochers. Mes confrères de Perros-Guirec étant arrivés peu après, on a utilisé leurs autos pour emmener tout ce monde dans cette petite ville, qui offre plus de ressources que les villages de la côte. Les autorités maritimes averties ont commencé une enquête sur les causes de ce sinistre qui est dû, de l'avis même de l'équipage du *Lubeck*, à la vétusté du navire et au mauvais état de sa machine, qui a été gravement endommagée lorsqu'il s'est trouvé obligé de forcer de vapeur pour échapper aux courants du Raz. N'ayant plus pour lutter qu'une méchante voile de fortune établie au petit bonheur, le paquebot n'a pu surmonter la dérive qui le chassait invinciblement à la côte. Il avait pu éviter l'île de Batz, il n'a pas pu passer au large de l'île Grande, et s'il y était parvenu, le vent et la marée l'auraient drossé sur les Sept-Iles et il n'aurait pu de toute façon échapper au sort qui le menaçait.

Le médecin s'arrêta de parler. Le patient avait fait un mouvement brusque. Sa tête roulait sur l'oreiller et l'expression de la vie revenait dans ses yeux demeurés jusqu'alors vitreux et fixes. Enfin ils s'ouvrirent tout grands et se fixèrent avec un sentiment d'intelligence sur les deux hommes qui le regardaient. Quelques paroles inarticulées s'échappèrent de ses lèvres exsangues.

— Que dit-il ? s'étonna son sauveteur. Je ne comprends pas...

— Ce sont des mots anglais qu'il vient de prononcer, assura le docteur. C'est probablement un citoyen du Royaume-Uni ou de ses Dominions.

L'inconnu promena un regard étonné autour de lui et s'efforça de se soulever sur le lit, mais sans y parvenir. Il semblait que ses membres refusassent d'obéir à sa volonté. Le médecin l'examinait intensément pour fixer son diagnostic. Enfin il se retourna vers l'ingénieur et, à voix basse, il articula :

— C'est bien ce que je supposais. Cet homme a été la victime d'un traumatisme quelconque : chute d'un mât ou de tout autre objet pesant qui a lésé la colonne vertébrale et amené cette sorte de paralysie...

— Son état est grave ?...

— Je le crois perdu, à moins d'un miracle. S'il était transportable, je vous conseillerais, puisque c'est un étranger pour vous, de l'envoyer, sans tarder, à l'hôpital de Lannion, mais les secousses de la route l'achèveraient...

— Nous le garderons, docteur. Pauvre diable, quelle triste fin !...

Dans un effort qui lui arracha un cri de douleur, le blessé était parvenu à lever la main et à indiquer un cuir fripé par l'eau qui pendait, accroché à une patère, au pied du lit. Cette fois, les paroles qu'il articula furent comprises par le médecin, qui entendait assez bien la langue anglaise.

— Il demande sa ceinture qu'il voit devant lui. Sans doute contient-elle quelque objet qu'il désire avoir en main...

— C'est facile, répliqua M. Santin. Voici la chose !...

Il remit la ceinture au naufragé, dont les doigts se crispèrent, cherchant à ouvrir une poche intérieure. En même temps, il parlait et le docteur traduisait à mesure les paroles presque indistinctes qu'il pouvait saisir. L'ingénieur écoutait curieusement, et voici ce qu'il comprit, en résumé :

— Je ne suis pas Anglais, mais Irlandais, de Castlebar dans le Connaught. Mon nom est Patrick O'Ryan et j'ai trente-trois ans. J'arrive directement de Cordoba, en République Argentine, pour revoir ma mère, qui habite toujours l'Irlande. J'avais pris passage à bord du *Lubeck*, qui allait appareiller pour l'Angleterre et Hambourg au moment où je suis arrivé à Montevideo. Hier, à la nuit, le paquebot a talonné sur un rocher où il a brisé son hélice. Nous avons été chassés à la côte, malgré tous les efforts du capitaine et de l'équipage. J'avais déjà aidé à descendre une embarcation à la mer et je me préparais à y prendre place avec des passagères quand, soudain, quelque chose d'énorme, une vergue, je crois, qui s'était détachée du mât, s'abattit sur ma tête, me précipitant à la mer. Je vous remercie de m'avoir sauvé. Je ne puis plus parler... mais bientôt je vous dirai...

Epuisé, l'Irlandais se tut et retomba, les yeux fermés, sur sa couche.

— Est-ce qu'il est mort ? questionna à voix basse l'ingénieur.

— Non, non, répondit de même le docteur, une syncope simplement. Il pourra encore aller quelques jours, puis s'éteindra brusquement. Je n'ai plus rien à faire maintenant que vous indiquer les soins à lui donner. Faites-moi appeler cependant s'il survenait du nouveau, ou en cas d'urgence.

Et le médecin quitta la villa, laissant M. Santin consterné de ses pronostics.

VI

LES CONFIDENCES DE L'IRLANDAIS

Trois jours s'étaient écoulés depuis que l'ingénieur parisien était parvenu à arracher à l'abîme l'infortuné passager du *Lubeck*.

Le retour à la conscience des choses extérieures avait été court pour le naufragé, qui était retombé peu après dans une torpeur voisine du coma. C'était avec peine que Mme Marguerite, qui le veillait assidûment, avait pu lui faire absorber un peu de bouillon et quelques tisanes rafraîchissantes. Un faible serrement de main ou une ombre de sourire étaient tous les remerciements qu'elle en obtenait. Le docteur Pommeray continuait à être pessimiste, et son opinion n'avait pas varié.

— Peut-être recouvrera-t-il quelques instants de pleine lucidité, avait-il déclaré, mais la fin est prochaine ; les lésions de ce genre ne pardonnent pas et il est même étonnant qu'il ait pu survivre aussi longtemps au choc qui l'a frappé.

— Pauvre diable ! fit M. Santin, ce n'était vraiment pas la peine de revenir de l'autre bout du monde pour succomber ainsi aux portes de son pays natal !

— La destinée est parfois bizarre, en effet, acquiesça le docteur.

— En somme, la catastrophe du paquebot allemand a causé combien de morts ?

— Seulement trois, paraît-il, mais il y a eu une quinzaine de blessés, certains assez gravement atteints et qu'il a fallu hospitaliser à Trébeurden et à Lannion. C'est aujourd'hui que l'on conduit à leur dernière demeure ceux qui ont succombé : deux Allemands de Silésie...

— Et le troisième, puisque vous dites, docteur, qu'il y a eu trois morts...

— Le troisième était un homme de l'équipage, un soutier, je crois. Emporté par la panique qui avait éclaté à bord lorsque le navire avait perdu sa direction et allait se fracasser contre les rocs de l'île Grande, il avait sauté à l'eau sans même songer à se munir d'une ceinture de sauvetage... Il était, je crois, d'ailleurs, un peu ivre ; il a coulé aussitôt et son corps n'a pu être retrouvé.

— Alors, pour en revenir à notre blessé, rien à tenter, docteur ?...

— Rien que pallier les douleurs qu'il ressent en lui appliquant les calmants dont je vous ai donné la formule. A propos, avez-vous songé à examiner le contenu de la ceinture qu'il réclamait l'autre juor ?

— Ma foi, non, docteur, j'avoue n'y avoir aucunement songé.

— Ce serait peut-être utile cependant dans le cas où quelque poche intérieure

contiendrait des papiers pouvant être renvoyés à la famille, ainsi que pour établir l'état civil de cet homme devant les autorités, dans le cas qui est à prévoir, de son décès.

— Vous avez raison, docteur, j'aviserai. Je ne veux pas, comme vous, perdre tout espoir. Il paraît avoir bien souffert, cet étranger, mais il est robuste. Qui sait si la nature, qui a tant de ressources, ne fera pas un miracle ?...

— Hélas ! il n'y faut guère songer. Les blessures du genre de celles dont il est atteint pardonnent rarement !

Le médecin prit congé et l'ingénieur remonta dans la chambre du malade auprès duquel sa femme avait repris sa place de garde vigilante.

— Rien de nouveau ?... souffla-t-il.

— Rien !... Toujours le même état, répondit de même Mme Marguerite.

M. Santin eut un geste désolé et regagna la petite pièce dont il avait fait son bureau dans le but de mettre à jour son courrier. Il ne lui était pas permis, même en vacances, de négliger ses affaires. Bientôt, il fut rejoint par son fils. Maurice venait de faire une longue promenade avec sa sœur et avait poussé jusqu'au théâtre du naufrage. Le *Lubeck*, éventré par les rochers, gisait couché sur le côté à un demi-kilomètre du rivage. L'une de ses cheminées était venue en bas et l'on distinguait la longue déchirure de sa coque, laquelle ne tarderait certainement pas à être démolie entièrement à la première grande tempête.

Le père écoutait les récits imagés du jeune garçon, lorsqu'il entendit frapper sur le plancher au-dessus de sa tête. C'était sa femme qui l'appelait et il se hâta de gravir à nouveau l'escalier pour savoir ce qui motivait cet appel. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant l'Irlandais assis la tête haute et calé par des coussins dans son lit, paraissant avoir repris toute sa lucidité d'esprit ainsi que le médecin l'avait prévu. Quoi ! serait-ce déjà la fin ?...

Il s'approcha du lit. Le blessé voulut lui tendre la main, mais le geste ébauché ne put s'achever ; cette main retomba inerte sur le drap.

— Ne vous fatiguez pas ! dit vivement son sauveteur. Vous voulez parler ?

— Oui, répliqua l'Irlandais en mauvais français et avec un accent anglais prononcé. Je veux d'abord vous dire ma reconnaissance de ne pas m'avoir laissé périr alors que la mer m'emportait...

— Cela n'a aucune importance, n'importe qui eût agi comme moi en pareille circonstance. Vous me remercierez quand vous serez revenu à la santé...

Le naufragé eut un triste sourire en entendant ces paroles.

— Non, non, j'ai été touché à mort et n'ai plus, je le sens, que peu d'heures à vivre, il est inutile de me tromper... Et cependant, je ne veux pas disparaître sans vous laisser la preuve que vous n'aurez pas sauvé un ingrat... En même temps, ma découverte ne sera pas perdue pour tout le monde.

L'ingénieur voulut arrêter ce flux de paroles, mais Patrick O'Ryan ne le laissa pas continuer.

— Je veux parler. Il faut que je parle, dit-il. Une seule question, cependant. Vous êtes riche ?...

— De mon travail et de ma famille, voilà tout !... fit M. Santin en souriant.

— Tant mieux. La fortune viendra, pour une fois à qui la mérite. Ecoutez-moi bien : voulez-vous profiter d'une mine que j'ai découverte ?... Je vous en donnerai l'emplacement exact, mais c'est loin : sur les frontières de la République Argentine, du Chili et de la Bolivie dans les Andes.

Le blessé s'arrêta, épuisé.

— A boire !... râla-t-il. Je veux achever ce que j'ai à vous dire.

Mme Marguerite s'empressa de satisfaire le désir du moribond qui put aspirer quelques gorgées d'un cordial, lequel le ranima et lui communiqua une force momentanée.

Il put reprendre d'une voix meilleure :

— J'ai déposé, entre les mains du prieur du couvent de Santa-Virgen, à Cordoba, une lettre cachetée, qui contient le plan détaillé de l'emplacement de la mine que j'ai ainsi découverte et de la cache où se trouve déposé ce que j'en ai extrait. Ce plan vous servira de guide si les indications que je veux vous donner étaient insuffisantes. Ecrivez ce que je vais vous dicter.

Docile à la voix du blessé, l'ingénieur tira un carnet de sa poche et écrivit :

Source du rio Canado, à soixante-dix milles nord-ouest de Salta, au pied du Monte Carbi, territoire des Andes. A six cents pieds de la source, sous les deux arau-

carias et au fond de la grotte, soulever le rocher marqué d'une croix, la cache est sous le rocher.

Patrick O'Ryan ne perdait pas un des mouvements du crayon. Il poursuivit :

— Les instants me sont comptés, je serai bref. Chassé de mon île natale par la misère, j'avais émigré au Chili, il y a onze ans, laissant ma vieille mère à Castlebar pour aller gagner ma vie dans ces pays lointains. Je travaillai d'abord dans les usines métallurgiques d'Atacama et j'avais amassé, à force de peines, un léger pécule, quand j'entendis parler de la découverte de gisements d'or, dans les Cordillères. Je résolus de tenter ma chance. Je m'équipai en conséquence et me joignis à un groupe de prospecteurs qui se dirigeaient vers les gîtes aurifères. Nous ne fûmes pas très heureux dans nos recherches, la récolte fut médiocre, et, l'un après l'autre, mes compagnons me quittèrent. Seul alors, je résolus de gagner la République Argentine en cherchant toujours et c'est alors que le hasard me favorisa en me conduisant sur un autre versant des Andes où, dans une vallée solitaire, au milieu du lit d'un torrent roulant de la montagne, je tombai sur un gisement d'or et de platine d'une richesse inouïe. En moins de quinze jours, je ramassai près d une tonne de ces précieux minerais que je déposai au fur et à mesure dans la cache que je vous ai indiquée. Mais tout allait me manquer, mes provisions étaient épuisées et je ne pouvais les renouveler. Mon mulet était mort et je n'avais plus de moyen de transport. Je résolus donc de revenir en Europe d'abord pour revoir ma mère et ensuite retrouver un de mes anciens associés, John Terrill, avec qui je comptais repartir avec les moyens voulus pour compléter la besogne et ramener mon trésor en Irlande. J'avais échangé à Salta les pépites dont j'avais pu me charger pour de l'or monnayé et le chemin de fer me ramena à Cordoba, et, de là, à Buenos-Ayres. Là, le malheur voulut que je m'embarquasse sur ce navire allemand qui était le premier à partir. Le destin n'a pas permis que mon projet pût être réalisé, mais je ne veux pas cependant que ma découverte soit perdue et c'est pourquoi je vous la lègue, certain que vous ferez un bon usage de cette fortune !... Et surtout, n'oubliez pas ma mère...

— Je vous le promets !... répondit gravement l'ingénieur.

VII

UNE TRISTE CÉRÉMONIE

Ce n'était pas tout d'une traite, comme nous l'avons reproduit plus haut, que Patrick O Ryan avait pu faire son long récit, mais par fragments hachés de longs et pénibles silences au cours desquels il paraissait suffoquer et ressentir de cruelles douleurs qu'il refrénait avec une stoïque énergie. On comprenait qu'il faisait appel à ses dernières forces pour aller jusqu'au bout. A plusieurs reprises, sa compatissante infirmière dut essuyer la sueur qui lui mouillait les tempes et le soutenir pour l'empêcher de s'affaisser, inanimé. Après quelques moments d'interruption pendant lesquels il rassemblait ses forces défaillantes, l'Irlandais reprenait ses explications d'une voix qui allait s'affaiblissant de plus en plus. Et quand son auditeur faisait mine de vouloir l'interrompre, d'un geste mécanique, toujours le même, il arrêtait ses objections et continuait. Lorsqu'il eut terminé, il eut encore la présence d'esprit de dire :

— Un crayon !... Donnez-moi un crayon que j'écrive au prieur afin qu'il vous remette ma lettre.

Il était visible qu'il était à bout de forces et que ce n'était que par un effort de volonté qu'il se rattachait encore au monde extérieur. L'ingénieur dut céder et mettre entre les doigts du mourant le crayon demandé. Dans un dernier sursaut d'énergie. l'Irlandais parvint à tracer d'une écriture tremblée et presque illisible :

R. P. Cantova, prior Santa-Virgen.

Dar my carta al portor.

Patrick O'Ryan.

Les dernières lettres de sa signature à peine inscrites sur le papier, l'ancien chercheur d'or poussa un long soupir et ses bras retombèrent, en même temps que ses yeux se fermaient. Les sinistres pronostics du médecin étaient-ils réalisés, la mort avait-elle fait son œuvre ?... Pas encore. Ce n'était qu'une syncope, mais il fallait se rendre à l'évidence : ce n'était plus désormais qu'une question d'heures, le dénouement était pr..-

che, malgré tous les efforts que pourraient tenter les sauveurs du naufragé. Cependant, l'ancien chercheur d'or reprit quelque peu connaissance vers le soir et essaya de tendre la main à l'ingénieur qui avait remplacé un moment sa femme au chevet de l'infortuné passager du Lubeck.

— Qui êtes-vous, vous qui m'avez sauvé? articula-t-il péniblement. Je voudrais vous mieux connaître tous, vous qui avez risqué votre existence pour me sauver.

Cédant à ce désir, M. Santin expliqua à Patrick O'Ryan par quelles circonstances il se trouvait en villégiature à Trégastel avec sa famille et, passant sur les raisons qui lui avaient fait voler au secours du bateau en péril, péril dont il avait été fortuitement averti par les signaux radiotélégraphiques, il lui expliqua rapidement quelle était sa situation assez précaire, étant donné qu'il avait deux enfants à pourvoir et à aider dans leur futur établissement.

L'Irlandais manifesta le désir de voir ceux dont il était question. Sur l'appel de leur père, Maurice et Renée, péniblement impressionnés par l'aspect funèbre de la pièce et le visage exsangue du naufragé, se rapprochèrent de lui. Celui-ci trouva la force de leur sourire et de balbutier :

— Pour vous, ce qui reste dans ma ceinture. Je vous donne... Souvenir...

Ce fut les dernières paroles intelligibles qu'il prononça, ses yeux se vitrèrent en même temps que ses doigts se crispaient et le râle commença. D'un geste, le père de famille invita ses enfants à quitter la chambre, où il demeura seul à veiller le moribond.

Patrick O'Ryan vivait encore, à huit heures du soir, lorsque le docteur Pommeray reparut. D'un coup d'œil, le médecin comprit la situation. Il secoua la tête d'un mouvement qui lui était familier, en reconnaissant que son diagnostic du premier moment se trouvait confirmé.

S'adressant alors à l'ingénieur, debout et immobile :

— C'est la fin, murmura-t-il, et il fallait que cet homme eût la vie chevillée au corps pour n'avoir pas succombé dans les premières heures qui ont suivi son accident. Je vous l'avais annoncé : les lésions de la colonne vertébrale sont presque toujours suivies d'un résultat funeste.

Les deux hommes se serrèrent la main et le docteur prit congé.

Le dénouement prévu se produisit à onze heures du soir sans que l'infortuné O'Ryan eût repris connaissance. Les paroles qu'il avait adressées aux enfants l'après-midi avaient constitué la dernière preuve d'intelligence qu'il eût donnée. Mme Marguerite lui croisa les mains sur la poitrine et disposa tout en vue de la veillée funèbre, que son mari tint à passer auprès de celui dont il n'avait pu que différer la fin en la rendant moins horrible.

Toute la journée du lendemain fut prise par les démarches qu'entraîne un décès : déclaration à l'état civil, à l'église, l'Irlandais s'étant déclaré catholique. Malheureusement, le prêtre, qui avait été appelé lorsque la situation du blessé fut jugée désespérée, n'était arrivé qu'alors que le naufragé était tombé dans le coma, et il n'avait pu recevoir ses suprêmes aveux.

La veille de l'enterrement, M. Santin fut convoqué à la mairie pour donner le récit des faits devant le juge et le commissaire de la marine, chargés de l'enquête sur l'échouage du *Lubeck*. L'ingénieur raconta simplement ce qui s'était passé dans la nuit du 21 septembre et il fut chaudement félicité de son courage et de son initiative. Il déposa entre les mains des magistrats les quelques papiers d'identité trouvés dans les vêtements de celui qu'il avait arraché des flots où il allait être englouti, mais il ne parla pas des confidences que le défunt lui avait faites en pleine liberté de conscience.

La cérémonie funèbre eut lieu le lendemain, et une foule recueillie, composée d'habitants de Trégastel et de passagers du navire demeurés dans le pays, suivit le corps à l'église et, de là, au cimetière, où le cercueil fut descendu dans la fosse préparée pour le recevoir. Au premier rang avaient constamment marché M. Santin et son fils Maurice, suivis des délégués de la marine et du second du *Lubeck*, représentant le commandant Bensdorf. Une croix de grandes dimensions fut simplement plantée sur le tertre surmontant la dépouille de l'ancien chercheur d'or, qui, après avoir échappé aux mille dangers d'une existence aventureuse dans les régions encore peu connues de l'Amérique du Sud, avait trouvé une fin tragique sur les rivages de France.

VIII

QUE DÉCIDER ?

D'un tacite accord, les deux époux avaient remis à un moment ultérieur l'échange de leurs idées et de leurs projets en ce qui concernait les confidences de l'Irlandais. Déjà, on était au 28 septembre et la location de la villa Ker Laniel devait prendre fin deux jours plus tard. D'ailleurs, des affaires urgentes rappelaient l'ingénieur à Paris, et le départ de Trégastel ne pouvait être beaucoup différé. Ce fut le jeune Maurice qui aiguilla la conversation sur le sujet en annonçant au moment où le repas du soir se terminait :

— Je suis riche, tu sais, père ! J'ai seize mille cinq cents francs !...

— Comment cela ? s'étonna le chef de famille. D'où te vient cet argent ?...

— Mais de la ceinture de l'Irlandais dont, tu t'en souviens, il m'avait fait cadeau. J'ai compté très exactement, au cours du change, ce que valaient en ce moment les piastres et les dollars-papier qui étaient serrés en une petite liasse dans une poche de cette ceinture, et cela correspond exactement à la somme que je t'ai dite.

— Vraiment, et cette ceinture ne contenait que des bank-notes ?

— Oh ! non. Il y avait encore des papiers écrits en anglais et tout détrempés, ceux-là, par l'eau de mer ; cela avait l'air de lettres, mais je n'ai pas pu m'en assurer, puisque je ne sais pas l'anglais, ayant seulement appris l'espagnol et l'italien. Il y avait aussi deux petits étuis très lourds et que je n'ai pas ouverts...

— Ces étuis, tu les as ?...

— Les voici, père. Ils doivent contenir des métaux très denses, beaucoup plus que le mercure ou le plomb ; soupèse les plutôt. A mon avis, cela doit être de l'or...

M. Santin, doué d'une poigne vigoureuse, eut tôt fait de détacher les couvercles fermant ces tubes de laiton, un peu plus gros qu'une cartouche de fusil de chasse. Le premier contenait, non pas de l'or, mais une poudre grisâtre extrêmement dense et mêlée de cristaux rappelant un peu l'aspect du graphite.

— Très probablement du minerai de platine ! annonça le père de famille en faisant couler cette poudre dans le creux de sa main gauche. Et, au prix atteint aujourd'hui par ce métal dont les usages industriels se sont multipliés, il y en a pour une somme assez élevée, bien qu'il ne s'agisse que de minerai.

— Et dans l'autre tube ?... interrogea la fillette, curieuse.

— Donne-moi le temps de l'ouvrir, au moins !... Ah ! ceci ne permet pas de confusion et l'on reconnaît, au premier coup d'œil, de la poudre d'or naturelle, telle qu'on peut en trouver mélangée à la terre dans les régions aurifères. Ces grains jaunes, que vous voyez disséminés dans cette poussière dorée, sont de très petites pépites.

Plutôt par curiosité que poussée par un sentiment de cupidité, Mme Marguerite examinait le contenu des boîtes que son mari avait versé sur des feuilles de papier blanc posées sur la table.

— Ainsi donc, ce serait vrai, ce que nous a raconté ce pauvre homme ! J'avoue que j'avais plutôt cru aux divagations causées par la fièvre...

— Ces échantillons prouvent qu'il disait la vérité ! Peut-être ses bagages, demeurés à bord du *Lubeck*, en contiennent-ils encore d'autres ? Il faudra essayer de le savoir...

— Quoi !... est-ce que tu croirais à cette histoire de mine, Raymond ?...

— Je suis bien obligé de m'incliner devant ces preuves palpables. Et dans quel but d'ailleurs cet Irlandais m'eût-il fait le récit aussi circonstancié que son état le lui permettait, de la découverte qu'il se préparait à exploiter ?...

— Est-ce que tu songerais à te fier aux discours d'un moribond et à rechercher ce trésor, probablement chimérique ?...

— J'ai pris note de toutes les indications de O'Ryan et il me semble que j'irais les yeux fermés à la cachette qu'il m'a décrite. Pouvons-nous laisser improductive une semblable fortune ?... Nous avons charge d'âmes, ne l'oublions pas...

— Quoi !... tu voudrais nous quitter et entreprendre une pareille expédition à l'autre bout du monde, courir, très probablement, de sérieux dangers dans le but de recueillir un trésor problématique, car qui empêche de supposer que cette cachette ne sera pas découverte par quelque inconnu ? ce qui rendrait inutiles tes efforts...

— Je te concède, ma chère amie, que le sujet mérite réflexion, mais tu peux croire que, si je prends la décision de suivre les indications de Patrick, ce ne sera pas sans

en avoir mûrement pesé les inconvénients et les possibilités. D'abord, l'Argentine n'est plus un pays sauvage, aujourd'hui, et je vais t'en donner la preuve !... Renée, tu as ta *Géographie moderne?*... Donne-la-moi un instant !

En possession de l'ouvrage réclamé, le père de famille chercha le chapitre consacré aux Etats de l'Amérique du Sud et il lut ce qui suit :

« Les Etats de la Plata, Argentine, Paraguay et Uruguay, comprennent quatre grandes zones parallèles de production. La région septentrionale, jusqu'au vingt-huitième parallèle environ, est bornée par le Chaco à l'est, par la Cordillère à l'ouest. Ce sont des plaines basses presque sans pente, pays encore presque désert mais giboyeux. Les pluies n'y manquent pas, et cette vaste contrée possède de nombreuses rivières sans grande profondeur et des lagunes d'eau bourbeuse. La culture s'y développe de plus en plus, ainsi que l'élevage, et la région est riche en mines de toute espèce : or, argent, cuivre, plomb, etc.

« Actuellement, la principale ressource de l'Argentine réside dans l'élevage du bétail.

« Le commerce est favorisé par l'existence de grandes voies fluviales et par un réseau très important de voies ferrées dont les plus longues sont la ligne Buenos-Ayres-Jujuy, près des frontières de la Bolivie, et la ligne transandine qui met Santiago du Chili à deux jours seulement de la capitale de la République Argentine... »

Le lecteur releva la tête, et avec un sourire :

— Un pays comme celui-là ne peut être, je crois, considéré comme sauvage et analogue aux solitudes du Thibet ou du centre africain. La ville de Cordoba, où Patrick O'Ryan a déposé son plan, ne compte pas moins de cinquante mille habitants, et le gisement aurifère n'en est pas distant de plus de deux cents kilomètres, ce qui n'est pas, à beaucoup près, l'éloignement de Trégastel à Paris. Avec un équipage de quelques mules, c'est un voyage d'une dizaine de jours aller et retour. Il me semble donc que la chose est parfaitement faisable sans trop de difficultés...

— Alors, tu déciderais d'aller là-bas ?...

— Dame !... Il me semble que la chose en vaut la peine, surtout qu'il ne s'agit que de ramasser le contenu d'une cache et non de se livrer à l'exploitation plus ou moins avantageuse d'un placer. D'ailleurs, je ne suis pas encore fixé : il est nécessaire, auparavant, que je me renseigne minutieusement avant de prendre une détermination définitive.

— Tu nous laisserais seules, Raymond ?... Et si tu étais victime de quelque accident imprévu, que deviendrions-nous ? La chose vaut-elle réellement les risques que tu t'exposes à courir ?

— Je ne commettrais certainement pas l'imprudence d'exécuter seul cette recherche. Et si O'Ryan n'a pas exagéré, ce qui n'est pas à supposer, car il n'avait, tu en conviendras, aucune raison de me tromper, on peut estimer à deux ou trois cent mille dollars au moins, soit, au cours actuel, environ six millions de francs, la valeur du métal, or et platine recueillis par l'Irlandais. Tu vois, ma chère femme, que cela mérite réflexion.

— Mais, père, objecta le jeune garçon, qui écoutait avec une intense attention, cela doit être très encombrant, une telle quantité de minerai d'or et de platine ?

— En admettant qu'il y en ait près de mille kilogrammes, cela représenterait la charge de trois ou quatre mules au plus et le volume total ne dépasserait pas soixante litres. Ce n'est pas très volumineux, ainsi que tu peux t'en rendre compte !

La mère de famille voyait avec peine son mari s'échauffer en développant le sujet. Certes, elle le savait pondéré et d'esprit trop positif pour être capable de se lancer follement dans une aventure chimérique. Elle comprenait que, s'il se décidait à entreprendre un aussi long voyage, ce ne serait que pour assurer un avenir brillant à toute la famille, et surtout aux enfants ; mais quelle créance fallait-il raisonnablement accorder aux affirmations de l'étranger dont le corps reposait maintenant dans le petit cimetière du pays ?... Tout en se promettant de combattre par de bonnes raisons les projets de son mari au cas où il manifesterait l'intention formelle de s'embarquer pour l'Amérique, Mme Marguerite n'insista pas et détourna même la conversation pour parler du prochain retour à Paris.

IX

LES ANGOISSES DE LA COUSINE NESSIUS

L'ingénieur remit à son retour à la capitale le soin de se documenter à fond sur la praticabilité du voyage aux frontières de la grande République sud-américaine, car il ne doutait pas de l'exactitude des affirmations de l'homme qu'il avait arraché aux flots déchaînés. La vérité présente un accent auquel on ne saurait se méprendre, et, d'ailleurs, pourquoi l'Irlandais eût-il voulu le tromper ? C'eût été, en vérité, une singulière façon de témoigner sa reconnaissance à son sauveur que de l'engager dans une entreprise sans résultat. Peut-être avait-il seulement exagéré la valeur de son dépôt, mais n'y eût-il que pour quelques centaines de mille francs de poussières d'or et de platine impur, cela valait évidemment la peine de faire ce long voyage dont, de toute façon, les frais se trouveraient couverts par la valeur des échantillons contenus dans les étuis et les bank-notes de la ceinture. Malgré tout, M. Santin recula à une date ultérieure la décision à prendre, étant loin de se douter qu'un événement imprévu allait l'obliger à agir plus précipitamment qu'il ne l'aurait cru.

La petite famille, en villégiature à Trégastel, allait se mettre à table pour le repas du soir, quand un coup de sonnette inattendu les fit tressaillir. Avec la vivacité de son âge, Renée courut ouvrir et un cri de surprise lui échappa :

— La cousine Irma !... s'écria-t-elle impétueusement en sautant au cou de l'arrivante, une petite femme assez replète et qui paraissait âgée d'environ trente-cinq ans.

— La cousine Irma !... firent M. et Mme Santin, se dressant sur leurs sièges. Quelle surprise !...

Déjà, la nouvelle venue pénétrait dans la pièce et expliquait avec volubilité, après un échange d'affectueuses caresses avec les enfants et les parents :

— Oui, c'est moi ! Je comprends que vous soyez étonnés de mon apparition que rien ne vous faisait prévoir. Mais je ne pouvais pas attendre votre retour à Paris et il eût été trop long de vous expliquer ce qui m'arrive. Je suis inquiète, excessivement inquiète et je ne tiens plus en place. C'est pourquoi je suis accourue vous mettre au courant et vous demander aide et conseil dans l'embarras où je me trouve...

M. et Mme Santin, un peu ahuris par ce flot de paroles, bien que connaissant de longue date la fougue oratoire de leur parente, parvinrent enfin à placer quelques mots.

— Que voulez-vous dire avec vos inquiétudes ? Que vous est-il donc arrivé de si grave ? finit par pouvoir placer Mme Marguerite. Vous nous effrayez...

La petite femme tamponna ses yeux avec son mouchoir.

— Bernard est en prison !... articula-t-elle dans un déluge de larmes.

— Bernard en prison !... répétèrent les deux époux pleins de stupeur. Que signifie ? Expliquez-vous, de grâce !...

Mme Irma Nessius était la cousine germaine de l'ingénieur, avec qui elle avait été élevée jusqu'au jour où le jeune Raymond avait commencé ses études sérieuses au lycée d'Amiens, son père et celui d'Irma étant associés pour l'exploitation d'une filature de velours de coton, la firme Santin frères. A vingt ans, la jeune fille avait épousé le fils unique d'un marchand de tissus de la ville, Bernard Nessius, jeune homme ambitieux et qui se croyait avoir le génie du commerce. D'abord, simple voyageur pour le compte de la maison de son père, il n'avait pas tardé à considérer sa position comme trop médiocre pour sa valeur et était entré au service d'une fabrique de quincaillerie en gros d'une ville du nord. N'obtenant pas encore les résultats escomptés, il avait chargé, sans avantages bien marqués, de maison et de produits, parcourant la France dans tous les sens pour visiter des clientèles souvent rétives. Enfin, la chance avait paru lui sourire, lorsqu'il était devenu le représentant d'une puissante firme de construction d'appareils de sucrerie et de distillerie et il avait commencé une série de grands voyages en Europe. Depuis quelques mois, il s'était embarqué pour l'Amérique du Sud, où il traitait, paraît-il, des affaires merveilleuses.

Fixé depuis de longues années déjà à Ronchin-lez-Lille, où il possédait un pavillon confortable, entouré d'un immense jardin, Bernard Nessius, après chacun de ses grands voyages, y séjournait quelques mois avant de repartir en tournée. Le ménage n'avait pas d'enfants ; aussi la cousine Irma, presque toujours seule, faisait-elle, en l'absence de son mari, de fréquents séjours à Paris, chez son cousin, dont elle adorait les

deux bébés, qu'elle eût affreusement gâtés sans la fermeté et la sagesse de Mme Marguerite.

— Enfin, nous direz-vous ce qui est arrivé et vous affecte pareillement ? insista le père de famille, anxieux. Qu'est-il arrivé à Bernard ?... Il était au Brésil, si j'ai bonne mémoire ?...

A cette question, les pleurs de la cousine cessèrent subitement et elle expliqua, toujours avec la même impétuosité de débit :

— Non, pas au Brésil, c'était terminé ; il avait visité la clientèle de ce pays, et, de Rio de Janeiro, il était allé à Montevideo où il y a, paraît-il, de grandes distilleries. De là, il m'avait écrit qu'il se rendait dans l'intérieur de ce pays qu'il appelle l'Irrigay... non, l'Uruguay, afin d'essayer d'y traiter de grosses affaires. Vous savez que les lettres mettent près d'un mois pour arriver de cette contrée-là, et sa dernière, datée du 10 août, me disait qu'il partait pour un pays assez éloigné, appelé Fray-Bentos. Or, il y a trois jours, j'ai reçu le télégramme que voici et dont le contenu a failli me rendre folle. Lis plutôt, Raymond !...

En disant ces mots, la jeune femme tira de son sac à main une feuille de papier bleu, froissée et salie, sur laquelle, après les mentions de service d'usage, était collé le ruban étroit des dépêches télégraphiques imprimées par l'appareil récepteur Hughes. D'un coup d'œil, l'ingénieur lut :

Par câble, de Montevideo.
18 septembre.

Arrêté erreur motif politique. Urgent. Réclamer voie diplomatique. — NESSIUS.

— Y comprends-tu quelque chose, toi, Raymond ? gémit la cousine, effondrée sur un siège. Bernard arrêté pour cause de politique, lui qui ne s'occupait jamais de ces questions ! Et il demande qu'on le réclame de toute urgence aux diplomates... Mais auxquels, où dois-je m'adresser pour qu'on le libère et me le rende ?...

Pendant ce flux de paroles, M. Santin avait eu le temps de réfléchir, et, comme il était, avant tout, un homme pratique, il articula :

— Tu dois mourir de faim et de fatigue, ma pauvre Irma, si tu es venue d'une traite de Lille à Paris et de Paris à Trégastel, et, la première chose à faire est de te restaurer et te reposer ensuite. Demain, nous verrons ce qu'il y a a tenter pour sortir Bernard de la fâcheuse situation où il se trouve. Tu comprends qu'il est trop tard ce soir pour essayer quoi que ce soit...

En dépit de ses protestations, Mme Nessius dut prendre place à la table familiale entre Maurice et Renée qui s'efforcèrent, mais sans succès, de la distraire de ses poignantes préoccupations. Elle revenait toujours à son idée fixe :

— Il est bien évident, il le dit d'ailleurs dans sa dépêche, Bernard a été arrêté par erreur ; mais comment cette erreur a-t-elle pu se produire ? Pourquoi a-t-il été aussi laconique, au lieu de donner au moins quelques détails afin de me guider dans mes réclamations ? C'est donc un pays de sauvages, cet Uruguay ?... Aussi, quelle idée d'aller si loin, dans l'espérance d'accroître sa clientèle ?...

— Rassure-toi, ma chère Irma ; non, l'Uruguay est bien loin d'être ce que tu te figures et ce ne sont pas des barbares qui habitent cette contrée de l'Amérique du Sud. Au contraire, c'est une république comme la nôtre, avec un président et un Parlement, et qui compte plus d'un million d'habitants, la plupart de souche européenne et descendants des premiers colons du pays...

— Mais pourquoi, si ces gens sont aussi civilisés qu'en France, ont-ils emprisonné mon mari, l'homme le plus inoffensif de la terre ?...

— Je ne puis faire que des conjectures, étant donnée la brièveté de la dépêche ; mais je pense qu'il n'y a pas lieu quand même de s'alarmer outre mesure. Quand la situation aura été éclaircie, on obtiendra aisément, j'espère, la libération de ce brave Bernard, qui n'a pu, tel que je le connais, commettre aucun délit, sauf peut-être par simple ignorance des coutumes et des lois du pays. Mais un peu partout, en Amérique du Sud comme autre part, les autorités indigènes éprouvent une certaine méfiance envers les étrangers, méfiance quelquefois justifiée, car tous les immigrants ne sont pas toujours de petits saints.

L'ingénieur parlait d'abondance pour endormir les légitimes inquiétudes de sa parente, et il ne montrait autant de confiance que pour la rassurer. Il se promettait d'ailleurs de soumettre le cas à l'un de ses amis qui occupait un poste assez important au ministère des affaires étrangères, dès son

retour à Paris. Pour l'instant, il n'y avait rien à faire, dans cette petite station balnéaire de Trégastel, qu'à hâter les préparatifs de départ, et c'est à quoi M. Santin se résolut, le souci de tirer au clair l'aventure de Bernard Nessius venant se greffer sur celui de la recherche du trésor recueilli par l'Irlandais défunt.

X

UNE VISITE NOCTURNE

Le silence était complet et tout le monde reposait paisiblement dans la villa Ker Laniel, habitée par la famille Santin.

La tempête des jours précédents s'était calmée. Une pluie abondante avait abattu la violence du vent, et, après le coucher du soleil, un brouillard avait paru se dégager de la mer pour, peu après, s'écraser en lourdes volutes grisâtres sur le rivage. La lune, qui arrivait à son dernier quartier, n'apparaissait que terne et indécise derrière ces voiles vaporeux qui allaient s'épaississait au point que le dard enflammé des phares n'arrivait plus à les percer.

Minuit avait sonné depuis un bon moment et toute la famille Santin, fatiguée par les émotions de la journée, dormait. La cousine Nessius elle-même, en dépit de ses soucis et de ses inquiétudes, avait sombré dans un sommeil intense, ce qui n'était pas surprenant, après deux nuits d'insomnie et le long voyage de Lille à Lannion, qu'elle avait effectué tout d'une traite.

Un cycliste, qui arrivait par la route de Perros-Guirec, parvenait alors aux premières maisons de Trégastel. Il sauta à bas de sa machine et éteignit le phare à acétylène dont le faisceau étincelant éclairait sa route. Tirant alors d'un sac de cuir supporté par un porte-bagages placé derrière la selle différents objets, le voyageur parut exécuter, dans l'ombre, divers mouvements bizarres.

Quand il se remit en marche, tenant sa bicyclette par le guidon, ses pas ne faisaient plus entendre le moindre bruit sur le sol. On eût cru quelque fantôme noir glissant dans l'air sans effleurer les cailloux du chemin.

Cet individu, plutôt trapu et de taille moyenne, avançait sans hésiter, comme quelqu'un qui connaît sa route, mais en évitant de produire le moindre tapage avec sa bicyclette. Le brouillard ne l'empêchait pas de s'orienter comme quelqu'un connaissant le pays et sachant où il va. Arrivé devant Ker Laniel, dont la façade regardait la mer, le survenant se dirigea vers l'angle de la grille, et, après avoir accoté sa bicyclette contre le mur d'angle, il escalada cette grille, dont la hauteur était médiocre et constituait plutôt un ornement qu'une défense de la propriété.

Parvenu à l'intérieur du jardinet d'agrément précédant la maison d'habitation, l'inconnu prêta une oreille attentive, et, sans l'obscurité, on aurait pu voir comme un sourire de satisfaction courir sur ses traits.

« Allons, monologua-t-il, j'ai bien choisi mon heure et mon temps. Ils dorment tous, là dedans, comme des marmottes, et le brouillard facilitera ma retraite au cas où je serais dérangé dans mes recherches. Mais il faut que je trouve ! Ce damné Patrick aura bien certainement fait ses confidences à celui qui l'a empêché de se noyer dans le naufrage du *Lubeck*, et il lui aura révélé, je m'en doute, l'endroit de la cache dont il me parlait dans sa lettre... Il faut que je sache ce qui s'est passé, devrais-je bouleverser tous les papiers de ce maudit ingénieur. Et que personne ne s'avise de vouloir me déranger et m'empêcher de découvrir ce que je viens chercher, ou gare !...

Tout en récapitulant ainsi dans son esprit ses sinistres projets, l'inconnu avait passé l'inspection des portes avec une habileté et une sûreté de main qui dénotaient une grande habitude de ce genre d'opérations.

— Ah ! ah ! fit-il en sentant sous sa main la clé demeurée à l'intérieur de la serrure, ils ne sont pas méfiants ici, ils se sont contentés de fermer à double tour sans retirer la clé, ce qui m'évite déjà une besogne fastidieuse. La première chose est d'assurer ma sortie, l'opération une fois terminée...

L'individu, qui ne devait pas être un vulgaire cambrioleur puisqu'il osait s'attaquer à une maison qu'il savait habitée et ne reculait pas, dans sa pensée, devant un crime possible, devait déjà avoir passé une inspection des lieux, car il savait que la porte en s'ouvrant faisait tinter une clochette sonore. S'aidant des barreaux de la grille, il atteignit cette cloche et en immobilisa le battant à l'aide d'un tampon de papier, puis, sautant à terre et tournant doucement la clé, il ouvrit toute grande cette porte en évitant qu'elle fît entendre le moindre grincement.

Cela fait, il courut chercher sa bicyclette et l'appuya contre le vantail, le guidon tourné vers la rue, de façon à pouvoir l'enfourcher et fuir rapidement en cas de poursuite.

— Maintenant que ma retraite est préparée, attaquons le principal ! murmura l'inquiétant personnage. J'ai eu une excellente idée de prendre le bateau et d'accourir ici dès que j'ai appris par l'*Advertiser* que le paquebot, ramenant mon ancien compagnon O'Ryan, s'était brisé sur les rochers. J'ai pu me mettre ainsi au courant de ce qui se manigançait et prendre mes mesures en venant assister à la levée du corps de défunt Patrick. La fenêtre que je vois là au rez-de-chaussée est bien celle où j'ai aperçu cet ingénieur de malheur et il est probable que, si l'Irlandais lui a donné des indications sur l'emplacement de son trésor ces indications ne peuvent se trouver autre part que dans cette pièce !... Il faut donc y pénétrer... Ah ! *by God!*... ils ont voulu me faciliter le travail : la fenêtre n'est même pas fermée !...

Le bandit avait raison. Si les battants de la fenêtre étaient bien poussés, on avait omis de tourner la crémone à fond, si bien qu'il suffisait d'appuyer doucement sur les vantaux pour provoquer leur ouverture. Un souffle de vent un peu fort aurait pu produire cet effet et appeler l'attention des habitants de la villa, mais le brouillard ayant succédé à la brise, M. Santin avait gagné sa chambre sans se douter de la négligence commise. Il est vrai que le pays était si tranquille ! Il n'y avait certainement pas de voleurs ni de rats d'hôtel parmi les paisibles baigneurs ayant pris pension dans le village, et l'ingénieur averti ne se serait pas inquiété outre mesure de cet oubli.

Le bruit de ses pas assourdi par les chaussons de laine dont il avait recouvert ses chaussures, l'individu, qui s'était hissé à la force des poignets à la hauteur de la barre d'appui de la croisée, avait repoussé les battants et pénétré dans la chambre dont M. Santin avait fait son bureau. Démasquant le rayon d'une lanterne électrique de poche, l'indésirable visiteur remarqua immédiatement que la table disposée au milieu de la pièce était encombrée de papiers que l'arrivée subite de sa cousine avait empêché l'ingénieur de ranger.

Sans perdre une seconde, l'homme feuilletait les liasses à la lueur de sa lanterne, les rejetait à mesure qu'il constatait qu'il s'agissait de correspondances de caractère commercial, de lettres particulières ou d'études techniques.

— Rien !... Je ne trouve rien !... marmotta-t-il d'un ton de violent désappointement.

Il promena le rayon lumineux de sa lampe tout autour de lui et avisa une mallette à demi ouverte et disposée contre la muraille. Il en fouilla les compartiments et soudain ses doigts se crispèrent sur une enveloppe de grand format portant une mention :

Affaire Patrick O'Ryan

Il eut tôt fait d'ouvrir l'enveloppe qui d'ailleurs n'était pas close et d'en extraire différents papiers dans lesquels il reconnut la déclaration de décès de l'Irlandais, diverses notices en anglais et enfin les lignes tracées par la main défaillante du mourant et adressée au prieur de Cordoba, le Révérend padre Cantova :

Dar my carta al portor

L'homme demeura un instant immobile, la feuille de papier entre les doigts. Il paraissait manifestement hésitant et partagé entre l'idée de s'approprier cette communication et celle de la détruire. Puis son visage s'éclaira.

« Il y a mieux à faire, songea-t-il. Rien n'a bougé, personne ne se doute de ma présence ici ; j'ai donc du temps, et c'est le moment de me rappeler mes anciens talents de dessinateur et de calligraphe ! »

Résolument il s'assit devant la table dans le fauteuil de l'ingénieur, et atteignant une feuille de papier à lettres et une plume, il s'appliqua à reproduire, en imitant les caractères de l'original, la recommandation de l'infortuné O'Ryan.

Il s'attachait à parachever sa reproduction de la signature, quand involontairement, en allongeant les jambes, il déplaça un étui contenant des cannes et des filets de pêche, appuyé contre contre la table. Le paquet glissa et s'abattit sur le parquet avec un fracas retentissant. Une exclamation irritée échappa au faussaire qui se redressa comme poussé par un ressort.

« Quelle maladresse !... pensa-t-il. Sûrement cela va réveiller ce misérable ingénieur que l'enfer confonde ! »

Il écouta. Un bruit de pieds nus s'enten-

dit dans l'escalier. D'un brusque mouvement, il rejeta l'enveloppe avec les papiers dans la valise où il l'avait trouvée et éteignit sa lanterne.

« Cela me suffit !... conclut mentalement l'individu. Le document remis au prieur contient sûrement l'indication de la mine dont Patrick me parlait dans sa lettre. Il s'agit maintenant d'arriver bon premier au but dans le cas où cet ingénieur, à qui Patrick a sûrement fait ses confidences, y parviendrait lui-même. »

Cette pensée traversait à peine son esprit que la porte du bureau s'ouvrit, donnant passage, non à M. Santin, comme le supposait le bandit qui déjà tourmentait au fond de sa poche la crosse de son revolver qu'il y tenait tout armé, mais à Maurice, en simple pyjama, et que le bruit avait tiré de son sommeil. En apercevant un enfant, l'homme hésita quelques secondes. N'était-il pas prudent de supprimer un témoin possible ?

Mais le jeune homme n'avait fait qu'entrevoir l'individu ; un violent courant d'air avait éteint la flamme de la bougie qu'il tenait à la main. Le bandit en profita pour sauter par la fenêtre ouverte et l'instant d'après il fuyait à toutes pédales, invisible dans le brouillard, sur la route de Lannion.

XI

M. SANTIN PREND SA DÉCISION

Le père de famille avait été également réveillé par le bruit de la chute du paquet d'engins de pêche et un appel à demi-voix de Maurice le fit accourir à pas feutrés pour ne pas troubler le repos des femmes.

— Qu'y a-t-il donc ?... Qu'est-il arrivé ? chuchota-t-il en constatant la mine bouleversée du jeune garçon.

— Un voleur, père !... Il y avait un voleur dans ton bureau !

L'ingénieur esquissa un signe d'incrédulité.

— Un voleur !... Et par où aurait-il passé ?... D'où serait-il venu ?...

— La croisée était grande ouverte. C'est par là certainement qu'il était entré, car en m'apercevant, il a sauté dans le jardin...

— Pas possible !... Et comment était-il fait, ce voleur ?...

— Je n'ai pas eu le temps de le bien voir, le courant d'air ayant éteint ma bougie. Il était, je crois, habillé en cycliste avec une casquette. Il m'a semblé que j'avais déjà vu cet homme là quelque part, mais je ne puis pas me rappeler où et quand !

Pendant que son fils parlait, M. Santin s'était rapidement habillé afin de procéder à une enquête sommaire.

— Descendons ! fit-il brièvement après s'être assuré qu'il était armé et avoir pris une lanterne pour éclairer ses pas dans l'obscurité.

Parvenu dans le jardin, le père dut reconnaître que le jeune homme n'avait pas été la dupe d'un cauchemar ou d'une hallucination. Le passage d'un étranger dans la pièce était visible dans le bouleversement qu'avaient subi tous les objets déposés sur la table et sur les meubles. Les papiers jonchaient le sol et la mallette gisait grande ouverte dans un coin. M. Santin fronça les sourcils.

— Tu as bien vu ! Oui, quelqu'un a passé ici et a dérangé tout ce qui s'y trouvait. Mais ce quelqu'un, un cambrioleur de profession sans doute, aura été déçu dans ses recherches, car il n'a pu trouver d'argent. Comme j'avais commencé à tout préparer en vue de notre prochain départ, j'ai remonté mon portefeuille dans notre chambre et l'ai posé à côté des bijoux de ta mère. Le voleur en a donc été pour ses frais, il n'aura trouvé ici que des papiers sans aucune valeur pour lui. Mais comment l'idée t'est-elle venue d'explorer la maison en pleine nuit ?...

Le jeune garçon expliqua à son père qu'il lui avait semblé entendre dans un demi-sommeil des portes et des fenêtres s'ouvrir dans la maison. Il s'était accoudé sur son oreiller pour mieux écouter et il avait perçu comme des frôlements et des pas légers dans la pièce située immédiatement au-dessous de la sienne.

Il avait entendu très distinctement des bruits insolites et le choc des ustensiles de pêche sur le plancher sonore l'avait fait sursauter. C'est alors qu'il s'était décidé à descendre pour se rendre compte de la cause de ces manifestations singulières.

— C'est très bien ! le félicita son père. Tu t'es montré courageux en cette circonstance et je m'en souviendrai...

— Eh bien, père, si tu es content de moi, veux-tu me faire grand plaisir ?

L'ingénieur fronça les sourcils. Il prévoyait la demande qui allait lui être adressée.

— Parle !... Que veux-tu dire ?...

— Emmène-moi avec toi dans ton voyage d'Amérique. Tu verras, je te serai utile, bien loin d'être un embarras comme tu pourrais le craindre.

— Et ta mère et ta sœur pendant ce temps, que feront-elles ? Réfléchis-tu à ce que pourront être leurs inquiétudes lorsque nous serons loin d'elles ?...

— Mais, père, tu as dit toi-même, et l'Irlandais qui en revenait disait de même que la République Argentine était un pays comme la France ou l'Angleterre ?... Et puis, tu sais, j'ai appris l'espagnol au lycée et c'est, je crois, la langue qui se parle là-bas. Je te servirai d'interprète...

— Nous en recauserons. Pour l'instant, faisons une ronde et voyons si rien n'a été dérobé là où est passé le malfaiteur que ton arrivée subite aura sans doute empêché de poursuivre sa criminelle besogne.

L'ingénieur et son fils examinèrent attentivement les empreintes laissées sur le sable humide du jardinet jusqu'à la porte d'entrée qu'ils trouvèrent ouverte et ils remarquèrent le sillon tracé par les roues de la bicyclette, lequel disparaissait sur le sol plus dur de la route, puis ils rentrèrent en fermant soigneusement toutes les issues derrière eux.

— Laisse-moi le soin d'avertir ta mère de ce qui s'est passé cette nuit, recommanda M. Santin à Maurice avant de regagner sa chambre à pas feutrés pour éviter de troubler le sommeil de sa femme que ces allées et venues n'avaient pas réveillée.

— Je te le promets, père, mais promets-moi, toi aussi...

— Chut ! nous verrons. Laisse-moi réfléchir à tout cela. Dors. Il n'est plus à craindre que les cambrioleurs osent se représenter ici cette nuit. A demain !

Le chef de famille dut apprendre à sa femme les événements dont la villa Ker Laniel avait été le théâtre au cours de la nuit et lui recommander de n'y pas faire allusion devant la cousine Nessius, dont il connaissait le caractère exubérant et afin de ne pas l'épouvanter au sujet d'un danger rétrospectif, car ni l'un ni l'autre n'y firent allusion lorsqu'ils se rencontrèrent le lendemain avec celle-ci.

Bien qu'elle affirmât n'avoir dormi que d'un sommeil fiévreux interrompu fréquemment par d'affreux cauchemars, l'épouse du représentant de commerce n'avait rien perçu de ce qui s'était produit pendant les heures nocturnes. La matinée fut d'ailleurs entièrement prise par les préparatifs du départ et l'aménagement des malles et valises formant le bagage de la famille. Ce fut à la fin du déjeuner, pendant que le café odorant fumait dans les tasses que M. Santin aiguilla la conversation sur ses projets futurs.

— Pour répondre à la légitime impatience d'Irma, commença-t-il, et afin de gagner un jour, nous prendrons ce soir le train de nuit à Lannion de façon à être à Paris demain matin à huit heures. Nous nous rendrons immédiatement à notre appartement, rue Montenotte où je ferai un peu de toilette avant de me diriger vers le ministère des affaires étrangères où j'irai consulter mon ami au sujet des moyens d'arracher Bernard aux geôles uruguayennes dans le plus court délai possible. Mais je crains fort qu'une action diplomatique à distance ne soit hérissée de lenteurs et de difficultés. C'est sur place qu'il faudrait voir et agir. Aussi, voici ce que je pense qui serait le plus efficace...

L'orateur s'arrêta un instant pour boire une gorgée de café et reprit :

— J'ai réfléchi d'autre part aux confidences du malheureux naufragé qui repose maintenant, loin de son pays natal, dans le petit village où nous nous trouvons, et j'estime que nous n'avons pas le droit de laisser improductif le trésor qu'il était parvenu à accumuler. Songez à tout le bien que nous pourrons faire avec ces millions qu'il suffira de ramasser et à l'avenir que nous pourrons assurer à nos enfants. J'ai étudié sommairement les moyens d'atteindre l'endroit où gît cette fortune énorme et me suis convaincu que l'entreprise ne présente pas de difficultés particulières, d'autant plus que la somme liquide léguée par l'Irlandais à Maurice est suffisante pour faire face aux frais du voyage jusqu'à la ville indiquée...

La cousine voulut interrompre, mais l'ingénieur lui fit un signe de la main indiquant qu'il n'avait pas terminé.

— Voici donc ce que j'ai décidé. En possession des renseignements qui me sont nécessaires, je prendrai le premier paquebot à destination de Montevideo. Il y a, si je ne me trompe, vingt-deux jours de traversée. J'arriverai donc là-bas dans un peu plus de trois semaines et je me mettrai, aussitôt débarqué, en relation avec les autorités uruguayennes. Lorsque j'aurai réussi à faire relâcher Bernard, nous reviendrons ensemble à Buenos-Ayres où nous prendrons le train

pour Salta, soit environ deux journées de chemin de fer, car je ne crois pas que, là-bas, les trains soient plus rapides qu'en Espagne où ils ne sont pas renommés pour leur vitesse. A Salta, j'organiserai un convoi de cinq ou six mules avec lequel je gagnerai en deux ou trois jours la source de la rivière près de laquelle se trouve la grotte au trésor. Nos mules chargées de minerai précieux, nous reviendrons à Salta et de là à Buenos-Ayres et en France. Tous ces trajets ne demanderont pas beaucoup plus de deux mois au total et je compte bien que nous serons de retour dans les premiers jours de décembre prochain.

Mme Nessius s'était impétueusement dressée.

— Et tu supposes, Raymond, que je te laisserai partir seul pour délivrer mon mari ?... s'écria-t-elle.

— Mais, je ne compte pas partir seul ! répliqua nettement l'ingénieur.

— Vraiment ! Et qui comptes-tu donc t'associer, dans ce cas ?...

— Maurice, qui connaît passablement l'espagnol, langue parlée en l'Uruguay et dans l'Argentine. Il me sera indispensable pour communiquer avec les indigènes. De plus, il est élémentaire de ne mettre aucun étranger dans le secret de mon entreprise, ce serait s'exposer à de trop graves risques, car qui résisterait à la tentation de s'emparer de cette énorme fortune ?... Nous serons donc trois hommes pour opérer ce transport de matières précieuses, c'est suffisant...

— Et tu peux penser que je resterai pendant tout ce temps à me ronger d'inquiétude sans savoir ce qu'il est advenu de Bernard ?... Non, non, Raymond, il faudra te résoudre à m'avoir comme compagne de voyage, surtout si tu emmènes Maurice. Je mourrais de rester oisive pendant ces deux mois...

— Tu tiendras compagnie à ma dévouée Marguerite, — je ne parle pas de Renée qui va rentrer à son pensionnat. Tu la distrairas pendant notre absence.

— Non, non, c'est impossible, et Marguerite me pardonnera ! Mon devoir est de coopérer à sauver mon mari. Je ne serai pas un embarras pour vous, une femme peut rendre quelquefois service dans certaines circonstances imprévues.

— Soit ! conclut M. Santin pour mettre fin à la discussion, nous en reparlerons après que j'aurai vu mon ami le diplomate. Si, comme je le crois fermement, les dangers sont improbables, nous nous embarquerons ensemble.

XII

EN ROUTE POUR LE NOUVEAU MONDE

Ce ne fut pas sans peine que M. Santin parvint à décider sa femme à laisser partir leur fils, craignant pour lui les dangers imprévus, les maladies dues au climat et redoutant cet éloignement. Elle arguait également du retard qui allait être apporté dans ses études si bien commencées, mais son mari eut réponse à tout, réfutant chacune des objections dues à la sollicitude maternelle. Force fut donc à la mère de refouler ses inquiétudes au fond d'elle-même et de se résigner à voir les deux êtres qui lui étaient si chers s'éloigner. Si l'Irlandais avait dit vrai, les résultats méritaient ce sacrifice.

Quant à Maurice, son chagrin était tempéré par la joie qu'il se promettait de ce voyage dans l'hémisphère austral qu'il ne connaissait que par sa géographie et la lecture de quelques récits de voyages qui formaient sa bibliothèque d'écolier. Et pour justifier son utilité, il avait repris sa grammaire espagnole et piochait ferme la langue de Cervantès et de Calderon.

Ainsi qu'il l'avait promis à sa parente, le premier soin de l'ingénieur, dès son arrivée à Paris, fut de joindre son ancien camarade de régiment à son bureau du quai d'Orsay. Il lui soumit le texte du télégramme que lui avait confié Mme Nessius. Le diplomate, M. Louis Combès, grand et glabre, et ayant des manières d'une suprême distinction ainsi qu'il convient dans la carrière, examina sans mot dire la dépêche, puis la rendit à son interlocuteur sans qu'un trait de son visage eût bougé.

— Que pensez-vous de cette affaire ? interrogea celui-ci. Etant donné le caractère que je connais à mon cousin, je ne comprends pas comment il peut se trouver impliqué dans une affaire politique, alors qu'il s'occupe exclusivement de placer chez les planteurs et industriels du pays des appareils de sucrerie et de distillerie pour le compte de la Société de construction lilloise qu'il représente.

M. Combès, qui avait pris tout le temps voulu pour peser les termes de sa réponse, finit par prendre la parole.

— Je remarque, dit-il, que votre correspondant affirme dans son câblogramme qu'il est la victime d'une erreur. Erreur sur la personne ou sur les faits imputés ? Voilà ce qu'il omet de dire et qui me laisse dans une grande incertitude sur le meilleur remède à apporter à la situation. Pour que les autorités du pays aient ainsi fait arrêter et emprisonner un Français, il faut qu'il y ait un ensemble de présomptions assez sérieux pour motiver cet acte. Et ces présomptions, nous ne les connaissons pas, nous ne savons pas en quoi elles consistent...

— Je me porte garant de l'honorabilité de mon cousin ainsi que de son peu de souci des affaires politiques, surtout de celles d'un pays étranger...

— Pourquoi ne s'est-il pas fait réclamer par notre consul à Montevideo ?...

M. Santin esquissa un geste attestant son ignorance. M. Combès reprit :

— L'affaire me semble assez embrouillée et difficile à liquider depuis Paris, vu l'insuffisance des renseignements que nous possédons. Si nous procédons en suivant la filière normale, nous en avons pour six mois au moins en raison de la distance séparant l'Uruguay de la France. Il nous faudra écrire à notre consul, lequel ouvrira une enquête dont le résultat déterminera ensuite notre action. Vous voyez que cela peut être assez long.

— Que croyez-vous en ce cas qui serait le plus rapide ? J'ai l'intention de me rendre en personne, et accompagné de l'épouse de mon cousin, à la ville où celui-ci est incarcéré et le réclamer aux autorités.

— Vous connaissez la langue espagnole, qui est la langue officielle de ces pays ?

— Non, mais je l'ai fait apprendre à mon fils, qui me suivra également. Il me tiendra lieu d'interprète...

Il y eut un moment de silence, puis le diplomate prononça :

— Je crois que cela vous permettra d'aboutir infiniment plus vite que par la voie normale. Et afin de vous aider dans vos démarches, mon cher camarade, je vais vous remettre une lettre officielle adressée au consul de France à Montevideo, que vous irez visiter dès votre arrivée en Amérique pour lui demander de faciliter vos démarches.

M. Santin, mis en possession de la lettre par laquelle il était personnellement recommandé au consul, remercia cordialement son ami de l'appui qu'il lui fournissait et, bien décidé à s'embarquer au plus vite, il se rendit au siège de l'agence de Paris de la Compagnie des Messageries Maritimes dans le but de se renseigner sur le plus prochain départ de paquebots à destination des ports du Sud-Amérique.

Arrivé dans le hall de la Compagnie, il avisa l'affiche suivante :

DIMANCHE 7 OCTOBRE

DÉPART DE BORDEAUX-PAUILLAC DU PAQUEBOT :

ORIZABA

12.000 tonnes. Cap. Léonnec,
capitaine au long cours.

Escales à la Corogne, Punta Delgada, Saint-Vincent, Natal, Rio de Janeiro, Montevideo, Punta Arenas, Valdivia, Valparaiso.

De retour à son domicile, l'ingénieur aperçut Mme Nessius qui guettait son arrivée pour apprendre au plus vite les résultats de ses démarches. L'ingénieur les exposa posément à sa parente.

— Il faut télégraphier sans retard à Bernard pour lui apprendre que nous accourons à son secours, lui fit observer celle-ci. Cela le rassurera et l'aidera à prendre patience.

— Je t'en laisse ce soin, ma chère Irma, mais tâche de faire tenir beaucoup d'idées en peu de mots, car les tarifs des compagnies de câbles sous-marins sont très élevés en ce moment à cause du change. Un dépêche de vingt mots seulement doit déjà coûter de quatre à cinq cents francs...

— Ce n'est pas possible ! suffoqua la femme du représentant de commerce.

— Le prix du passage Bordeaux-Montevideo en deuxième classe est aujourd'hui de quatre mille cinq cents francs, ce qui me fait présumer une dépense totale de quarante à cinquante mille francs, ou di-huit cents dollars au cours du jour. C'est cher, mais le but à atteindre vaut d'exposer cette dépense. Nous avons une double tâche à remplir : délivrer Bernard et ramener en France le trésor de l'Irlandais. Il n'y a pas à hésiter, il faut partir !...

Lorsque M. Santin avait pris une détermination, il avait l'habitude de persévérer jusqu'au résultat final. En conséquence, la semaine fut laborieusement remplie, car il ne fallait rien oublier d'utile en vue d'un long voyage. Le samedi soir, les trois globe-trotters prenaient place dans l'express qui de-

vait les conduire à Bordeaux, où ils prendraient place sur l'*Orizaba*, paquebot de construction récente pourvu des derniers perfectionnements de la science et du confort. Le père de famille brusqua les adieux, tandis que, refoulant au fond de son cœur le chagrin qui l'étreignait, la mère de famille prodiguait ses recommandations à son fils, qui — ingratitude de la jeunesse ! — dissimulait mal sa joie de partir pour des contrées inconnues que son imagination parait de toutes les splendeurs de l'Eldorado. Enfin la locomotive siffla longuement, une dernière étreinte fut échangée et les voyageurs regagnèrent leur compartiment. Le train démarra. Les Français étaient en route pour le nouveau monde, où des aventures variées et bien imprévues les attendaient.

XIII

LA LIBÉRATION DU PRISONNIER

La traversée de l'Atlantique s'opéra dans le minimum de durée, sans incident notable ; le temps s'était maintenu assez satisfaisant et l'*Orizaba* vint jeter l'ancre, dix-sept jours après son départ de Bordeaux, en rade de Montevideo, capitale de la République de l'Uruguay à l'entrée de rio de la Plata. Le premier soin de M. Santin, après avoir retenu un appartement dans un hôtel d'assez bonne apparence et situé non loin du port, fut de se mettre en rapport avec le consul de France afin d'adopter une ligne de conduite et arriver à délivrer son parent qui devait trouver le temps interminable dans sa geôle. Il résolut de se faire accompagner dans sa visite par son fils qui avait fait de sérieux progrès dans le maniement de la langue espagnole, comme il l'avait prouvé dès son débarquement en se débarrassant de l'insistance singulière avec laquelle un individu le dévisageait ainsi que ses deux compagnons.

— *Acabar de examiner ? Como os llamais* (1) ? lui avait-il demandé brusquement.

L'homme n'avait pas répondu, mais s'était esquivé, se perdant dans la foule.

Lorsque l'ingénieur eut été admis en présence du représentant de la France en Uruguay, il exposa le motif de son voyage et lui soumit les pièces officielles capables de démontrer péremptoirement l'identité du représentant de commerce.

Le consul était d'ailleurs au courant de l'incident. Il consulta un dossier contenant les rapports de police envoyés de Fray-Bentos et fut convaincu de suite qu'une erreur évidente avait été commise. Aussi s'empressa-t-il de faire le nécessaire pour la réparer et mettre fin à la détention de l'infortuné voyageur. Il expliqua à ses auditeurs que la méprise était due surtout à la méfiance témoignée par les autorités uruguayennes envers les étrangers et il remit à M. Santin une lettre adressée au gouverneur, chef civil de la cité de Fray-Bentos dans laquelle il se portait garant de la parfaite honorabilité de son compatriote et l'invitait de le remettre sans tarder en liberté.

Après de chaleureux remerciements, l'ingénieur prit congé du magistrat et dès le soir même, accompagné cette fois de sa cousine anxieuse de revoir au plus vite son mari, il prit le train pour la petite ville d'Higueritas située sur le rio de la Plata et où ils devaient prendre le bateau à vapeur qui remonte le fleuve Uruguay, sur la rive gauche duquel se trouve l'agglomération de Fray-Bentos.

Dès leur débarquement, les Français se firent indiquer une auberge pour prendre un repos bien gagné et surtout se restaurer.

Le premier soin de M. Santin, dès qu'il eut traité d'avance avec le maître de la posada, un petit homme vif et brun et aux cheveux crépus, du prix des repas et des chambres, fut de s'enquérir de l'emplacement de la mairie du bourg de Fray-Bentos.

— *Ustedes ensenar donde la casas consistoriales* (1) ? demanda l'hôtelier.

Sur la réponse affirmative de Maurice, l'homme, qui devait résumer en son individu tout le personnel domestique de l'auberge, se lança dans un torrent d'explications difficiles à démêler pour un traducteur encore novice comme était le jeune garçon. Cependant celui-ci parvint à tirer de ce discours que le *caballero* Perez Hoyos, gouverneur de Fray-Bentos, habitait *plaza à los legumbres*, place du marché, à trois minutes de la posada, et que l'hôtelier lui offrait de les y faire conduire par un *niño*, gamin qui lui servait de marmiton et d'aide de cuisine ou d'écurie.

(1) Avez-vous fini de m'examiner ? Qui êtes-vous ?

(1) Vous voulez savoir où est la maison municipale ?

— Réponds que j'accepte, s'empressa de répondre l'ingénieur, comprenant quelle impatience éprouvait sa cousine.

L'habitation du magistrat, chef de la municipalité de Fray-Bentos, se distinguait de celles qui l'entouraient par ses proportions plus vastes. Après avoir traversé une petite cour ou *patio* pavée de cailloux pointus, les trois Français furent introduits dans une salle assez sommairement meublée et qu'éclairait une grosse lampe posée sur une table centrale couverte de papiers... A leur entrée, le señor Hoyos, qui était un homme d'assez forte corpulence, au front chauve et ridé sur lequel il avait relevé de grosses bésicles rondes à monture d'argent, se leva et vint avec politesse au-devant de Mme Nessius.

— Il s'agit de te distinguer en traduisant exactement mes paroles à ce digne magistrat et de m'aider ensuite à comprendre ses réponses, murmura rapidement M. Santin à l'oreille de son fils.

— Je vais faire tout mon possible, père.

— Eh bien ! commence donc par le remercier de l'honneur qu'il veut bien nous accorder en nous recevant chez lui à une heure où il n'est pas d'usage de rendre des visites et explique-lui qui nous sommes.

Faisant appel à toute sa linguistique, le jeune homme désireux de donner au gouverneur la meilleure opinion possible des étrangers qui se présentaient devant lui, commença par lui présenter : M. Santin, *ingeniero francese*, lui, Maurice, son *hijo*, fils, et leur parente, Mme Nessius, en exprimant toute la reconnaissance qu'ils éprouvaient de pouvoir, à peine arrivés de France et débarqués à Montevideo, présenter une requête à l'honorable *gobernador* de Fray-Bentos.

Le magistrait écoutait avec attention ; il répliqua après un instant de silence :

— *Concedaria a usted gustoso to que me pude si to pudiese. Hableles, señor* (2).

Maurice traduisit cette phrase. Le visage de l'ingénieur s'éclaira.

— Remets à ce digne gouverneur la lettre du consul de France que voici !

Le señor Hoyos ajusta ses lunettes sur son nez osseux et lut attentivement la missive du représentant de la France. Cette lettre terminée, il prononça plusieurs phrases parmi lesquelles revenaient fréquemment les mots *cancero*, *peso duro*, *causador* et *bolsa* dont M. Santin s'efforça en vain de saisir la signification. Lorsque le gouverneur eut terminé son discours, le jeune garçon put en expliquer le sens général à son père.

— Le juge de police qui s'est occupé de l'affaire du cousin Bernard n'arrivera que demain, car il a dû aller prendre des ordres auprès de ses chefs au sujet de ce prisonnier qui a toujours prétendu, en effet, être Français et s'appeler Nessius. Or, jusqu'à présent, rien n'est venu fournir une preuve certaine de l'exactitude des allégations du prisonnier dans lequel la police affirmait voir un dangereux agitateur politique connu sous différents noms, en dernier lieu celui de Gonsalvo Ceballos, mais qui changerait de personnalité et d'état civil avec une déconcertante facilité. Heureusement, avec toutes les pièces que nous apportons et la recommandation du consul, le señor juge Guttierez remettra certainement en liberté le citoyen français injustement soupçonné de menées visant la sécurité du gouvernement de la République...

— Ne pourrai-je pas voir mon mari ce soir et lui faire au moins savoir que nous sommes arrivés pour travailler à sa libération ? interrompit Mme Nessius.

Maurice transmit cette demande au gouverneur, qui secoua négativement la tête en prononçant quelques paroles.

— Il répond qu'il n'est que magistrat municipal et n'a pas le droit de donner un ordre semblable, car ce serait empiéter sur les pouvoirs du juge. Le mieux, a-t-il ajouté, est de venir demain à *las nueves de la manana*, — neuf heures du matin, — à l'hôtel de ville où se trouvent également le tribunal et la police. Il nous présentera au señor juge Guttierez de qui dépend la décision à prendre dans cette affaire et il espère que nous aurons prompte satisfaction.

— Espérons-le ! souhaita à demi voix l'ingénieur en se levant pour prendre congé du digne magistrat municipal qui les reconduisit jusqu'à la porte de la rue, très honoré de la visite que lui avaient faite les nobles étrangers.

Ce fut le cœur battant à la fois de crainte et d'espoir que la jeune femme, qui n'avait pas hésité à traverser l'Océan pour faire cesser un quiproquo susceptible d'entraîner de graves conséquences et arracher son mari aux serres de la police uruguayenne fourvoyée sur une fausse piste, pénétra le

(2) Je vous accorderai volontiers ce que vous me demandez si je le puis. Parlez, monsieur.

lendemain, accompagnée de son cousin et de Maurice, dans le cabinet du *presidir* Guttierez. Le gouverneur Perez Hoyos présenta les Français au magistrat qui était fort occupé à compulser des liasses de papiers entassées sur son bureau. L'entretien fut assez laborieux, car le juge se servait fréquemment d'expressions inintelligibles pour le jeune interprète. Enfin, après de laborieux efforts de compréhension de part et d'autre, Maurice parvint à traduire le discours du juge. L'inoffensif représentant de commerce lui avait été dénoncé comme dissimulant la personnalité de Ceballos, un ennemi acharné du président actuel de la République. Arrêté dans une rixe avec les matelots du port et fouillé, l'inculpé avait été trouvé en possession de lettres adressées à des personnalités politiques soupçonnées de fomenter un complot contre la sûreté de l'Etat. Il s'était justifié en affirmant qu'il s'agissait de lettres d'un caractère purement commercial ayant pour but de placer chez ces personnes — de riches propriétaires terriens — des appareils de distillerie et autres, mais lorsqu'il s'était agi de prouver ses dires, l'inculpé n'avait pu fournir aucune pièce probante, et s'était retranché alors sur la perte ou le vol, dont il avait été récemment victime, de son portefeuille.

La vérification de ces assertions que rien n'étayait, avait demandé du temps. C'était dans le but d'aider à la manifestation de la vérité que le juge avait autorisé le prisonnier à expédier un câblogramme en France, et la réponse parvenue n'était pas assez évidente pour faire cesser l'erreur. Mais, devant les preuves qui lui étaient fournies et les termes de la lettre du consul de France, le juge reconnaissait que l'on avait fait fausse route et que M. Nessius n'était pas le mystérieux et insaisissable Ceballos.

—Et je le regrette, ajouta-t-il, car cette arrestation mettait fin au malaise qui persiste dans ce pays où les coups d'Etat et les pronunciamientos sont fréquents, ce qui n'est pas sans nuire aux intérêts du commerce et à la prospérité générale. J'en arrive à croire la fable que m'avait contée l'inculpé lorsqu'il comparut devant moi pour la première fois et que je l'interrogeai, persuadé d'avoir devant moi le véritable Ceballos.

— Vraiment, et que vous avait-il raconté, monsieur le juge, questionna M. Santin.

— Il m'avait affirmé qu'il avait été tout à fait étranger à la rixe à laquelle il avait assisté en simple spectateur. Mais dans la bousculade qui s'était produite au moment de l'intervention de la police, il avait senti une main se glisser dans sa poche, alors qu'il gisait étourdi sur le pavé. Son portefeuille lui avait été dérobé pour être remplacé par les papiers compromettants découverts sur lui. Vous pensez que je n'avais pu admettre cette histoire ridicule. Aujourd'hui je dois reconnaître que M. Nessius avait dit vrai, et pour diminuer autant qu'il est en mon pouvoir les conséquences de mon involontaire erreur de personne, je vais donner l'ordre de le remettre en liberté et de l'amener ici.

Les trois Français, heureux plus qu'on ne peut l'exprimer du résultat de leurs efforts, remercièrent chaleureusement le magistrat de son impartialité. Celui-ci avait rempli immédiatement une formule imprimée et l'avait remise à son *secretario* en lui recommandant d'agir promptement. L'employé sortit aussitôt et une demi-heure s'écoula bien lentement au gré de Mme Nessius. Enfin la porte se rouvrit et le prisonnier apparut accompagné d'un homme de police.

— Bernard !... enfin !... Tu es libre, mon ami !... s'écria la jeune femme en se jetant dans les bras de son mari.

XIV

ON ARRÊTE LE PLAN DE CAMPAGNE

Un long moment fut laissé aux effusions des époux, puis M. Nessius aperçut son cousin et Maurice et il s'exclama avec ébahissement :

— Comment, vous aussi Raymond, vous êtes venu jusqu'ici pour m'aider à me tirer des griffes de ces stupides indigènes ? Comment vous en exprimer ma reconnaissance ?

— Bah ! Vous ne m'en devez pas autant que vous le croyez, mon cher Bernard !... déclara le mari de Mme Marguerite. J'avais aussi une affaire qui m'appelait par ici, et j'ai fait d'une pierre deux coups en accompagnant cette chère Irma, qui ne vivait plus, vous sachant prisonnier... Mais maintenant que les formalités légales sont accomplies, que vous voilà rendu à la liberté, remercions les autorités qui nous ont aidés à faire triompher votre innocence et regagnons Montevideo !

Le jeune garçon traduisit de son mieux au

juge et au gouverneur les expressions de gratitude de ses compagnons, et les Français prirent congé de ces représentants de l'autorité, à Fray-Bentos.

— Ne nous attardons pas dans cette bourgade sans intérêt, articula l'ingénieur. Je me suis renseigné. Le bateau qui fait le service de Salto à Montevideo passe deux fois par semaine ici, vers onze heures du matin ; il en est dix, ne manquons pas le passage, nous serons de retour dans la capitale demain après-midi, sans avoir à emprunter la voie de terre, des agréments de laquelle nous avons déjà pu juger.

— Vous avez tout à fait raison, cousin, accéda le représentant de commerce. Laissez-moi seulement le temps d'aller réclamer ma valise à la police, qui me l'a confisquée lorsque j'ai été pris par elle pour un dangereux conspirateur. Si mon portefeuille m'a été volé dans ce pays de malheur, je possède cependant quelques vêtements de rechange dont je ne veux pas faire cadeau aux alguazils de Fray-Bentos.

— C'est entendu ! De notre côté, nous allons régler notre dépense à la *posada* où nous avons trouvé hier un gîte à notre descente du vapeur, et ensuite nous gagnerons l'appontement où accostent les bateaux faisant le service de Montevideo.

Deux heures plus tard, les voyageurs, au nombre de quatre désormais, prenaient place à une petite table du buffet-restaurant installé dans un salon du bateau à roues, le *Pajaro de oro*, — l'Oiseau d'or, — desservant toutes les localités disséminées sur la rive gauche du fleuve, et, toujours par l'entremise de leur interprète, qui s'efforçait en toutes circonstances de justifier sa présence en même temps qu'il se perfectionnait dans la connaissance de la langue nationale de l'Uruguay, commandait à *desayunarse* — déjeuner *pronto*, vivement ! car la *señora* et les *caballeros*, la dame et les messieurs, avaient grand'faim. Et cela s'expliquait surtout pour M. Nessius, réduit depuis plus de cinq semaines au maigre ordinaire des prisonniers, le vol de ses valeurs l'ayant mis dans l'impossibilité d'améliorer quelque peu les menus journaliers servis par la police.

Lorsque les voyageurs eurent satisfait aux exigences de leur appétit, ils montèrent sur le pont du bâtiment, qui descendait le courant à une allure d'environ quinze kilomètres à l'heure, et tout en regardant défiler le paysage d'un œil distrait, Bernard Nessius fit le récit de ses mésaventures en Uruguay.

— Comme vous le savez, expliqua-t-il tout en tirant de longues bouffées de fumée d'un cigare qu'il venait d'allumer, j'avais été chargé par ma Société de visiter la clientèle du Sud Amérique pour lui proposer des modèles perfectionnés d'appareils récemment étudiés et fournissant un rendement supérieur. J'avais donc successivement vu Rio de Janeiro, Saô Paulo et Porto-Alègre, puis je devais terminer ma tournée par l'Uruguay, où j'avais traité de bonnes affaires, notamment à Maldonado et à Rosario. Il ne me restait plus à voir que deux établissements, l'un à San Gregorio, l'autre à Berrongos, à quelques lieues de Fray-Bentos, lorsque cette aventure ridicule m'est arrivée. J'avais fait marché avec un roulier devant me conduire à l'estancia en question et j'attendais tranquillement la voiture en me promenant sur un boulevard voisin du port, quand je remarquai un attroupement dont j'eus le tort, dans mon désœuvrement, de me rapprocher. Soudain, ces individus, qui discutaient depuis un moment avec animation, se mirent, voyant que je les examinais, à m'injurier. La langue du pays ne m'est pas très familière, mais les termes de *gavacho*; *extranjero*, dont ils m'accablèrent, ne me laissa pas de doutes sur leurs sentiments à mon égard. Voyant que je m'éloignais sans répondre, ils m'entourèrent, et l'un d'eux me porta un violent coup de poing. Forcé de me défendre, je ripostai de mon mieux, mais ils étaient une douzaine et j'avais fort à faire pour me protéger contre la grêle de coups qui m'étaient portés. Les hurlements de ces énergumènes attirèrent l'attention de paysans, qui prévinrent des hommes de police, lesquels me dégagèrent et me conduisirent à leur caserne. Je comptais que l'on allait fourrer mes agresseurs en prison et m'adresser des éloges pour leur avoir résisté comme je l'avais fait, mais c'était bien mal connaître l'étrange justice de ce pays. Un espèce d'officier qui portait un singulier uniforme m'interrogea et de mes réponses embarrassées car, je vous le répète, je connais mal les subtilités de l'espagnol, il en déduisit que j'étais, ou un espion, ou un agent politique,— on voit partout des agents politiques dans ce damné Uruguay,— et que je devais cacher les plus noirs desseins contre le gouvernement. La méprise commençait et ma situation devint franchement mauvaise quand, m'ayant fouillé, on trouva dans l'une de mes poches

des papiers des plus compromettants à la place de mon portefeuille, qui m'avait été subtilisé pendant la bagarre. Cette substitution, qui m'empêchait de démontrer ma véritable identité, ancra le juge instructeur dans l'idée que je devais être un individu des plus dangereux... Comme il se trompait, n'est-ce pas ?... Mais j'eus beau m'évertuer à lui démontrer que j'étais un simple voyageur de commerce, ainsi qu'il pouvait s'en convaincre aisément en interrogeant les clients qui avaient reçu ma visite, il n'en persista pas moins dans son incrédulité, et la dépêche de ma femme, répondant à celle qu'il m'avait permis d'expédier, n'ébranla que faiblement sa conviction. Bref, l'enquête se poursuivait sans apporter d'éclaircissements et, sans votre venue, j'aurais certainement été déféré au tribunal et probablement condamné sur ces fausses apparences. Voilà le récit de mes malheurs dans ce pays où je ne suis pas près de revenir, quand bien même j'y devrais traiter pour des millions d'affaires... Mais, à votre tour, mon cher Raymond, vous m'avez dit tout à l'heure qu'un autre intérêt vous avait amené dans la lointaine contrée où nous nous trouvons, et j'avoue que cela m'intrigue. S'agit-il de quelque mine que vous seriez chargé de prospecter ou d'exploiter ?...

— Vous avez deviné, et c'est d'une mine tout à fait intéressante qu'il est question. Je compte même sur votre aide pour me seconder dans son exploitation.

— Mais je n'entends rien à ces choses !... Je ne connais que la chaudronnerie de cuivre...

— Cela ne fait rien. Ecoutez plutôt ce qui suit.

En quelques phrases rapides, l'ingénieur raconta l'histoire de l'Irlandais, telle que celui-ci la lui avait narrée. Bernard, profondément intéressé, écouta sans interrompre.

— Vous êtes bien persuadé de l'existence de ce trésor ? demanda-t-il seulement lorsque M. Santin eut terminé son récit. Alors, il n'y a pas à hésiter, à courir recueillir cette énorme fortune. Mais en quoi puis-je vous être utile ?...

— C'est très simple, et voici le plan de campagne que j'ai adopté, après mûre réflexion, répondit l'ingénieur. Demain, nous allons être à Montevideo, où nous reprendrons nos bagages. De là, nous gagnerons Buenos-Ayres, ce n'est que l'estuaire du rio de la Plata à traverser, à peine quelques heures de mer. C'est là que se trouve le terminus des lignes de chemins de fer qui sillonnent en divers sens la République Argentine, et qui nous conduiront à Cordoba d'abord, où nous demanderons à voir le prieur de Santa Virgen, à qui Patrick O'Ryan a remis une lettre contenant le plan exact de la cache où la récolte de métaux précieux est disimulée. En possession de ce document, nous reprendrons le train pour Salta, où nous organiserons notre expédition pour le district des Andes, dans lequel se trouve la cache de O'Ryan. S'il n'a pas exagéré dans ses affirmations, c'est une charge de près de mille kilogrammes qu'il s'agit de rapporter, et c'est même ce poids énorme qui a empêché ce millionnaire, alors dépourvu de tout moyen de transport, de ramener sa fortune en Europe. Il faudra bien quatre mules pour effectuer ce travail, et par conséquent deux ou trois conducteurs, d'autant plus qu'il s'agit d'un trajet de deux à trois cents kilomètres.

— Et combien comptez-vous vous adjoindre d'aides pour cette besogne ?...

— Mais aucun ! riposta vivement l'ingénieur des mines. Ne comprenez-vous pas, Bernard, qu'il est nécessaire de conserver un secret rigoureux sur le but de notre expédition, qui, autrement, ne saurait manquer de surexciter la cupidité de nombre de gens, s'ils étaient mis au courant de la nature réelle des marchandises que nous serons censés transporter ? Ce serait nous exposer de gaîté de cœur aux pires dangers, car il ne manque pas, j'en suis sûr, dans ces contrées lointaines, de gens de sac et de corde qui n'hésiteraient pas à nous supprimer, afin de s'emparer de ces richesses. Nous devons donc tout faire par nous-mêmes et surtout conserver un mutisme rigoureux sur nos projets. Vous avez compris tous : une parole imprudente pourrait être pour nous un arrêt de mort. Donc, silence. Qui sait si d'autres que nous ne sont pas déjà sur la piste de ce trésor !...

— C'est très juste, mon cher Raymond. L'appât de l'or peut, en effet, troubler bien des cervelles, et pour ma part, soyez certain d'avance de ma discrétion.

———

XV

UN DANGEREUX COQUIN

Alors que les deux cousins discutaient paisiblement, à bord du *Pajaro de oro* des moyens à employer afin de recueillir le trésor amassé par l'Irlandais O'Ryan, une conversation édifiante se tenait dans un bar de Buenos-Ayres, fréquenté surtout par une clientèle cosmopolite, entre deux individus qui, pour n'être pas compris de leurs voisins, parlaient le dialecte usité dans le pays de Galles, émaillé de *slang*, l'argot anglais.

Dans l'un de ces personnages, le jeune élève physicien-chimiste eût certainement reconnu l'homme qui l'avait si longuement dévisagé lors de son arrivée dans la capitale de l'Uruguay, et dans son compagnon le mystérieux cambrioleur dont la besogne nocturne, à la villa Ker Laniel, n'avait pas été soupçonnée par M. Santin.

— Tu es bien certain, Shaw, disait le second nommé à son complice, tu es certain d'avoir reconnu ce damné Français, à Montevideo ?...

— Pas moyen de se tromper, d'après le portrait que tu m'en avais tracé, Terrill.

— Sais-tu ce qu'il est devenu, depuis ce moment? Cela est important pour mes projets futurs...

—Oui, je me suis livré à une enquête dont personne ne s'est méfié. J'avais pu saisir au vol, car j'ai l'oreille fine, l'adresse donnée au chauffeur de leur auto, et, tout en causant au patron de l'hôtel de Rome et de Paris, où ils se sont logés, j'ai pu apprendre que le Français, accompagné de son *boy* et d'une femme, une parente, paraît-il, est parti pour quelques jours dans l'intérieur du pays.

— Voilà qui me déroute, car si, comme j'en suis persuadé, il a fait le voyage de Montevideo, ce n'est que dans le but d'enlever le contenu de la cache de l'Irlandais...

L'interlocuteur de Terrill leva les épaules en signe d'ignorance.

— Dans tous les cas, remarqua-t-il, il n'est pas parti pour longtemps, car il a donné l'ordre au tenancier de l'hôtel de lui conserver ses bagages, lui affirmant qu'il viendrait les reprendre dans un court délai, son intention étant de se rendre à Buenos-Ayres.

— Voilà qui est bon à savoir, et tu as bien fait de pousser cet hôtelier à bavarder. Mais il ne faut pas perdre cette piste, car il est de première importance pour nous, je te le répète, d'être fixé sur les intentions de cet homme. Il faudra surveiller attentivement le débarcadère des bateaux de Montevideo. Heureusement, je m'en suis assuré, il n'y a que deux arrivées par jour.

— Il vaudrait mieux que ce soit toi, Terrill, qui te charges de cette surveillance. Je crains que ce maudit gamin, qui m'a vivement interpellé quand il a remarqué que je l'examinais, ne me reconnaisse...

— Tu en seras quitte pour changer de costume, par exemple de revêtir ton ancienne tenue de matelot et ne pas trop insister lorsque tu auras reconnus ces gens qui vont probablement débarquer d'un moment à l'autre...

— Comme tu voudras, John. Mais, enfin, que comptes-tu faire, si vraiment tu as deviné juste et que ce Français poursuit le même but que nous ?

— Tu sais ce que je t'ai déjà dit pour te décider à m'accompagner, mon vieux Shaw. L'Irlandais O'Ryan, que j'avais connu aux usines d'Antofagasta et qui nous avait accompagnés lorsque nous partîmes, une douzaine de bons compagnons et lui, à la conquête de l'or, continua sa prospection, alors que, désillusionné des minces résultats obtenus, je regagnais Copiapo et, de là, l'Angleterre. Il y a deux mois, je reçus d'O'Ryan une lettre dans laquelle il m'annonçait qu'une chance inespérée lui était venue quelque temps après que nous l'avions quitté. Il était tombé sur un placer d'une richesse inouïe et avait pu amasser une belle quantité de pépites. Mais il était dépourvu de tous moyens d'emporter cette fortune phénoménale ; il s'était donc contenté de se charger de la quantité de métal qu'il pouvait porter sur lui. Non sans peine, paraît-il, il parvint à gagner une ville de la République Argentine, où il monnaya une partie de ses pépites. A sa place, moi, je me serais empressé de m'équiper convenablement et de revenir chercher mon or, mais O'Ryan était fatigué, malade, et n'avait qu'un souci : accourir au plus tôt faire part de sa nouvelle fortune à sa mère, demeurée seule et misérable en Irlande...

Shaw suivait ce récit en hochant la tête d'un air sarcastique.

— Donc, reprit Terrill, mon ancien camarade, en me faisant part de sa miraculeuse

découverte, m'expliquait qu'il comptait sur mon aide pour finir d'exploiter la mine et enlever les millions recueillis, ayant pleine confiance en mon expérience pour mener à bonne fin cette expédition qui nous ferait riches tous deux. *By Good*, cela tombait à merveille, car j'allais me trouver à sec et obligé autrement de recourir à l'un de mes premiers métiers...

— Oui, oui, grommela Shaw. Mais, *beware of pickpocket*...

Terrill ne parut pas entendre et continua :

— J'attendais donc impatiemment l'arrivée de l'Irlandais quand j'appris que le paquebot allemand sur lequel il s'était embarqué pour revenir en Angleterre avait fait naufrage sur les rochers des Côtes-du-Nord, en France. Projeté à la mer par la chute d'une vergue qui l'avait grièvement blessé, O'Ryan avait été sauvé par un ingénieur français, qui l'avait recueilli chez lui pour lui donner les soins nécessaires. Je n'hésitai pas une seconde : je pris le bateau pour Cherbourg et allai rôder autour de la maison où agonisait celui qui devait faire ma fortune. Pas de chance ! Trois jours après, il était mort, après avoir légué son secret à son sauveur. J'étais frustré de mes espérances ! Pour m'en assurer, je pénétrai une nuit dans la villa, et, par l'inspection des papiers réunis par ce damné ingénieur, je m'assurai que mes craintes étaient fondées. Et je ne savais pas où se trouvait exactement cette mine. Heureusement, O'Ryan a remis au chef d'un couvent, à Cordoba, une lettre qui contient toutes les indications voulues. Mais la déveine s'acharnait sur moi. Comment faire les frais de cette lointaine expédition ?... Il était chanceux de demander la somme voulue au jeu ou à la crédulité de nos compatriotes. C'est alors que je me souvins de mon ancien collègue Joe Shaw, de Londres, perdu de vue depuis tant d'années. Je l'ai retrouvé, faisant son petit négoce de prêteur à gros intérêts, soit dit sans te vexer. L'appât du gain formidable à réaliser t'a décidé et nous nous sommes associés pour la conquête du magot, et tu sais tout, maintenant. Tu comprends que nous serions des niais de nous laisser souffler ce trésor par ce Français de malheur !...

— Certes, mais comment l'en empêcher ?..

— Quand on veut réussir, il ne faut pas être trop scrupuleux sur les moyens à employer. Il faut donc, en premier lieu, arriver avant lui à Cordoba. Grâce au petit reçu de O'Ryan, que j'ai imité de mon mieux, le révérend padre ne fera, je pense, aucune difficulté pour me remettre la lettre qui contient, j'en suis sûr, l'indication précise du gisement aurifère. En possession de ce précieux papier, nous nous hâterons d'atteindre l'endroit où gît le trésor. Je connais déjà la contrée et nous prendrons nos précautions pour que le secret de nos recherches soit conservé...

— Mais si, malgré tout, le Français nous tombait sur le dos et prétendait que le trésor lui ayant été légué par l'Irlandais nous n'y avons aucun droit ?...

Le bandit eut un sourire sinistre.

— Ce serait tant pis pour lui. Tu ne voudrais pas, mon vieux Shaw, que nous soyons venus en Amérique faire un simple voyage d'agrément ?...

— Certes, non !... riposta vivement le digne compagnon de John Terrill. Cela me ferait perdre toutes les économies que, sur tes affirmations, j'ai mises dans l'entreprise !... Il n'y aurait pas à hésiter, dans ce cas !...

— Et supprimer ce chien d'ingénieur ? Je suis de ton avis, mais avant d'en arriver à cette extrémité, il est préférable d'entraver sa route par tous les moyens. Le principal est de le retarder suffisamment pour que nous ayons le temps de rafler les pépites et de nous éclipser. Ensuite, nous le laisserons se morfondre à son aise. D'ailleurs, pour l'éviter, nous ne reviendrons pas par la même route : je connais des passes dans les Andes qui nous mèneront au Chili, et là, je défie bien qu'il nous retrouve !...

— C'est entendu, tu peux compter sur moi, Terrill. Dès demain matin je monte la garde à la descente des bateaux de Montevideo et si j'aperçois notre homme, j'accourrai t'en avertir, et alors nous ne perdrons pas un instant ! Il faut devancer nos concurrents...

Terrill paraissait réfléchir profondément.

— Convenu, mais pour être plus sûrs, j'ai une idée afin d'empêcher cet ingénieur maudit de venir nous déranger. J'ai conservé au fond de ma malle quelques accessoires du temps où j'étais mineur. Je les utiliserai.

— Que veux-tu dire, Terrill ?...

— Rien ! Tu verras, quand le moment sera venu... Et je compte sur toi pour me donner un coup de main. Nous n'avons plus rien à faire ici. Partons !

XVI

LA PREMIÈRE ÉTAPE

Trois jours après la conversation que nous venons de rapporter, nous retrouvons les autres personnages de notre récit installés dans un hôtel de Salta, chef-lieu de la province du même nom, situé sur la frontière septentrionale de la République Argentine, au pied des derniers chaînons de la Cordillère. Le long trajet en chemin de fer depuis Buenos-Ayres s'était effectué dans des conditions assez satisfaisantes, bien que le train se fût trouvé un moment arrêté par un déraillement, qui n'avait pas eu fort heureusement de conséquences graves.

L'ingénieur eût voulu que sa parente demeurât tranquillement à Salta, pendant qu'ils se seraient rendus à l'endroit de la cachette de l'Irlandais, mais Mme Nessius n'avait pas voulu s'incliner devant ce désir.

— Ainsi, ma chère Irma, lui avait-il dit, tu tiens à nous accompagner dans cette expédition ? J'avoue que j'ai de graves scrupules à t'entraîner avec nous dans la région déserte où nous devons nous rendre.

— Et pour quelle raison me laisserais-tu me morfondre dans ce village avec nos malles pour toute compagnie ?... Il a été bien entendu, lorsque le voyage a été décidé, que je vous accompagnerais jusqu'au bout. Pourquoi veux-tu, Raymond, me laisser en arrière ?...

— C'est parce que je redoute surtout pour toi les fatigues et le manque de confort pendant ce trajet de près de cent lieues, aller et retour, dans une contrée accidentée et difficile...

— Pour qui me prends-tu ? Crois-tu donc que je sois incapable de subir les mêmes fatigues que vous ? Quant aux dangers, tu m'as affirmé qu'il n'y en avait pas et que l'Argentine était un pays aussi civilisé que l'Europe.

— Tu as d'ailleurs pu t'en rendre compte par toi-même depuis que nous avons débarqué et mis le pied dans le nouveau monde. Mais sait-on jamais ce qui peut arriver ? Je crains qu'il survienne quelque incident imprévu et c'est pourquoi j'insiste pour que tu attendes notre retour ici.

— En deux mots comme en dix mille, Raymond, je te déclare que je ne vous quitterai pas !... D'ailleurs, la loi n'exige-t-elle pas que la femme suive son mari partout où il lui plaît d'aller ?... Je ne veux pas quitter Bernard, et tu verras que, loin d'être un embarras comme tu as l'air de le craindre, je te serai utile...

— Soit, puisque tu insistes ainsi, j'aurais mauvaise grâce à vouloir t'imposer un séjour qui te déplaît. Pourtant, Salta n'est pas un village : il compte au moins vingt mille habitants ; c'est mieux qu'une bourgade. Tu y serais en pleine sécurité...

— Je t'y prends ! Le pays n'est donc pas aussi sûr que tu veux le dire ?... C'est une raison de plus pour que nous ne nous séparions pas. Je ne vivrais plus d'inquiétude pendant votre absence ! Tu n'as vraiment pas trop bonne opinion de mon énergie...

— Certes, je sais que tu n'en manques pas et je te crois très capable au contraire, ma chère Irma, d'une décision vraiment virile si les circonstances se produisaient où il ne faudrait pas perdre la tête. Et puis nous serions trois, le cas échéant, à te défendre !

— Par conséquent, je serai autant en sécurité au milieu de vous qu'ici, conclut la jeune femme en riant, et tu verras que je ne serai pas le bagage encombrant que tu crois !... Alors, c'est entendu, n'est-ce pas, nous faisons l'excursion des montagnes tous ensemble ?...

— Puisque tu l'exiges, ma chère cousine, c'est entendu. D'ailleurs, ce n'eût pas été sans regret que nous t'aurions laissée ainsi en arrière. Mais nous en arrivons à la seule partie un peu aléatoire de notre long voyage, et la prudence me commandait d'insister comme je l'ai fait pour que tu ne t'exposes pas à des difficultés que tu peux éviter en séjournant ici.

— Merci bien ! j'y mourrais d'ennui et j'ai d'ailleurs fait le ferme projet de vous accompagner jusqu'à la mine. Ce n'est pas maintenant que je vais changer d'avis. Donc, c'est convenu et arrêté : vous m'aurez jusqu'au bout comme compagne de voyage !

M. Santin se tut, connaissant de longue date l'obstination de sa parente. Il la jugeait assez robuste et très capable d'escalader allégrement les contreforts les plus ardus des Andes, sans se plaindre de la fatigue. Mais il n'avait pas donné la véritable raison de sa résistance. En réalité, il avait été impressionné par certaines déductions de son fils et n'était pas loin d'adopter l'hypothèse, imaginée par l'élève physicien-chimiste, du cambrioleur mystérieux parvenant à abuser de

la confiance du prieur de Santa-Virgen pour se faire remettre la lettre de Patrick O'Ryan contenant le plan détaillé de la route à suivre, lettre que le padre Cantova s'était opiniâtrément refusé à lui remettre.

L'ingénieur n'était pas venu jusqu'au centre de la grande République sud-américaine pour s'en retourner les mains vides, d'autant qu'il ne s'agissait que de suppositions plus ou moins bien fondées et qui ne s'étayaient en somme que sur la réception bizarre qui lui avait été faite par le révérend padre, dont il se rappelait le geste de mépris et de refus, alors que Maurice voulait lui remettre la carte écrite quelques moments avant sa mort par le naufragé. Sûrement, quelqu'un avait dû les précéder au couvent...

Mais M. Santin ne voulait pas s'avouer vaincu à la première difficulté rencontrée. Une de ses grandes qualités était la patience et la ténacité et, lorsque, après avoir mûrement pesé le pour et le contre d'une question il avait pris sa décision, il allait jusqu'au bout sans se laisser détourner par les obstacles.

Or, il avait pour se guider les indications verbales de l'Irlandais et dont il avait pris copie sous sa dictée. Cela pouvait suffire pour atteindre le but et trouver la grotte dissimulée sous les araucarias. Pour plus de sûreté, l'ingénieur chercherait à se procurer un guide connaissant bien la région et capable de le conduire jusqu'aux rives du rio Canado dont il n'aurait plus alors qu'à remonter le cours pour atteindre la source près de laquelle, d'après le chercheur d'or, devait se trouver la cachette.

A la suite de la conversation avec sa cousine, l'ingénieur s'était donc résigné à voir la jeune femme faire partie de l'expédition à la source du rio Canado pour rechercher le trésor de l'Irlandais, et il s'était mis en quête, dès le lendemain de son arrivée à Salta, des moyens de locomotion nécessaires pour franchir le plus rapidement possible les quelque cent cinquante kilomètres qu'il s'agissait de parcourir.

Salta, avant-dernière station du Grand-Central nord-argentin, dont le terminus actuel est à Jujuy, se trouve situé par douze cents mètres d'altitude dans une belle vallée au pied de la Cordillère intérieure royale, à une centaine de milles des frontières de la Bolivie et du Chili. C'est plutôt un centre agricole et un marché pour le bétail, et l'industrie ne s'y trouve pas encore aussi développée que dans d'autres chefs-lieux de province des Etats de la Plata. Cependant, Maurice ne fut pas médiocrement étonné de reconnaître, placé, bien en vue, sur une console, dans la salle où les avait reçus l'agent consulaire de France et d'Angleterre à qui M. Santin avait pensé à venir demander conseil, un magnifique appareil récepteur de T. S. F. dernier modèle, avec six lampes détectrices et amplificatrices. Il ne put dissimuler sa surprise devant ce spécimen de haute perfection.

— Quoi !... fit en souriant M. Buller, croyez-vous, mon jeune monsieur, pour la seule raison que nous sommes aux confins de la Confédération argentine, que nous soyons des sauvages pour cela ? Détrompez-vous, nous apprécions comme il convient les merveilles de la science moderne !...

— Oh ! je vous prie de m'excuser, répliqua le jeune garçon. Je me demandais seulement quels postes d'émission vous pouvez entendre d'ici ? Pas la Tour Eiffel, bien sûr !

— Je vous demande pardon à mon tour, mon ami, nous entendons parfaitement les signaux radiotélégraphiques émanant d'Europe !

— En télégraphie, je l'admets, mais en radiotéléphonie ?...

— En téléphonie, nous n'entendons d'ici que les postes d'émission de Rosario et de Lima. Buenos-Ayres est déjà un peu trop éloigné pour nous et c'est à peine si nous percevons ses émissions au casque. Nous ne sommes pas encore très bien outillés comme postes émetteurs et les distances à franchir sont considérables.

— Ah ! est-ce que vous lisez les signaux Morse, monsieur ?...

— Certainement ! et cela me rend de grands services, car je suis ainsi informé immédiatement de choses qui présentent le plus vif intérêt pour moi et que je puis communiquer aux négociants ayant besoin d'être promptement renseignés. Vous êtes sans doute un amateur sans-filiste aussi ?

— Oh ! oui, monsieur, et j'ai même emporté avec moi, pour l'essayer, un poste émetteur en réduction, mais qui porte bien tout de même à deux cents kilomètres. Je vous enverrai des communications, si vous voulez bien, monsieur.

— J'en serai charmé, mais je ne pourrai

pas vous répondre, n'ayant pas de transmetteur.

— Peu importe, monsieur ; mais, quand nous reviendrons de notre excursion, je me permettrai de venir vous demander si vous m'aurez entendu.

— Tout à votre service, mon jeune monsieur. Je serai heureux de vous être agréable, ainsi que d'être utile à M. votre père.

— Et je vous en suis bien reconnaissant, ajouta M. Santin en prenant congé. Je vais mettre sans tarder à profit les renseignements que vous avez bien voulu me donner et me rendre chez les commerçants dont vous m'avez parlé. Encore merci !...
vous venez de me parler. Encore merci !...

Quand l'ingénieur se retrouva, à l'auberge, auprès de Bernard et de sa femme, il leur annonça avec satisfaction :

— J'ai le plaisir de vous annoncer que je suis parvenu à m'entendre dans des conditions satisfaisantes avec un industriel qui exerce ici la profession d'entrepreneur de transports et assure le service de la poste entre Salta et Carmen, ville qui n'est pas desservie par le chemin de fer. Demain matin, à six heures, quatre mules seront amenées ici et constitueront notre moyen de transport jusqu'à destination. Nous y chargerons nos bagages et elles nous serviront en même temps de montures...

— Vous vous êtes informé en même temps d'un guide connaissant bien le pays ?

— L'entrepreneur, le señor Penaflor, m'a promis de m'en procurer un. C'est convenu.

— Parfait. Et dites-moi, Raymond, de quoi devra se composer notre bagage ?...

— Deux valises d'abord, contenant des rechanges de linge et de chaussures, puis un matériel de couchage simplifié : des hamacs tressés et des couvertures. Deux tentes-abris, l'une pour vous et Irma, l'autre pour moi et Maurice. Un matériel de cuisine de campagne réduit à sa plus simple expression, et un réchaud à pétrole, pour le cas où nous ne trouverions aucun combustible en route, enfin quelques vivres de réserve...

— Chic ! s'exclama l'élève de l'Ecole de physique. On va faire du camping !

— Et maintenant, ce que je considère comme non moins essentiel : les armes. Vous êtes chasseur, mon cher Bernard ?...

— Certes, et passionné, même. Mais je ne peux malheureusement m'entraîner que rarement.

— Eh bien ! vous allez pouvoir vous en donner à cœur joie, car la chasse est permise dans les territoires que nous allons traverser, et je compte sur votre adresse pour nous procurer de la venaison fraîche, très incontestablement plus savoureuse que des conserves. Notre arsenal se compose donc d'un fusil de chasse pour vous ; d'une carabine à répétition pour moi et de trois revolvers, dont deux automatiques, avec les munitions nécessaires. Il est bon de tout prévoir. Après tout, nous ne sommes pas très éloignés du Gran Chaco, encore habité et parcouru par des bandes d'Indiens nomades qu'il a été impossible jusqu'à présent de civiliser, car ils tiennent avant tout à leur indépendance.

— Ah ! diable ! Des sauvages ?... Est-ce que ce n'est pas ceux qui ont assassiné le docteur Crevaux, l'explorateur ?...

— En effet. Mais c'était en 1881. Depuis lors, les Tobas et autres Guaranis n'ont plus fait parler d'eux. D'ailleurs, nous saurions comment les recevoir, nous avons fait la guerre tous les deux, n'est-ce pas ?...

— Certes. Mais ne parlons pas de cette éventualité devant Irma. Inutile de l'effrayer d'avance.

— D'autant plus que nous n'apercevrons peut-être pas un seul de ces indigènes, car je ne crois pas qu'ils s'avancent aussi près des montagnes. Ils préfèrent se tenir dans les plaines basses et les savanes, qu'on appelle ici *llanos*, où ils se livrent surtout à la pêche et à la chasse. Je n'en ai d'ailleurs parlé que d'une manière tout hypothétique et comme une simple possibilité.

L'après-midi fut tout entière occupée par le dépouillement des malles qui n'avaient pas été ouvertes depuis Paris et à l'emballage des objets à emporter et qui seraient utiles au cours de la randonnée dans le massif des Andes.

L'opération tirait à sa fin, quand une servante vint avertir les Français qu'un *hombre* demandait à les voir de la part du señor Penaflor. Les deux cousins se trouvèrent alors en présence d'un individu de taille moyenne, maigre et nerveux, au teint basané, et qui serrait autour de sa taille les plis de son *poncho*, manteau qui ressemble assez à une chasuble.

L'arrivant se présenta lui-même :

— Pablo Aguila, *arriero* (conducteur de mules), qui vient se mettre à la disposition de vos Seigneuries ! annonça-t-il en retirant d'un geste large le vaste sombrero qui om-

brageait sa chevelure d'un noir de jais, mais déjà semée de quelques fils d'argent.

La conversation commença aussitôt, Maurice traduisant à mesure les phrases du discours. Après avoir fixé les conditions et la durée de l'engagement, l'ingénieur s'informa si l'arriero connaissait la région où il désirait se rendre et celui-ci lui apprit qu'au delà de l'hacienda de la Fuente, située au pied de la montagne del Trueno, haute de trois mille six cents mètres, la contrée est inhabitée en raison de sa stérilité. Cependant, il connaissait, de nom tout au moins, le rio Canado et pensait qu'il suffirait de trois étapes pour l'atteindre.

Il fut donc convenu que les quatre mules louées seraient devant l'hôtel le lendemain matin, à la première heure du jour, pour recevoir leur chargement et leurs cavaliers. Pour sceller l'accord, M. Santin fit servir un verre d'aguardiente au guide qui salua en se retirant et en assurant les señors de son dévouement.

Il fut exact au rendez-vous le lendemain matin. L'ingénieur achevait à peine de s'équiper qu'il entendit les sonnailles des mules qu'amenait l'arriero. Déjà, les colis à emporter avaient été apportés dans la cour de l'osteria, il n'y avait qu'à les arrimer sur les bâts dont les animaux étaient pourvus. Ce fut l'affaire d'une demi-heure à peine. Les charges, convenablement réparties sur chaque bête, les voyageurs se hissèrent à leur tour sur le dos de leurs mules, non à califourchon, car ils se savaient de piètres cavaliers, mais assis de côté, le dos appuyé sur la traverse supérieure du bât et les pieds reposant sur la planchette servant d'étrier. Mme Nessius riait de tout son cœur de sa gaucherie et de sa maladresse ; mais, aux questions inquiètes de l'ingénieur, elle répondit :

— Inutile de t'alarmer : si inexpérimentée que je sois en matière d'équitation, sois certain que ma monture ne me désarçonnera pas, puisque nous irons seulement au pas. Il faut bien que je m'habitue à cette façon de voyager, puisque je ne veux pas aller à pied !

Tout ayant été réglé, la petite troupe, Pablo marchant en tête, traversa Salta dans toute son étendue, en se dirigeant vers le nord-ouest et en suivant une route assez bien entretenue. On traversa plusieurs villages de peu d'importance, et quand la halte de midi fut annoncée, on avait parcouru seize kilomètres, et on arrivait au bord du rio de Conchas, ombragé de hauts acacias et de mimosas. Ce fut avec un vif sentiment de satisfaction que les cavaliers improvisés mirent pied à terre et virent les provisions fraîches emportées de Salta déballées et réparties sur le gazon au pied d'un arbuste dont les fleurettes blanches répandaient un délicat parfum.

Mme Nessius, qui avait été investie des charges de chef de cuisine, s'affaira à préparer le repas, et bientôt elle put appeler ses compagnons et les inviter à prendre place autour de la table rustique et à se restaurer, l'étape ayant été assez longue pour leur communiquer quelque appétit.

XVII

ABANDONNÉS DANS LA MONTAGNE

Il fallut trois journées de marche à la petite troupe guidée par l'arriero Pablo Aguila pour parcourir la route accidentée qui séparait Salta de la haute vallée où serpentait le rio Canado, cet affluent du rio Vermejo, qui arrose les savanes du Gran Chaco avant d'aller se mêler aux eaux du Parana, près de la ville de Corrientes. En l'absence de tout chemin régulièrement tracé, la route avait été pénible, car il avait fallu contourner des marécages vaseux, ou *salinas* en langue du pays ; puis suivre des sentiers escarpés, souvent encombrés de débris arrachés au flanc des montagnes. Mais les mules ont le pied sûr et sont habituées à ces difficultés de terrain ; aussi aucun accident ne survint-il pendant ce trajet. L'altimètre de poche que consultait fréquemment l'ingénieur lui montra ce soir-là que l'on était à dix-huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer. La source du rio ne devait plus être distante que d'une quinzaine de kilomètres, au plus.

Pendant que l'arriero déchargeait les mules, qui s'empressèrent d'aller boire au cours d'eau, M. Santin battait les buissons environnants. On entendit soudain une détonation et bientôt il reparut brandissant triomphalement au bout de son bras tendu un quadrupède de la grosseur d'un lièvre, mais ayant un museau allongé et une longue queue touffue.

— Fi ! quelle horreur ! s'exclama la cousine Irma, avec un air de réprobation, mêlé

de dégoût. Quel gibier nous apportes-tu là ? C'est un gros rat !...

— Pardon ! rectifia le chasseur, c'est un myopotame, rongeur qui ressemble plutôt au castor et se nourrit exclusivement de végétaux, comme le vulgaire lapin domestique. Tu m'en diras des nouvelles lorsque Pablo l'aura dépouillé et transformé en rôti.

La jeune femme baissa la voix et d'un ton de mystère :

— Tu es satisfait des services de cet homme, Raymond ? questionna-t-elle à demi-voix.

— Certainement, répliqua M. Santin, surpris. Aurais-tu quelque chose à lui reprocher ?

—Rien. C'est une simple impression. Je me trompe sans doute, mais cet homme m'inquiète.

L'ingénieur eut un sourire.

— Il est sombre et taciturne, en effet, accorda-t-il, mais il fait parfaitement son service et je ne vois pas ce que nous pourrions avoir à redouter de lui. Enfin, pour te rassurer, je te promets que je surveillerai ses moindres actes. Sois donc tranquille à cet égard.

Après le souper, dont l'élément principal fut le produit de la chasse M. Santin, auquel s'étaient ajoutés deux singuliers poissons capturés par Bernard dans le rio, et qui n'étaient autres que des lépidosirènes, sortes d'amphibies très curieux, le chef de l'expédition fit part de son intention de partir seul le lendemain pour explorer les sources du rio. Bernard Nessius, fort surpris de cette décision, insista vivement pour accompagner son cousin, mais celui-ci, qui avait ses raisons pour agir ainsi, maintint fermement sa volonté. Ses compagnons demeureraient dans l'endroit même où ils se trouveraient et où ils se délasseraient de leur fatigante chevauchée à dos de mulet. Bernard fut bien obligé de se conformer au désir de son parent.

Pablo, paraissant indifférent à l'énoncé de cette décision du chef, alla, comme les soirs précédents, s'étendre à quelque distance des tentes, enroulés dans ses couvertures pour surveiller ses bêtes ; mais quelle ne fut pas la surprise des Français, le lendemain matin, en constatant sa disparition !

Ce fut Bernard Nessius qui remarqua le premier la disparition inexplicable de l'arriero. Il revint en hâte informer ses compagnons du fait.

M. Santin tressaillit à l'annonce de cette nouvelle, tandis que Mme Nessius s'écriait impétueusement :

— Que disais-je, hier soir ?... Jamais cet homme ne m'a inspiré confiance !

— Mais à quel mobile a-t-il pu obéir ? murmura l'ingénieur. Je ne m'explique pas cette fuite inopinée si près du terme de l'expédition.

— Qui vous dit qu'il n'était pas soudoyé par des gens ayant intérêt à nous empêcher de parvenir là où nous voulons nous rendre, dit à son tour le représentant de commerce. Si ce que Maurice a imaginé est exact, — et c'est vraisemblable, à mon avis, — c'est la seule raison plausible à donner à cette désertion subite. J'en conclus donc que la situation est grave et mérite réflexion.

— Je suis de votre avis, Bernard, et c'est surtout maintenant qu'il s'agit d'être circonspects, car ce mystère cache certainement une embûche. Quel est votre avis ? Devons-nous abandonner, si près du but, notre entreprise et regagner Salta ?...

Le jeune homme se gratta l'oreille en regardant sa femme. Cette dernière prit alors la parole.

— Je comprends ce que vous voulez dire tous les deux, dit-elle en promenant ses regards de son mari à son cousin ; vous craignez de poursuivre la route pour ne pas m'exposer à des dangers possibles. Croyez-vous que je ne les avais pas envisagés, lorsque je vous ai demandé de vous suivre et de ne pas rester à Salta ? Que craignez-vous donc ?

— Que sais-je ? exposa l'ingénieur. Le danger, si danger il y a, peut venir du côté où nous l'attendrons le moins. N'oublions pas que nous entrons dans une région déserte où tout nous sera hostile : la nature et les hommes. Nous sommes quatre, c'est vrai, mais vous êtes une femme et Maurice n'est encore qu'un enfant...

Le jeune garçon protesta contre cette opinion.

— Un enfant ! Oh ! père, tu verras que je peux cependant rendre des services et je t'assure que je saurais nous défendre, si nous étions attaqués...

— J'aime mieux ne pas vous y exposer, et c'est pourquoi je crois que le mieux est de suivre le programme établi sans y rien changer...

— Que voulez-vous dire ? interrogea M. Nessius.

— Ceci : c'est que vous allez demeurer au campement sans vous en écarter, tandis que je vais sans tarder pousser jusqu'à la source du rio et m'assurer de la présence du trésor de l'Irlandais. C'est à peine si nous en sommes éloignés maintenant de plus de vingt kilomètres, soit une journée de marche tout au plus...

— Et si les hypothèses qui ont été hasardées sur ce sujet et que la fuite de notre guide semble corroborer, se trouvent, par hasard, justifiées, vous vous heurterez alors à des malfaiteurs déterminés à tout pour s'approprier le contenu de la cachette ! Il faut envisager toutes les situations qui peuvent se présenter. Je trouve donc que vous vous exposeriez grandement, mon cher Raymond...

— Raison de plus, s'il y a du danger, pour que je le brave seul, moi qui vous ai entraînés jusque dans ce désert. Et puis, nous l'exagérons peut-être, car nous ne nous basons, en somme, que sur des suppositions.

— Non !... non. Nous ne te laisserons pas partir seul, je te l'ai dit, et la chose est décidée. Nous mettrons trois jours s'il le faut pour atteindre la mine, mais il ne faut pas nous éparpiller sur la route...

— L'union fait la force ! Un proverbe l'affirme, tout au moins, plaisanta Bernard. Eh bien ! c'est entendu ! Levons le camp sans plus tarder et mettons-nous en route...

— Mais pas sans déjeuner, cependant ! remarqua Maurice, qui avait l'appétit habituel aux jeunes gens de son âge.

La jeune femme, qui avait, depuis le départ de Salta, assumé les fonctions de maître-coq de la caravane, eut tôt fait de préparer, à l'aide de lait condensé et de cacao, le repas demandé. Des galettes de froment, sortes de biscuits secs de la grandeur d'une soucoupe et emportées en assez grande quantité de Salta, remplaçaient le pain. Le déjeuner fut vivement expédié et l'ingénieur expliqua :

— Comme nous sommes maintenant privés de tout moyen de transport, nous ne pouvons nous charger que du strict nécessaire afin de ne pas trop retarder notre marche. Donc, nos armes d'abord avec des munitions, puis de la nourriture pour trois jours, le liquide ne nous fera pas défaut, puisque nous devons suivre la rivière jusqu'à sa source. Nos couvertures, car les nuits sont froides sur ces hauteurs, et enfin quelques outils et accessoires. Quant au reste : matériel de couchage, tentes, etc., il faudra nous résigner à nous en passer, ainsi que des bagages en excédent. Nous allons en faire des ballots que nous dissimulerons dans une excavation que je vais creuser au pied de cette touffe de bambous. Je la reconnaîtrai au retour, grâce à un signal qui me permettra de la repérer et de retrouver le dépôt.

Tout en expliquant ainsi ses projets, M. Santin travaillait et, bientôt, les bagages, réunis en plusieurs colis, furent déposés au fond d'un trou creusé non loin de la berge du rio et fut ensuite hermétiquement clos par une lourde pierre gisant sur le sol à peu de distance. Puis les trois hommes se chargèrent des objets demeurés sur le sol, et, après avoir attaché au sommet d'un bamboué élevé un fragment d'étoffe rouge visible de loin, l'ingénieur donna le signal du départ. Il était huit heures et demie du matin.

— Allons, dit-il, ne nous attardons pas davantage, il faut que nous arrivions ce soir à la source du rio Canado.

— Est-ce que l'on pourra chasser en route ? questionna M. Nessius.

— Certainement. Il faut ménager le peu de vivres que nous emportons. Espérons que nous rencontrerons quelque gibier qu'il ne faudra pas manquer.

— Comptez sur moi, Raymond. S'il passe quelque comestible à deux ou quatre pattes à portée de mon fusil, nous aurons notre souper assuré !

— J'en accepte l'augure, conclut en souriant le chef de l'expédition. Partons donc !

L'ingénieur avait remarqué que le rio décrivait une grande courbe avant de disparaître, à quelques kilomètres de distance, dans une gorge boisée. Il résolut de couper au court à travers la vallée et rejoindre en ligne droite le cours d'eau. Le sol était bon, couvert d'une graminée ressemblant à de l'alfa. De distance en distance, se dressaient des touffes de fougères et de bambous, des cactus aux feuilles épaisses et épineuses et quelques rares palmiers.

Plusieurs kilomètres furent parcourus d'un bon pas ; mais, quand les voyageurs parvinrent de nouveau au bord du rio, ils se trouvèrent à l'entrée d'un long couloir rocheux, véritable cañon creusé par les eaux entre deux montagnes qui se dressaient perpendiculairement à droite et à gauche de la rivière transformée en un torrent se brisant

en cascades sur les rocs éboulés qui encombraient son lit. Un sentier à peine tracé s'élevait en serpentant sur le flanc du mont. M. Santin, marchant en avant de ses compagnons, s'y engagea résolument, malgré la difficulté de l'ascension. M. Nessius prêtait son aide à sa femme pour lui permettre de gravir la rampe escarpée. Enfin, après vingt minutes d'efforts, les quatre Français prirent pied sur une plate-forme irrégulière formant comme un entablement dominant une étroite vallée allongée de l'est à l'ouest et qui paraissait fermée à son extrémité opposée par un véritable mur vertical, formant le pied de la Cordillère, laquelle s'élevait par étages successifs jusqu'aux nuages.

M. Santin mesurait des yeux la distance le séparant de ce nouvel échelon de la grande chaîne des Andes orientales et cherchait à distinguer un passage entre ces blocs cyclopéens, quand il fut tiré de sa contemplation par une exclamation poussée par l'échappé des geôles de l'Uruguay. Il se retourna et aperçut Bernard qui avait épaulé sa carabine et venait de la laisser retomber avec un geste de profonde surprise.

— Qu'y a-t-il donc ?... Qu'avez-vous aperçu ? interrogea-t-il en se rapprochant de son parent, debout sur le rebord de l'entablement rocheux.

— Voyez au-dessous de nous, Raymond ! N'est-ce pas une de nos mules ?... J'ai failli tirer dessus, l'ayant prise tout d'abord pour un buffle ou une ganache...

— Une guanaque, voulez-vous dire ?... Heureusement, vous avez reconnu à temps votre erreur ! En effet, c'est bien l'une de nos montures qui paît tranquillement là-bas. Mais est-elle seule ? N'en apercevez-vous pas d'autres et ne voyez-vous pas leur conducteur ?

— Regardez vous-même. Je ne distingue rien d'autre...

Nos quatre personnages, rassemblés au-dessus de la vallée qu'ils dominaient, inspectaient avec la plus vive attention le paysage ; mais, à part la mule, qui continuait à tondre paisiblement le gazon, rien n'apparaissait de vivant aussi loin que portait le regard.

— Y comprenez-vous quelque chose ? fit Bernard s'adressant à son cousin.

Celui-ci secoua la tête sans cesser d'examiner l'horizon.

— Je ne veux pas risquer une supposition fort probablement inexacte, répondit-il enfin. Tout s'expliquera plus tard. Pour l'instant, il faut nous efforcer de rentrer en possession de cet animal qui nous sera d'une incontestable utilité, mais cela ne sera peut-être pas aisé...

— Veux-tu que j'essaie, père ? demanda le jeune garçon, s'approchant.

— Nous allons t'aider. La bête est bridée et porte son bât. Il faut nous en approcher sans l'effrayer. Elle est habituée à nous voir, j'espère qu'elle ne s'enfuira pas et que nous pourrons nous en emparer. Descendons dans la vallée et cernons-la !

Suivi de ses compagnons, l'ingénieur se glissa de roc en roc jusqu'au niveau de l'étroite plaine et tous quatre commencèrent par se débarrasser de leur lourd harnachement pour avoir les mouvements plus libres. Puis, se rasant dans les hautes herbes, ils décrivirent un grand cercle pour arriver jusqu'à la mule dont ils ne distinguaient que la croupe. Bientôt, Maurice arriva à la hauteur de la bête ; il fit un bond fantastique et la saisit par la bride. L'animal, surpris, fit un écart énorme, mais M. Santin la maîtrisa d'une poigne solide, tout en s'efforçant de le calmer par la voix.

— Eh bien ! déclara Bernard avec satisfaction, cela a été moins difficile qu'on le craignait. Maintenant, retournons au campement pour chercher ce que nous y avons laissé et dont nous pourrons charger cet utile quadrupède.

— Il me semble inutile que nous revenions sur nos pas tous les quatre, ce serait nous imposer une fatigue superflue, répliqua le chef de la petite caravane. J'y vais seul, la bête me portera et je serai de retour infiniment plus vite qu'à pied.

— Comme vous voudrez, Raymond. Pendant ce temps, nous continuerons à avancer jusqu'à l'extrémité de cette plaine, ce sera autant de gagné.

— Bonne idée, en effet. C'est entendu. A tout à l'heure !

L'ingénieur avait prestement escaladé sa monture. Il l'excita de la voix et du talon et se dirigea vers la gorge rocailleuse qu'ils venaient de franchir. Bientôt, il disparut, tandis que les deux époux, suivis de Maurice, traversaient le vallon en diagonale. Ils se retrouvèrent alors au bord du rio, qui ne mesurait pas beaucoup plus de trois mètres de large en ce point, mais il était nécessaire de le traverser et de passer sur l'autre rive, celle de droite devenant impraticable.

Heureusement, de grosses roches entre les-

quelles l'eau se frayait un passage formait comme un gué naturel, ce qui permit aux pédestrians de gagner, sans trop de difficulté, l'autre rive. Maurice glissa bien sur une pierre humide ; heureusement, il ne fut mouillé que jusqu'au genou, en raison de la faible profondeur de l'eau. Mais il n'avait pas fait trois pas sur le nouveau chemin qu'il buta contre un corps humain étendu, inerte, sur le sol, dans une mare de sang. Il ne put retenir un cri de stupeur.

— Pablo !... C'est Pablo ! s'écria-t-il.

XVIII

LA CACHETTE EST VIDE !...

Au cri poussé par le jeune garçon, M. et Mme Nessius s'étaient approchés. Le représentant de commerce se pencha sur le corps de l'arriero et posa la main sur la poitrine de l'Argentin.

— Il n'est pas mort, dit-il. Le cœur bat, très faiblement, c'est vrai, mais il bat !... Essayons de ranimer ce pauvre diable !

Aidé de Maurice, l'infirmier improvisé transporta l'homme à quelques pas sur un tertre de sable et lui enleva ses vêtements pour mettre le torse à nu. La veste, le gilet et la chemise étaient trempés de sang. Un peu au-dessous de la clavicule apparaissait un trou évidemment dû à une balle tirée probablement à assez courte distance, car elle avait traversé le corps et était sortie sur le côté de l'omoplate gauche. Dix centimètres plus bas, le cœur aurait été atteint.

« Il y a donc des assassins dans ce désert ! pensa Bernard. Mais s'il peut parler, il nous dira ce qui est arrivé. Pour l'instant, il s'agit de le ranimer. »

Aidé de sa femme bien qu'ils n'eussent ni l'un ni l'autre des connaissances médicales bien étendues, M. Nessius, après avoir lavé les plaies avec l'eau du rio, s'efforça d'établir deux pansements humides qu'il maintint en place à l'aide d'une longue bande de toile prise dans la pharmacie de voyage dont Maurice avait été chargé par son père. Cela fait, et l'hémorragie paraissant arrêtée, Bernard bassina les tempes du blessé avec de l'eau fraîche et il lui fit respirer de l'éther.

Durant de longues minutes, le muletier continua à ne donner aucun signe de vie. Cependant, les battements du cœur redevenaient plus perceptibles à la main, et une légère teinte rosée revenait aux joues jusqu'alors livides. Bientôt, la poitrine se souleva et un gémissement douloureux s'échappa des lèvres du malheureux.

— Enfin !... murmura l'infirmier bénévole en essuyant d'un revers de la main la sueur qui perlait sur son front, le voilà qui revient à lui !...

Pablo Aguila ouvrit les yeux et essaya de se soulever ; mais, trop affaibli par la perte de sang qu'il avait subie, il retomba en exhalant une longue plainte.

— Ne parlez pas ! lui recommanda Maurice en espagnol. Ne vous fatiguez pas, nous sommes arrivés à temps pour vous sauver. Nous vous guérirons, je vous le promets.

Le blessé comprit, car une ombre de sourire effleura ses lèvres, mais il était trop faible pour pouvoir répondre et il referma les paupières.

Bernard Nessius était très embarrassé.

— Qu'allons-nous faire de ce malheureux ? articula-t-il enfin. Je crains fort qu'il ne soit pas transportable. Cette blessure qu'il a reçue peut avoir des suites funestes, ou tout au moins exiger des soins que nous serons incapables de lui procurer. Je suis très inquiet.

— Attendons père, il ne va pas tarder à revenir et nous dira ce que nous devrons faire.

Maintenant, un souffle pressé sortait des lèvres de Pablo.

— *Agua !... agua !... beber* (1)... ! soupira-t-il faiblement.

— Il a soif ! dit le jeune garçon Il y a de l'acide citrique dans la pharmacie et, heureusement, l'eau ne manque pas. Je vais lui préparer de la citronnade, cela le rafraîchira !

La boisson préparée, Bernard souleva le blessé et Mme Nessius porta le gobelet à ses lèvres. Celui-ci but avidement et put murmurer :

— *Muy bueño... Gracias !* (2).

Une heure se passa, tout entière occupée par les soins que les deux époux prodiguaient au blessé. Enfin, une silhouette connue apparut à l'extrémité du vallon et quelques minutes plus tard, M. Santin mettait pied à terre, à quelques pas de ses compagnons.

En quelques phrases rapides, Bernard mit

(1) De l'eau. A boire.
(2) Très bon. Je vous remercie.

son parent au courant des événements. L'ingénieur examina attentivement le blessé, qui était retombé dans sa torpeur première, et il hocha la tête d'un air dubitatif.

— L'état de ce malheureux me paraît fort grave, sinon désespéré, prononça-t-il au bout d'un instant, et c'est un devoir d'humanité que de ne pas l'abandonner sans secours. Nous devons tout tenter pour le guérir s'il est guérissable, ou adoucir ses derniers instants s'il est perdu. Mais nous ne saurions le laisser là. Cherchons quelque part, aux environs, un abri, car, avec la température qui s'élève anormalement, je crains de voir éclater un orage, et ils sont terribles, dans la région où nous sommes.

— Je m'en charge, dit Bernard ; et, en même temps, je battrai les buissons pour tâcher de découvrir quelque gibier. Il doit bien y avoir des oiseaux dans les forêts qui couvrent les coteaux qui nous entourent. Voulez-vous que Maurice m'accompagne ?...

M. Santin hésita un instant.

— Ne vous éloignez pas trop, en tout cas, de façon à ne pas vous égarer, finit-il par répondre. Vous voyez, par cet infortuné, que le pays n'est pas sûr !...

— Que croyez-vous donc ?

— Attendons qu'il ait repris quelque force et puisse parler. Il nous racontera ce qui est arrivé. Ne nous égarons pas dans des suppositions plus ou moins fantaisistes, croyez-moi.

— Comme vous voudrez. Nous serons de retour dans deux heures. Tu viens, Maurice ?

Les deux chasseurs, leur fusil suspendu à l'épaule, s'éloignèrent à grands pas et disparurent bientôt sous les vertes frondaisons de la forêt qui commençait à moins de deux cents pas de distance.

Le chef d'expédition, après les avoir suivis un instant du regard, revint vers l'arriero. Celui-ci venait d'ouvrir les yeux et essayait de prononcer quelques mots. M. Santin, qui ne comprenait pas l'espagnol, se repentit alors d'avoir laissé partir son interprète. S'aidant d'une mimique expressive, il fit comprendre au blessé qu'il ne devait pas se fatiguer à parler, mais bien prendre du repos. Mme Nessius profita de ce moment pour faire absorber à l'arriero une potion calmante et soporifique. Au bout de quelques instants, Pablo parut s'endormir d'un sommeil plus calme. Alors la jeune femme se rapprocha de son cousin.

— Que penses-tu de l'état de ce malheureux ? demanda-t-elle à demi-voix. Est-il perdu ?

— Cela n'est pas certain. La balle ne paraît pas avoir atteint d'organe essentiel. Il est surtout affaibli par l'énorme perte de sang subie. Qui sait depuis combien d'heures il était évanoui, lorsque vous l'avez trouvé étendu et en syncope ? Je ne suis pas médecin, mais je me rappelle avoir vu à la guerre des blessures paraissant encore plus terribles et qui n'occasionnaient cependant que quelques semaines d'hôpital à ceux qui les avaient reçues.

— Oui, mais, le malheur, c'est que nous sommes loin d'un hôpital, ici ! Comment, alors, donner les soins voulus à cet homme ?

— Que veux-tu, ma bonne Irma ? nous serons obligés de séjourner ici jusqu'à ce que l'état du blessé s'améliore et qu'il puisse marcher. Alors, nous verrons ce que nous devrons faire. Il est évidemment malheureux que nous nous trouvions arrêtés si près du but, mais j'espère que ce retard n'aura pas, cependant, de conséquences fâcheuses. D'ailleurs, grâce à la mule que nous avons retrouvée, rien ne me sera plus aisé que de me rendre en quelques heures au point indiqué par l'Irlandais.

Le soleil arrivait au point culminant de se course diurne et le chronomètre de l'ingénieur indiquait qu'il devait être midi à Salta, qui est situé sous le soixante-septième degré de longitude, à l'ouest du méridien de Greenwich, lorsque des cris lointains se firent entendre sous bois, suivis de la détonation du fusil de chasse de Bernard. Dix minutes plus tard, les chasseurs apparaissaient sur la lisière de la forêt et se dirigeaient à grandes enjambées vers le campement. Mme Nessius se disposait à préparer le repas à l'aide de conserves, mais Maurice s'écria triomphalement, en brandissant à bout de bras un quadrupède de la taille d'un fort lièvre :

— Cousine, voici du gibier qui sera préférable à vos boîtes de *singe*. Une belle viscache !...

— Et voilà de la volaille, ajouta M. Nessius, en tirant de sa musette tout un assortiment d'oiseaux appartenant à diverses espèces particulières à la région, dont deux perruches au plumage curieusement bigarré. Notre subsistance du jour est assurée...

— Et avez-vous découvert un abri à proxi-

mité ? interrogea l'ingénieur. Cela a aussi son intérêt.

— Cela ne manque pas. Il y a des cavernes que l'on dirait creusées de main d'homme, dans le flanc de la montagne, à cinq cents pas d'ici. J'en ai même repéré une, parfaitement sèche dont le sol est formé d'un sable fin et je vais vous y conduire si vous voulez.

— Parfait ! Nous y transporterons le blessé, tout à l'heure, après que vous vous serez restaurés et délassés de votre partie de chasse. Vous n'avez rien aperçu d'anormal en route ?

— Non, rien d'extraordinaire. La région paraît absolument déserte.

M. Santin n'ajouta rien. Le chasseur se mit à dépouiller son gibier avec une dextérité qui montrait l'habitude qu'il avait de cette opération. Maurice s'était mis à la recherche de brindilles de bois mort pour établir un foyer, tandis que la cousine plumait les volatiles. Bientôt la flamme pétilla et le rôti émit en cuisant un fumet qui augmenta encore l'appétit des voyageurs déjà surexcité par l'air vif de la montagne.

La faim une fois satisfaite, et le repas expédié, le chef de l'expédition revint au blessé. Celui-ci paraissait avoir repris toute sa connaissance et il souriait.

— Pouvez-vous parler maintenant ? demanda l'ingénieur par le truchement de son fils. Nous direz-vous ce qui vous est arrivé ?

D'un signe de tête énergique, l'Argentin affirma, et d'une voix hachée et sifflante il expliqua :

— Je dormais enroulé dans ma couverture quand un bruit insolite me réveilla et j'aperçus dans l'aube qui se levait deux hommes qui s'affairaient autour de mes mules. C'était incontestablement des voleurs et je me précipitai vers eux, mais, avant que je fusse arrivé à leur hauteur, ils s'enfuirent à toute allure en remontant la vallée. Toutefois, ils n'avaient pas eu le temps de désentraver ma quatrième bête ; aussi, monté sur cette dernière, je n'hésitai pas à donner la chasse aux deux bandits pour leur reprendre le bien du señor Penaflor...

— Pourquoi ne pas nous avoir appelés à votre aide ? observa l'ingénieur l'interrompant.

— J'ai appelé, mais sans doute étais-je déjà trop éloigné à ce moment du campement pour que mes cris fussent entendus de vous. D'ailleurs, je n'avais qu'une idée, celle de rentrer en possession de mes animaux. Guidé par le bruit des sabots des mules sur les rochers, je gagnais insensiblement sur les voleurs et bientôt je fus à cent pas d'eux. Je leur intimai alors l'ordre de s'arrêter. C'est alors qu'un des deux hommes, le plus grand, se retourna sur sa selle et me tira un coup de carabine. Je vis la lueur du coup de feu, ressenti une violente secousse à l'épaule et désarçonné par ma monture effrayée par la détonation, je tombai où vous m'avez trouvé et je perdis connaissance. Je serais mort sans les soins que cette bonne dame et son mari m'ont donnés.

— Il était fort naturel qu'ils vous vinssent en aide. Mais comment vous sentez-vous maintenant, mon brave ?

— Du moment que la balle ne m'a pas tué sur le coup, j'en reviendrai ! J'ai déjà reçu plus d'une blessure dans ma vie ! Avant quinze jours mes plaies seront cicatrisées, je le sais. Pour l'instant, je suis faible et ne pourrais marcher...

— Je le pense bien, mais il nous reste une monture et nous pourrons vous l'attribuer pour vous transporter à une douzaine de kilomètres d'ici, à la source du rio Canado où nous pourrons séjourner tout le temps qu'exigera votre convalescence. Ensuite nous reviendrons à Salta par petites étapes... Mais, une dernière question avant de vous laisser reposer. Avez-vous vu les voleurs, les reconnaîtriez-vous ?...

— Certainement. J'ai encore devant les yeux le rictus diabolique du plus grand des deux, celui qui a tiré sur moi, et je le reconnaîtrais sans peine, je vous le promets...

— C'est bien ! Ne vous fatiguez pas davantage. Nous allons vous installer dans un abri que mon cousin a découvert et où vous pourrez vous remettre à loisir.

L'après-midi de ce jour, qui avait commencé d'une manière si tragique, fut employée au transport du blessé dans la grotte aperçue par M. Nessius et à la répartition des bagages dont M. Santin ne voulait pas se séparer. Son désir était de gagner au plus vite la fameuse cache de l'Irlandais. Un lit formé d'une épaisse couche de feuilles sèches sur laquelle on avait étendu toutes les couvertures emportées reçut le blessé, dont l'énergie paraissait se ranimer, à tel point qu'il put le soir se sustenter d'une tasse de bouillon provenant de la cuisson des oiseaux rapportés par Bernard.

Le lendemain matin, Pablo Aguila, qui

avait passé une nuit calme et ne présentait, chose extraordinaire, aucun symptôme de fièvre, se déclara prêt à suivre la caravane. Il fut installé sur une sorte de couchette agencée au-dessus des paniers accrochés sur les deux côtés du bât et les quatre Français, chargés de tout ce qui n'avait pu trouver place dans les paniers, se mirent en route vers le nord, Maurice tenant la mule par la bride.

A midi, on fit halte après une dizaine de kilomètres parcourus, au cours desquels le représentant de commerce eut l'occasion de tuer un agouti et un hocco, sorte de pintade à la chair savoureuse. Le seul chemin praticable était un étroit sentier muletier encombré de pierrailles tombées du flanc de la montagne qui le surplombait. Si près du but, l'ingénieur était nerveux ; aussi pressa-t-il le départ aussitôt le repas expédié et l'on se remit en marche.

Il était près de cinq heures du soir lorsque, enfin, les marcheurs, qui suivaient un chemin encaissé entre deux murailles rocheuses, s'arrêtèrent sur une sorte de plate-forme au pied d'un entassement de blocs fermant la gorge et d'où s'échappait à gros bouillons, par des interstices au bas de la montagne, un ruisseau dévalant en cascade pour constituer la source du rio Canado. A cent pas de distance se dressaient les trois araucarias, indiqués par l'Irlandais.

Après quelques minutes d'investigations fiévreuses, l'ingénieur s'écria :

— Voici sans doute la grotte dont O'Ryan a parlé et qui contient le trésor !

Il se précipita, suivi de ses compagnons, vers l'excavation, mais une inspection rapide lui montra que la cachette avait été déjà visitée, comme le prouvait le désordre des blocs ayant servi de fermeture. Seules quelques pépites et un amas de poussières grisâtres étaient demeurés épars au fond du trou. Le trésor de l'Irlandais avait été enlevé !

XIX

LE COUP A RÉUSSI !

Pour expliquer les causes de la déconvenue que venait d'éprouver M. Santin et qui le frappa comme d'un coup de massue, il nous faut revenir un peu en arrière et retrouver Terrill et son complice Shaw.

Lorsque ce dernier, travesti en matelot argentin, avait reconnu au débarcadère des bateaux de Montevideo les Français dont il s'était chargé d'épier les allées et venues, il s'était empressé d'aller avertir son associé. Celui-ci eut, en apprenant la nouvelle, son mauvais sourire habituel et il ricana :

— Que t'avais-je annoncé ? Ces gens sont évidemment venus en Argentine dans le seul but de recueillir l'héritage de O'Ryan. Or, comme ce n'est pas là notre intention, il est temps d'agir pour que leurs efforts restent vains. Tu les as suivis et tu as pu savoir quelles sont leurs intentions ?...

Le sinistre individu, qui avait fourni à John Terrill les moyens matériels de mener à bonne fin ses ténébreux desseins, eut un gros rire.

— Cela ne m'a pas été difficile ! articula-t-il, car ces Français ne paraissent pas savoir ce que c'est que la méfiance. Ils sont allés à la gare centrale se renseigner sur l'horaire des trains pour Salta et j'étais tout à côté d'eux, très occupé en apparence à examiner un tableau indicateur quand le barbu, qui paraît être le père du gamin, a déclaré à l'homme et à la femme l'accompagnant qu'il était préférable pour eux de prendre le grand train direct du soir...

— Parfait ! Dans ce cas, nous prendrons celui du matin afin de les précéder !

Mais ce qui étonna quelque peu Shaw, c'est qu'au lieu de prendre des billets à destination de Salta, son compagnon lui enjoignit, après avoir minutieusement étudié une carte de la République Argentine, de demander des tickets pour Villa-Aroz, petite station située un peu avant Cordoba, il manifesta son étonnement, mais Terrill lui répliqua avec brusquerie :

— J'ai mon idée, t'ai-je dit. Il faut empêcher ce *Frenchman* d'arriver à Cordoba avant que nous ayons eu le temps de voir le padre Cantova et d'avoir la lettre d'O'Ryan, sans laquelle nous ne pourrions rien tenter. Tu verras ce que je compte faire à cet effet.

Le projet était bien digne du misérable qui l'avait conçu. Il ne consistait rien moins qu'à déterminer une catastrophe de chemin de fer en pratiquant une mine chargée de dynamite en un point de la voie aussi désert et éloigné que possible d'une station. Il choisit ainsi l'emplacement le plus favorable pour perpétrer son action criminelle, qui, par le plus grand des hasards, ne devait heureusement pas entraîner mort

d'homme, en raison de la présence d'esprit qui fut déployée par le mécanicien conduisant le train.

Aussitôt la mine creusée et bourrée du dangereux explosif, auquel il avait fait allusion au cours de sa conversation dans le bar interlope de Buenos-Ayres, et après avoir mis en route le mouvement d'horlogerie devant provoquer la détonation dix heures plus tard, c'est-à-dire moins d'une heure avant le passage de l'express où l'ingénieur aurait pris place, le bandit s'était empressé de gagner pédestrement la petite gare de Villa-Aroz, pour reprendre le premier train à destination de Cordoba.

John Terrill avait longuement réfléchi à l'attitude à prendre en présence du religieux qui détenait la lettre de l'Irlandais, son ancien camarade.

Le digne padre n'avait aucune raison de se méfier de l'individu qui lui présentait la carte du mineur défunt, aussi ne fit-il aucune difficulté pour lui remettre la carte réclamée. Mais John Terrill était passé maître en fait de fourberies de toute espèce et il résolut d'assurer sa sécurité future par une manœuvre hardie.

— Je dois vous expliquer, révérend *padre*, dit-il d'une voix doucereuse, les faits qui ont motivé mon voyage. Patrick O'Ryan, mon frère bien-aimé, n'est plus !... Ainsi que le journal que je vous remets en fait foi, il a été victime d'un accident au cours du naufrage du navire le *Lubeck*, qui le ramenait dans notre pays d'Angleterre. Recueilli par un particulier habitant la ville où mon malheureux frère avait été transporté en France, j'ai assisté à ses derniers moments et c'est avant de rendre son âme à Dieu qu'il m'a appris qu'il avait pu, au cours de ses prospections dans les Andes, recueillir une certaine quantité de minerais précieux, qu'il avait dissimulée dans une cachette dont la lettre qu'il vous avait fait dépositaire donnait l'indication exacte. Je suis le seul héritier de mon pauvre frère, notre famille étant éteinte, et c'est pourquoi je viens rechercher cette petite fortune. Mais la personne chez qui mon frère avait été transporté, un ingénieur français nommé Santin, a eu, je ne sais comment, communication de la découverte de mon frère. N'ayant pas à me défier de cet homme, j'ai eu le tort de lui laisser voir la note que m'avait donnée Patrick et que je viens de vous remettre. Je ne serais pas étonné que cet individu ait l'audace de venir vous réclamer la lettre que j'ai maintenant entre les mains, et je tiens à vous prévenir que, si ma supposition se réalise, vous aurez devant vous un imposteur. Voilà, révérend padre, ce que je devais vous dire.

— Et vous avez bien fait de m'avertir, mon cher fils ! répondit le bon religieux, abusé par cette apparente sincérité. Si l'individu dont vous me parlez a l'audace de se présenter ici, je saurai quel accueil lui réserver.

Cette conversation explique pourquoi l'ingénieur, arrivé deux jours plus tard à Cordoba, en raison du retard subi par le train, fut surpris de la réception du révérend Cantova, qui crut de bonne foi avoir affaire à un faussaire ayant surpris le secret de Patrick O'Ryan.

En possession du document qui donnait, avec un croquis détaillé, les plus minutieuses indications sur l'emplacement de la grotte où était emmagasinée la récolte d'or et de platine, John Terrill partit avec son complice Shaw pour la frontière argentine. Mais, désireux de s'assurer si l'ingénieur persistait dans son projet de chercher le trésor, il s'arrêta à Salta pendant quelques jours et son espion ordinaire lui apprit l'arrivée des Français et l'organisation de la caravane.

— Nous n'avons plus un instant à perdre, déclara-t-il à son second. Il faut brûler la politesse à ce concurrent obstiné. Et comme il est de première importance de n'appeler que le moins possible l'attention sur notre personne, partons pédestrement en n'emportant que le strict nécessaire.

— Mais si les autres ont l'idée de prendre un moyen de locomotion plus rapide : qu'ils remontent la rivière en bateau ou s'assurent d'attelages pour prendre la voie de terre, ils iront plus vite que nous et nous devanceront, fit observer Shaw.

— Nous prendrons alors des mesures en conséquence pour les arrêter, répliqua Terrill.

Les aventuriers allaient quitter les bords du rio où ils avaient campé et poursuivre leur route vers la source non loin de laquelle se trouvait la cache précieuse, quand la caravane de M. Santin apparut dans le lointain. Les Anglais eurent tôt fait de l'identifier

— Les voilà tous ! marmotta Shaw. Je te l'avais bien dit que nous ne nous étions pas

suffisamment hâtés ! Que faire, maintenant ?

John Terrill, dissimulé derrière un massif de cactus, observait les arrivants.

— Ils dessellent leurs mules, dit-il, et se préparent à camper pour passer la nuit ici. C'est bien simple, dans ce cas. Nous allons profiter de la nuit pour nous emparer de leurs animaux. De cette façon, nous les empêcherons de nous poursuivre autrement qu'à pied, et nous aurons le temps de vider la cachette. Leur matériel nous sera utile pour atteindre le Chili.

Evitant de laisser deviner leur présence, les deux coquins attendirent patiemment que l'aube commençât à blanchir les hauteurs du ciel pour se glisser, en rampant dans l'herbe haute, jusqu'à toucher les mules, que leur guide avait entravées afin de les empêcher de s'écarter du camp. Quelques minutes suffirent pour exécuter cette besogne. Ils les harnachèrent sans bruit puis, se hissant sur les bâts formant cacolets, ils s'éloignèrent en s'efforçant d'amortir le bruit de leur marche sur le gazon. Chacun des deux bandits tenait une deuxième mule en main par une longue.

Mais l'arriero avait le sommeil léger, et les ébrouements des mules le tirèrent de son engourdissement. Il sauta sur ses pieds et aperçut que les animaux confiés à ses soins n'étaient plus à la place où il les avait attachés. Sans songer à réveiller d'abord les Français couchés sous leurs tentes, il bondit en avant, n'ayant qu'une idée, celle de rentrer en possession des montures dont il était responsable.

Il n'y serait certainement pas parvenu, si l'une de celles-ci, un peu rétive, n'avait pas subitement échappé à la main de Shaw, qui avait déjà beaucoup de peine à se maintenir sur la bête qu'il montait. La longe lui fut arrachée de la main et la mule s'enfuit en gambadant. Un juron échappa à Terrill.

— Tant pis ! grommela-t-il. Il en reste trois, cela suffira. Plus vite !...

Mais cela n'avait été qu'un jeu pour l'arriero de s'emparer de l'animal ainsi libéré. Il siffla d'une certaine façon en s'en rapprochant doucement et bientôt le saisit par la bride et se hissa sur son dos. Cela fait, il lui fit prendre le trot et se lança à la poursuite des voleurs.

Déjà, ceux-ci avaient franchi le rio et, le sentier devenant de plus en plus ardu, avaient été forcés de mettre leurs montures à l'allure du pas.

— Arrêtez, leur cria l'arriero. Pied à terre, canailles, et rendez-moi ces animaux que vous venez de voler !

Mais Terrill n'était pas à un meurtre près et la vie humaine comptait peu pour lui. Pour toute réponse, il épaula sa carabine et tira sur l'arrivant. Effrayée par la détonation, la mule qui portait Pablo fit un bond énorme et son cavalier roula à terre sans mouvement.

Shaw, hébété, considéra alternativement son complice et le corps étendu sur le sol.

— Quoi !... balbutia-t-il, tu l'as tué ?...

— Qu'est-ce que cet imbécile avait à nous poursuivre ?... Je ne pouvais m'en débarrasser autrement, car, plus que jamais, ses animaux nous deviennent indispensables. Je ne veux pas échouer si près du but ! Tant pis pour les obstacles qui se présentent ; ils doivent être renversés sans hésiter si l'on veut réussir ! Allons ; cet incident ne doit pas nous arrêter. En route !

Les deux misérables pressèrent de nouveau leurs montures, et au moment même où les Français découvraient le corps inanimé de leur guide, ils arrivaieent à la source du rio.

Le plan contenu dans la lettre que le révérend padre avait en dépôt, était fort détaillé, aussi Terrill n'eut-il pas de peine à reconnaître l'emplacement de la grotte et, au fond de celle-ci, la pierre marquée d'une croix. Aidé de son complice, il eut bientôt rejeté au loin cette espèce de couvercle, et reconnut que l'excavation, divisée en deux parties, contenait, d'un côté, des pépites d'or natif, depuis la grosseur d'un grain de blé jusqu'à celle d'un haricot, puis, de l'autre côté, la valeur d'un décalitre environ de paillettes de couleur grise, rappelant un peu l'aspect du graphite, mais infiniment plus dense que celui-ci.

Tout son flegme ordinaire l'ayant subitement abandonné, l'assassin de Pablo s'était précipité comme un fou sur le trésor mis à découvert. Il balbutiait des paroles sans suite, entrecoupées de rires convulsifs. Shaw le considérait avec inquiétude. Enfin, par un violent effort de volonté, il reprit son sang-froid et, se retournant vers son complice :

— Les voilà, les millions ! ricana-t-il. Nous les tenons. L'ingénieur peut arriver

maintenant, il trouvera le nid aux pépites vide ! Envolé, le trésor de l'Irlandais !...

— Mais comment allons-nous emporter cette masse de métal ? objecta Shaw. Il y en a un poids énorme...

Le bandit, se redressant à demi, eut un rire aigre comme le grincement d'une scie.

— Heureusement le Français l'avait prévu, dit-il, et nous profiterons de sa précaution. J'ai trouvé, au fond du panier attaché au bât de ma mule, un paquet à sachets de toile destinés à recevoir la poudre d'or et le minerai de platine. Nous allons recueillir, sans perdre un instant, le contenu de cette cache, et la répartirons dans ces sachets, puis nous en chargerons les mules. Hâtons-nous, pour ne pas risquer d'être dérangés par l'arrivée de nos concurrents. Ils sont quatre, tandis que nous ne sommes que deux ; je ne veux pas risquer les chances d'un combat, dont l'issue pourrait être fâcheuse pour nous.

— Tu as raison, John, fit l'ancien usurier qui, malgré tout, était moins endurci dans le crime que son associé, c'est assez que tu aies tué ce pauvre arriero !... Et puis, il y a une femme et un enfant.

— Assez !... interrompit durement Terrill. Il faut suivre jusqu'au bout la voie dans laquelle on s'est engagé et surmonter les obstacles qui se présentent. Je ne cherche pas la bataille, mais je n'hésiterais pas à briser ceux qui voudraient me disputer la possession de ce trésor. Et il faudra que tu me secondes, si tu veux en prendre ta part !

— Tu peux compter sur moi, se hâta de répondre Shaw. Ce n'est que par prudence que je parlais ainsi. Mettons-nous donc au travail ; mais, ensuite, où nous dirigerons-nous ?

— J'ai réfléchi, fit le bandit. Notre passage, si nous conservions notre équipage de mules, ne manquerait pas d'être signalé. Et puis, nous manquons de vivres pour traverser la Cordillère et atteindre le Chili ou le Pérou. Nous allons donc gagner l'autre versant de ce chaînon qui nous barre le passage. La carte montre qu'une rivière, affluent du Pilcomayo, y prend naissance. Nous la suivrons jusqu'à ce qu'elle devienne navigable, et alors, avec un canot ou un radeau, nous gagnerons le Paraguay sans être inquiétés, car on ne nous attendra certes pas dans cette direction. A l'ouvrage !...

Les deux hommes ayant été chercher les sachets, les remplirent des minerais précieux. Il y en avait soixante, qu'ils fermèrent soigneusement avec des ligatures de cordes avant de les charger sur les mules, puis Terrill donna le signal du départ. Il n'y avait pas deux heures qu'il avait disparu avec son complice, quand les Français arrivèrent à leur tour.

XX

SUR LA PISTE

Pendant un long moment, l'ingénieur demeura comme stupide, laissant couler entre ses doigts les paillettes de platine et les quelques grains d'or qui étaient restés éparpillés autour de l'excavation. Mille idées contradictoires se heurtaient dans son esprit devant la constatation de ce fait : le trésor avait été pillé et il n'en restait rien !

— Il fallait bien s'attendre à quelque événement de ce genre, après les événements d'hier, le vol de notre équipage de mules et surtout l'assassinat de notre arriero, avança Bernard. Si nous avions fait diligence, nous serions probablement arrivés assez à temps pour empêcher le vol de s'exécuter !

Le chef de l'expédition entendit cette réflexion et revint au sentiment de la situation.

— Peut-être vaut-il mieux qu'il n'en ait pas été ainsi, cependant, prononça-t-il. Nous avons affaire à des coquins déterminés, cela ne fait pas de doute et nous aurions eu le sort de cet infortuné Pablo, car ils n'auraient certainement pas hésité à se débarrasser de nous comme ils ont déjà essayé de le faire, j'en suis persuadé maintenant, dans l'accident de chemin de fer de Cordoba !...

— Ce qui est le plus regrettable, continua le représentant de commerce, c'est tout le temps et tout l'argent perdu à la recherche de ce trésor qui nous échappe. D'autre part, nous nous trouvons en plein désert et dépourvus de tout moyen de transport nous permettant de regagner les contrées civilisées... La situation manque de charme !

Cette réflexion pessimiste fit sursauter Mme Nessius, qui admonesta son mari, lui reprochant de manquer d'énergie et d'entraîner le découragement général. Pendant que les époux discutaient, M. Santin réfléchissait à la situation. Il se résolut alors à mettre l'arriero dans le secret et lui appren-

dre ce qui était survenu. Celui-ci, qui, dès l'arrivée à la grotte, avait été descendu de la mule et couché sur les couvertures à même le sol, montra un vrai chagrin de ce qui était survenu.

— Si vous n'aviez pas perdu toute une longue journée à me donner des soins, dit-il, vous seriez arrivés avant ces misérables et les auriez empêchés de vous dépouiller de ce qui vous appartenait. Je suis donc la cause du malheur qui vous frappe !... Mais peut-être sera-t-il possible de reconquérir ce que les bandits vous ont enlevé...

— Que voulez-vous dire, Pablo ? fit en tressaillant l'ingénieur, qui se pencha vers le blessé.

— Vous savez exactement où nous nous trouvons, ici ?

— Oui, la carte m'indique que nous sommes par deux mille six cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer, au pied du Cierro Lopez, haut de cinq mille cinq cent quatre-vingt-dix-huit mètres, dans l'angle formé par les frontières de la Bolivie, du Chili et de l'Argentine.

— C'est exact et, à moins de vingt milles d'ici, à l'ouest, commence le désert d'Antofagasta. Dans cette direction, il faudrait une semaine au moins à des cavaliers pour gagner les premiers villages chiliens. Mais il n'en est pas de même dans la direction opposée, à l'est. A moins de trois étapes à pied, se trouve la bourgade argentine de Rinconada, qui compte plus de deux mille habitants se livrant à l'élevage. Vous y trouverez les ressources nécessaires pour continuer votre route.

M. Santin hocha la tête. L'arriero continua :

— Rinconada est traversée par une rivière, le rio Lipez, qui va se jeter dans le Vermejo, affluent du Parana. Par le Vermejo, vous pourrez gagner Oran, Carmen et Salta, ou, traversant le Gran Chaco, atteindre le Paraguay et redescendre vers Buenos-Aires, mais ce serait alors un voyage qui demanderait des mois.

— Pensez-vous que les bandits qui vous ont frappé et, grâce aux attelages qu'ils venaient de dérober, nous ont devancés, pensez-vous, dis-je, qu'ils suivront l'un des itinéraires que vous venez d'indiquer ?...

— Il est facile de s'en assurer en suivant la piste des mules...

— Sur ce terrain pierreux, ce ne sera pas facile, car il ne conserve pas la trace des fers.

— Non, mais il y a d'autres indices, les fientes des animaux, entre autres. Et ce qui me fait affirmer que les *ladrones* ont contourné le massif montagneux, c'est la nécessité qu'il y a pour eux d'assurer la nourriture de leurs montures lourdement chargées. Ah ! si je pouvais me mouvoir, je ne serais pas long à découvrir le chemin que les brigands ont pris !

Bernard Nessius s'était rapproché.

— Oui, mais si nous parvenions à les rejoindre, comment les obliger à restituer ! fit-il. Il est certain qu'ils se défendront et il faudra en venir aux mains, à moins que les autorités du pays n'acceptent de nous venir en aide...

M. Santin releva la tête.

— Il serait nécessaire, pour cela, que nous puissions avertir ces autorités, et c'est pourquoi nous devons nous efforcer d'atteindre au plus tôt la bourgade dont vous parliez tout à l'heure, Pablo. N'hésitons donc pas à nous remettre en route. Nous n'avons plus rien à faire ici !

Le blessé fut hissé sur la mule et la petite troupe, s'éloignant de la grotte où ils avaient subi une si rude désillusion, se mit à longer la muraille rocheuse. Se soulevant sur sa couche, l'arriero promenait un regard aigu sur le sol. Soudain, il poussa une exclamation en désignant, à l'intersection de deux sentiers à peine frayés, et dont l'un s'élevait obliquement sur le flanc de la montagne, à travers une épaisse forêt de quinquinas et de fougères arborescentes, des marques de fers imprimées en des points où la terre était un peu plus meuble.

— Les bandits ont passé par ici il n'y a pas plus de quelques heures, affirma-t-il, et ils se sont engagés dans la forêt. Nous n'avons qu'à suivre les traces que nous n'allons pas manquer de retrouver partout où le sol aura pu conserver les empreintes des fers. D'ailleurs, la chose était forcée, car ils doivent songer à l'alimentation des animaux, chose impossible dans la partie dénudée de la Cordillère.

Mais on ne pouvait songer à s'engager, en pleine nuit, sur cette piste. Déjà le crépuscule étendait ses ombres sur le paysage, il fallait faire halte et préparer le campement avant que l'obscurité fût complète. Les voyageurs s'empressèrent donc de décharger la mule, qui fut attachée à un piquet et se mit

à brouter avidement l'herbe croissant entre les hauts troncs d'hévéas et de cycas. Les tentes furent dressées, les hamacs suspendus aux montants, et Mme Nessius, aidée de Maurice, eurent vite dressé un bûcher avec des brindilles éparses. Bernard avait tué, au cours de l'étape, un tatou et deux pigeons, qui devaient constituer un repas suffisant pour quatre estomacs dont l'appétit était aiguisé par l'air vif de la région élevée atteinte.

Mais, avant de songer à se sustenter, Mme Nessius, qui s'était instituée infirmière, visita les plaies de l'arriero, dont elle renouvela les pansements. Elle put reconnaître avec satisfaction que l'amélioration était déjà sensible. Aucun organe important n'avait été lésé par la balle, qui n'avait heureusement traversé que des parties molles, sans toucher le poumon ni aucun os. La guérison complète n'était donc qu'une question de jours et de soins et il était à croire qu'avant peu l'Argentin serait remis sur pied, mais on pourrait dire qu'il l'avait échappé belle.

Il restait encore un bidon de vin emporté de Salta ; les Français le lui abandonnèrent de grand cœur pour le fortifier, et il but avec plaisir deux gobelets de bouillon de tatou, tandis que les quatre voyageurs se régalaient de la chair de l'animal.

La route fut reprise le lendemain de bonne heure. Tout le monde avait hâte d'atteindre une région habitée où régnerait une température moins âpre, car la nuit avait été très froide, le thermomètre étant descendu à près de zéro. On avait entendu quelques hurlements de bêtes fauves, des pumas ou des loups, mais à une assez grande distance du camp. Sans doute le foyer, qui avait été entretenu assez tard, avait-il effrayé les sauvages habitants de la forêt andine, qui n'osèrent s'en rapprocher.

Se dirigeant à la boussole, les voyageurs avaient laissé derrière eux le cierro Lipez, dont le sommet sourcilleux se perdait dans un banc de nuages épais, et ils avançaient autant que la configuration du terrain le leur permettait, vers le nord-est. A plusieurs reprises, le regard perçant de l'arriero releva certains indices : branches brisées, empreintes de fers, prouvant que l'on était toujours sur la bonne piste. Mais la marche était difficile car, en certains endroits, la végétation était presque impénétrable et obligeait à des circuits étendus ralentissant l'allure, cependant peu rapide déjà. Au cours de cette journée, le chasseur, chargé d'alimenter le garde-manger de la caravane, eut la chance d'abattre d'un seul coup de fusil, à près de cent mètres de distance, un magnifique dindon sauvage, qui pouvait assurer plusieurs repas. On aperçut d'assez loin des quadrupèdes lourdauds, que l'on reconnut pour des ours de petite taille ; mais, effrayés, ces animaux s'enfuirent en trottant et furent bientôt hors de vue.

Il fallut encore camper, cette nuit-là, dans une clairière située dans un pli de terrain. Après s'être élevée à une altitude maximum de trois mille mètres, la piste commençait à redescendre l'autre versant de la chaîne et le baromètre n'indiquait plus que deux mille trois cent cinquante mètres. Rinconada, où ils se rendaient, était située environ mille mètres plus bas. On n'avait pas parcouru plus de dix-huit kilomètres au cours de cette fatigante journée.

Lorsque le camp fut levé, le lendemain, les Français se remirent courageusement en route, bien que commençant à se ressentir des étapes successives qu'ils avaient fournies. On n'aperçut plus de traces, quelque attention que chacun pût apporter dans l'examen du sol, et l'Argentin en inféra que l'on avait abandonné la piste.

A midi, après avoir tourné un dernier contrefort de la grande arête montagneuse, la forêt prenait brusquement fin et le regard s'étendit sur des plaines immenses, où pâturaient de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons. Cette luxuriante campagne était parcourue par les méandres d'une petite rivière qui traversait une agglomération d'haciendas située à moins de quatre kilomètres de distance.

— Rinconada et le rio Lipez, annonça Pablo Aguila. Nous sommes dans la province de Jujuy.

XXI

LA FIN D'UN BANDIT

— Ainsi, mon cher Raymond, nous sommes encore arrivés trop tard pour mettre la main sur les deux brigands que nous poursuivions et nous devons perdre tout espoir de rentrer en possession de ce qu'ils ont enlevé?...

— Non, Bernard, nous ne devons pas nous considérer encore comme vaincus. Rien n'est encore désespéré.

— Ah ! tant mieux. Qu'avez-vous appris de nouveau ?...

— Je vous l'ai dit. Les deux étrangers arrivés hier à Rinconada n'ont pas perdu de temps dans le pays. Ils se sont débarrassés des mules qui les avaient amenés et ont immédiatement acheté une de ces barques que l'on utilise ici pour transporter les marchandises. Après l'avoir chargée de ce que portaient leurs montures, ils descendent le courant du rio de Lipez pour atteindre la rivière Vermejo et, de là, le Parana.

— Bon ! Et que comptez-vous faire, dans ce cas ?

— C'est bien simple ! Le rio de Lipez, avant de rejoindre la Vermejo, décrit presque un demi-cercle pour franchir la Cordillère dans les défilés de Cantagalla. Ensuite, il se dirige au sud-est pour atteindre son confluent près de Santa Victoria. C'est un trajet de près de cent cinquante kilomètres, que la barque mettra au moins deux jours à parcourir. Or, il ne nous faudra pas plus d'une demi-journée pour nous rendre à cette dernière bourgade en adoptant la voie de terre. J'ai donc racheté nos attelages et nous partons dans une heure, en même temps qu'un courrier, qui avertira le gouverneur de ce dernier village d'arrêter, au besoin par la force, les individus montant la barque.

— Parfait, dans ce cas. Vous pouvez espérer rentrer dans votre bien et j'en suis enchanté. Je vais immédiatement prévenir Irma d'avoir à se préparer au départ.

A ce moment, Pedro Aguila, encore très pâle et chancelant, fit son entrée dans la salle de l'osteria où se tenait la conversation qui vient d'être rapportée.

— Comment, déjà debout ! C'est vraiment imprudent, mon ami ! se récria l'ingénieur.

L'arriero avisa Maurice qui arrivait, suivi de Mme [illegible]essius, et lui adressa quelques paroles qu[illegible] jeune garçon s'empressa de traduire.

— Il a[illegible]me qu'il se sent assez fort, maintenant, pour se tenir seul en selle et il veut être présent lorsqu'on s'emparera des malfaiteurs qui l'ont frappé, ne fût-ce que pour les confondre par son témoignage, expliqua-t-il.

— Je suis heureux de cette nouvelle, mais il ne faut pas qu'il risque de voir ses plaies se rouvrir par les secousses de la route. Les conséquences en pourraient être graves.

Entendant cette phrase, l'Argentin eut un faible sourire.

— Ne craignez rien, tout ira bien, assura-t-il. D'ailleurs, la route que nous allons suivre est moins pénible que celle que nous avons dû nous ouvrir hier à travers la forêt.

Une heure plus tard, les quatre voyageurs trottaient allégrement sur un chemin bien entretenu, mettant Rinconada en communication avec le bourg de Santa-Victoria, dont une trentaine de kilomètres à peine les séparaient. L'ingénieur avait pu racheter dans de bonnes conditions les bêtes volées, grâce à l'appui qui lui avait été apporté en la circonstance par le magistrat municipal, dont les fonctions correspondaient à celles d'un maire français. C'était de lui qu'il tenait la nouvelle du passage de John Terrill et de son complice.

Tout en trottant auprès de son cousin, le représentant de commerce continuait la conversation ainsi entamée et il se hasarda à interroger :

— Et quelles sont vos intentions, mon cher Raymond, lorsque nous aurons reconquis le trésor que vous êtes venu chercher si loin ?...

— Nous ne le tenons pas encore, hélas ! répliqua l'ingénieur. Vous pensez bien que des gens qui n'ont pas hésité à commettre déjà toute une série de crimes pour s'en emparer, depuis le cambriolage de la villa de Ker Laniel jusqu'à l'assassinat de notre guide, ne rendront pas de bonne volonté la fortune dont ils sont parvenus à s'emparer. C'est pourquoi je n'ai pas hésité à réclamer aide et protection au chef de la municipalité de Rinconada, lequel a immédiatement envoyé un exprès à son collègue de Santa-Victoria, village de cinq à six cents âmes tout au plus, situé sur la rive droite du rio Lipez, en lui exposant la situation.

— Eh bien ! il ne s'agit pas de flâner en route, car ce serait jouer de malheur si nous manquions encore une fois de quelques heures seulement nos voleurs.

— En effet, car après avoir mêlé ses eaux au rio Vermejo, la rivière n'arrose plus que quelques centres importants, Oran et Carmen mis à part, et elle traverse l'immense plaine du Chaco, inculte et ne portant qu'une maigre végétation, et parcourue par les tribus indiennes avec lesquelles il vaut mieux ne pas entrer en relations.

— Alors, il y a encore, de nos jours, des sauvages, en République Argentine ?...

— Oui, des Indiens Tobas et Lenguas, de

la race des Guaranis, et qui sont demeurés indépendants malgré les efforts faits par la Bolivie et l'Argentine pour les soumettre. Ce sont eux qui ont anéanti la mission du docteur Crevaux, en 1882, et ils se rappellent encore, de temps à autre, à l'attention publique par l'assassinat de quelque colon isolé ou par le vol de bestiaux. Et il est assez difficile de les poursuivre, car ces plaines sont périodiquement inondées, tantôt à la suite des pluies d'hiver, tantôt par de violents orages qui déversent des trombes d'eau sur la contrée. C'est pourquoi il conviendra de ne pas nous lancer inconsidérément dans une poursuite pouvant nous entraîner jusque dans ces territoires peu sûrs.

— Mais enfin, insista Bernard, si nous ne parvenions pas, cependant, à joindre les bandits, quelles sont vos intentions, Raymond ?...

— Je ne m'avouerai vaincu que lorsqu'il m'aura été démontré que toute lutte est désormais vaine, mais j'espère bien parvenir à faire arrêter ces deux individus avant qu'ils aient quitté l'Amérique su Sud.

— Mais pourquoi ne pas les attaquer directement et ne nous fier qu'à nous-mêmes pour rentrer dans ce qui vous appartient en vertu de la volonté exprimée du seul vrai possesseur de ce trésor, l'Irlandais O'Ryan ?

— Ah ! si Pablo pouvait tenir une arme, nous pourrions peut-être tenter de réduire les malfaiteurs à l'impuissance et les livrer à la justice, mais n'oubliez pas, Bernard, qu'ils sont armés et certainement déterminés à tout pour conserver ce dont ils ont réussi à s'emparer. Ce serait donc risquer une grosse partie et c'est pourquoi j'ai demandé de l'aide. Ce que trois hommes ne pourraient réussir sans péril ne sera qu'un jeu pour une troupe nombreuse. Nous arrivons, je crois. J'aperçois quelques maisons, au creux de ce vallon...

— Oui, c'est, en effet, Santa-Victoria ! Viens, Maurice, nous allons nous renseigner et savoir si l'on a vu passer la barque. Vous, Bernard et Irma, attendez-moi pendant ce temps.

Quand l'ingénieur revint, une demi-heure plus tard, il paraissait soucieux.

— Eh bien ! quoi de nouveau ? s'empressèrent de lui demander ses compagnons.

— Il paraît que les hommes constituant toute la police du pays, et qui sont au nombre de quatre en tout, sont justement partis en expédition pour observer les mouvements d'une troupe d'Indiens signalée sur la rive gauche du rio...

— Ah ! diable ! Que décidez-vous, dans ce cas ?...

— Le maire, le bourgmestre, le gouverneur, comme vous voudrez, à qui j'ai pu parler, m'a conseillé de remonter le cours du rio en amont, pour rejoindre la troupe de police. On n'a pas encore aperçu la barque montée par nos deux bandits, et cela, m'a-t-on appris, n'est pas étonnant, car le cours de la rivière est embarrassé d'îles et d'obstacles de toute espèce. Il existe même, dans les défilés de Cantagalla, à moins d'une dizaine de kilomètres d'ici, une série de rapides qui constituent un point des plus dangereux pour la navigation. Or, comme nos voleurs n'ont pas pris de marinier pour les conduire, ce passage peut leur être funeste et causer un accident dont nous pourrions profiter. C'est pourquoi je vous demande si vous voulez encore m'accompagner jusque-là. Si nous avons la chance de rencontrer en route les hommes de police, je leur transmettrai l'ordre de leur chef et ainsi en nombre, j'espère bien que nous intimiderons suffisamment les misérables pour les obliger à se rendre.

— Pouvez-vous douter de nous, Raymond?... Certainement, nous adoptons votre plan. Qu'en dites-vous, Pablo ? Pourrez-nous encore nous suivre ?

— Jusqu'au bout, oui, señor. Je tiendrai tant qu'il le faudra !

— Ne perdons plus un instant, dans ce cas. En route pour le défilé de Cantagalla !...

. . . .

Pendant que les Français, laissant derrière eux le village de Santa-Victoria, suivaient le cours de la rivière qui déroulait ses capricieux méandres à travers des pâturages verdoyants où paissaient en liberté un nombreux bétail : chevaux, bœufs et moutons, les deux Anglais, debout dans la barque qu'ils avaient achetée à Rinconada, s'efforçaient de guider avec des gaffes la course de leur esquif à travers les nombreux îlots et bancs de sable parsemant le chenal creusé entre deux falaises rocheuses. John Terrill, depuis qu'il avait mis la main sur le trésor accumulé par son ancien camarade de prospection, était d'une humeur épouvantable et malmenait son complice terrorisé. Celui-ci commençait à se repentir de s'être associé avec un individu dont il avait tout à redouter. Terrill n'avait plus besoin de lui, désor-

mais ; il devenait même d'autant plus gênant qu'il avait été convenu que le trésor serait partagé par moitié entre eux. Or, à des regards significatifs de son complice, Shaw devinait le travail qui se faisait dans l'esprit de Terrill et son désir secret de se débarrasser d'un témoin dangereux, en même temps qu'il demeurerait seul propriétaire des millions de l'Irlandais. L'ancien usurier sentait tout le péril de sa situation et comme, lui aussi, aurait voulu être seul et unique possesseur de l'énorme fortune contenue dans les petits sachets empilés dans une soute de la barque, il réfléchissait de son côté aux moyens de faire disparaître celui auquel il avait fourni les moyens matériels de mener à bien l'entreprise.

Pendant toute la journée, l'embarcation continua d'avancer sous des arceaux de feuillage dont les extrémités venaient baigner dans l'eau, tantôt tranquille, tantôt écumant contre des blocs de rochers se dressant comme de dangereux écueils semés au hasard, et les deux hommes n'avaient pas trop de toute leur attention pour éviter d'aller se briser contre ces obstacles sans cesse renaissants.

Soudain, Terrill, à un nouveau détour de la rivière qui coulait encaissée entre deux murailles de schistes entassés, crut entendre un bruit inquiétant à quelque distance en avant.

— Ouvrons l'œil, dit-il à son associé. Ce doit être les rapides dont on nous a parlé !

Le tapage des eaux augmentait en même temps que la barque prenait une allure plus vive.

Au même instant, un hurlement sauvage se fit entendre et une troupe d'individus, à peine vêtus d'un pagne étroit ceignant leurs reins, apparut sur la berge. Ils agitaient des arcs en se montrant la barque qui approchait.

— Les Indiens Tobas !... murmura l'Anglais. Tant pis, il nous faut passer quand même !

Il saisit sa carabine, tout en commandant à son compagnon :

— Attention à ne pas nous laisser échouer ! Empoigne la gaffe pendant que je vais me débarrasser de ces coureurs de bois dont les mauvaises intentions sont évidentes !...

Il n'avait pas terminé sa phrase que les cris redoublèrent et qu'une volée de flèches, accompagnée de plusieurs coups de fusil, siffla dans l'air ; mais la distance était encore trop grande et le canot ne fut pas atteint.

— Allons ! ils en veulent ! grogna l'aventurier, épaulant son arme et visant l'un des Indiens.

A la détonation répondit un hurlement de fureur et les sauvages se mirent à courir vers une sorte de petit promontoire rocheux s'avançant presque jusqu'au milieu de la rivière. L'embarcation devait, dans sa course, passer à moins de quelques mètres des sauvages. La situation des navigateurs devenait critique, d'autant plus qu'il leur fallait toute leur attention pour éviter les écueils qui reparaissaient et formaient comme le seuil d'un barrage de plusieurs mètres de hauteur à la pointe d'un îlot herbeux.

D'un coup d'œil, John Terrill reconnut l'imminence du péril. Le seul moyen d'y échapper était d'atteindre l'autre rive, mais un blasphème s'échappa alors de sa gorge contractée. Un groupe de cavaliers apparaissait, remontant, au trot de ses mules, le cours du rio, et le bandit reconnut dans ces arrivants l'ingénieur et ses compagnons.

D'un côté les sauvages, de l'autre les Français... et, devant lui, l'abîme où les eaux mugissantes s'engouffraient en tournoyant.

Il fallait prendre un parti immédiat et, avant tout, éviter d'aller se briser sur les rochers. Shaw, affolé, avait lâché la gaffe, qui était partie à vau-l'eau, et s'était jeté à plat ventre au fond du bateau, pour éviter les projectiles. N'étant plus maintenue, la barque se dirigeait en droite ligne sur le promontoire, où l'attendaient les sauvages.

Terrill connaissait les mœurs des Tobas. S'il tombait entre leurs mains, il s'exposait aux pires supplices, car ces Indiens sont réputés pour leur cruauté naturelle. D'autre part, s'il abordait l'autre rive, le trésor était perdu pour lui et il n'hésita plus. D'un violent effort, jouant le tout pour le tout, il rejeta la barque au milieu du courant.

Mais, cette fois, ce n'était pas le crime qui devait triompher.

Au moment où, emporté par la force irrésistible du rio changé en torrent, il passait devant la pointe extrême du rocher où étaient massés les Indiens, l'un de ceux-ci darda sa lance avec tant d'adresse qu'elle l'atteignit en pleine poitrine.

Le bandit, le cœur traversé, s'affaissa, tandis que la barque, avec son précieux chargement, allait se fracasser sur les pointes de granit formant le seuil de la chute, laissant

seulement surnager quelques planches qui furent emportées au large. Le complice de Terrill, l'ancien usurier de Londres, Shaw, disparut dans les tourbillons et, ne sachant sans doute pas nager ou anéanti par la peur, il ne revint pas à la surface. Les deux bandits avaient reçu leur juste châtiment, mais le trésor de l'Irlandais était bien à jamais perdu pour tout le monde.

XXII

LA CAVERNE MYSTÉRIEUSE

La race guaranie comprend une foule de tribus répandues de l'océan Atlantique aux Andes et jusque dans le Paraguay, le Brésil et les Guyanes. Venue du dehors, elle en arriva peu à peu à occuper presque tous les territoires des anciens Tapuyas. Dépouillés à leur tour par les Portugais, les Guaranis se divisèrent en deux catégories : les uns continuèrent à vivre en vrais sauvages tandis que les autres adoptaient en partie des mœurs européennes, ce qui les fit considérer par leurs frères comme des asservis.

De taille au-dessous de la moyenne en général, ces Indiens offrent un teint jaune rouge, de gros cheveux très noirs, une tête ronde, une face large. Ils vont, à peine vêtus d'un pagne peu ample, mais avec des ornements hétéroclites : griffes ou dents d'animaux sauvages, élytres de coléoptères, plumes d'oiseaux, dont ils se font autant d'objets de parure. Ils vivent dans de grandes cabanes dont ils font le toit en feuilles de palmier et les murailles en troncs d'arbres. Ils se livrent à la chasse et à la pêche avec des armes primitives ; certains ont pu se procurer de mauvais fusils, mais la plupart n'ont que des arcs, des lances et des casse-têtes. D'un caractère assez franc, pour des peuplades encore primitives, ils se montrent à l'occasion cruels et, autrefois, certaines tribus mangeaient leurs prisonniers, coutume tombée d'ailleurs en désuétude depuis leur fréquentation plus grande des colons établis en Amérique du Sud, fréquentation qui a beaucoup influé, depuis un demi-siècle surtout, sur les mœurs et même sur la langue.

Cependant il existe, encore maintenant, dans le haut Paraguay et dans le Grand Chaco, des tribus des anciens Guaranis, telles que les Lenguas et les Tobas, qui ont conservé bien des traits du caractère de leurs ascendants, notamment l'instinct du pillage, et il arrive encore que des estancias et établissements agricoles isolés et éloignés des centres, reçoivent la visite de déprédateurs, qui s'en prennent surtout aux bestiaux qu'ils emmènent au loin pour les sacrifier, lorsque la chasse n'a pas donné les résultats espérés.

C'était une bande d'indigènes campés sur les confins du Chaco occidental, et en route pour une œuvre de pillage sur les confins de la Bolivie et de l'Argentine, qui avait attaqué la barque montée par Terrill et Shaw, dans le but de tirer une rançon de ces deux voyageurs isolés. L'occasion se trouvant manquée par suite du naufrage du bateau, les sauvages, déçus, étaient restés un moment à gesticuler, se reprochant le mauvais succès de leur attaque. Ils allaient se retirer quand ils aperçurent, sur l'autre rive du rio, les quatre Français qui avaient assisté comme eux à la scène qui venait d'avoir un si tragique dénouement. Aussitôt, après un rapide colloque, les Indiens résolurent de se venger de l'échec qu'ils venaient de subir en rançonnant les voyageurs qu'ils jugeaient incapables de se défendre, n'ayant aucune escorte pour les protéger. Dans ce but, ils rentrèrent sous bois, afin d'y reprendre leurs chevaux, qui s'y trouvaient cachés.

N'apercevant plus les sauvages, qu'ils pensaient s'être retirés, les Français avaient mis pied à terre pour se rapprocher du barrage et ils considéraient d'un regard consterné la nappe d'eau écumante.

— Cette fois, pensa tout haut le cousin Bernard, le trésor est bien perdu et je crois qu'il sera impossible maintenant de le repêcher.

L'ingénieur ne répondit rien à cette juste remarque. Tant de peines endurées et tant d'argent englouti pour un résultat aussi désastreux ! Il restait là, profondément accablé. Sa cousine sentit quelle pouvait être la profondeur de ce chagrin et à quel point ce coup imprévu du sort affectait le père de famille ; aussi essaya-t-elle de le consoler par de bonnes paroles, mais celui-ci ne paraissait pas entendre. Tous ses projets d'avenir pour ses enfants étaient partis en fumée. Il reviendrait en France plus pauvre qu'il n'en était parti et, maintenant, après avoir touché du doigt la fortune, il n'en restait rien qu'un peu de poudre éparse au fond du lit de la rivière !

Mais M. Santin était un homme énergique qui ne s'abandonnait pas longtemps à épiloguer sur un événement heureux ou défavorable. Il releva la tête et ses traits contractés se rassérénèrent peu à peu.

— Tout est perdu, en effet, il n'y a plus à y songer. Il n'y a rien eu de notre faute... Notre seul tort a été de ne pas nous être montrés assez défiants et, pour ma part, je vois que j'aurais dû apporter plus d'attention aux hypothèses de Maurice, que je taxais de pures imaginations. N'y pensons donc plus et pardonnez-moi tous les deux de vous avoir imposé des fatigues et des dangers bien inutiles.

Les deux époux prirent les mains de l'ingénieur dans les leurs et les serrèrent affectueusement, tandis qu'ils lui assuraient avec émotion :

— Nous ne récriminons aucunement, mon cher Raymond, et, bien au contraire, nous déplorons vivement ce dénouement imprévu de vos efforts...

Maurice, qui s'était un peu éloigné pendant cette conversation, accourut, hors d'haleine.

— Alerte ! s'écria-t-il en se précipitant vers son père. Regardez ! Les sauvages viennent de traverser la rivière sur leurs chevaux et ils nous poursuivent !

En effet, pour ne pas donner l'alarme aux voyageurs qu'ils se proposaient de capturer, et en même temps pour leur couper la route de Santa-Victoria, les Indiens avaient traversé le rio en aval et à un kilomètre environ du barrage, se fiant à leurs montures pour cette courte traversée. Et dès qu'ils se trouvèrent rassemblés au complet sur la rive occupée par les Français, ils excitèrent leurs chevaux et accoururent ventre à terre vers ceux-ci.

D'un regard, M. Santin envisagea le péril et comprit :

— En selle tous, ordonna-t-il, et gagnons au plus vite la montagne, où ils ne pourront nous suivre, si bons cavaliers qu'ils soient !...

Les trois hommes et la jeune femme escaladèrent leurs mules et, excitant celles-ci à coups de fouet, partirent de toute leur vitesse vers les hauteurs qui se dressaient sur la rive droite du rio. C'était un massif montagneux et boisé, assez élevé, encerclé à sa base par l'affluent du Vermejo.

Les Français avaient plus de huit cents mètres d'avance sur leurs poursuivants, mais ces derniers avaient des chevaux dont l'allure était sensiblement plus rapide que celle des mules, et cette distance ne tarda pas à diminuer.

— Plus vite, si c'est possible !... cria l'ingénieur, angoissé. Ils gagnent sur nous !...

Bernard Nessius se retourna sur sa selle au moment où, sans cesser de galoper, les Indiens décochèrent une volée de flèches qui ne parvint pas jusqu'à la petite troupe.

— Ah ! si ces messieurs commencent... monologua le représentant de commerce, il va leur pleuvoir des pruneaux pas très sucrés !... Nous sommes en état de légitime défense et personne n'y pourra trouver rien à redire !

Fouaillées, excitées de toutes manières, les mules fournissaient leur maximum d'efforts et de vitesse et, en dépit de l'état du sol et des aspérités qui le parsemaient, elles ne butaient pas, car elles avaient le pied sûr. On avait atteint une sorte de corniche dominant la plaine de quelques centaines de pieds, mais les Indiens arrivaient comme la foudre. Ils n'étaient plus qu'à quelques centaines de pas en arrière. Certains de leur prochaine victoire, ils poussèrent des hurlements de triomphe et pressèrent encore leurs montures.

Un moment de plus et les voyageurs étaient faits prisonniers et probablement dévalisés par les sauvages habitants de la pampa, quand M. Santin, avisant une sorte de couloir taillé entre deux rochers à pic, y engagea brusquement sa monture et fut immédiatement suivi par ses compagnons. Mais Bernard était passé à l'arrière-garde. Décrochant sa carabine, dont le magasin était garni de cartouches, il s'arrêta bravement, tandis que les autres continuaient à avancer.

— Gagnons un peu de temps et retardons ces gaillards-là ! dit-il.

Et il ouvrit un feu rapide sur les assaillants, dès que ceux-ci apparurent à l'entrée du défilé.

Des hurlements affreux, marquant, cette fois, la colère et le désappointement, s'élevèrent alors de la troupe des Indiens, qui se rejeta hors du champ de tir du chasseur. Pendant plusieurs minutes, et sans qu'aucune flèche ne lui eût été décochée, M. Nessius demeura à la même place, guettant les agresseurs, puis, satisfait de les avoir retardés, il repartit retrouver ses amis qui continuaient à gravir la montagne.

Mais l'escalade se faisait plus ardue. Il fal-

lait à tout instant contourner d'énormes blocs de basalte ayant roulé, depuis des siècles, des sommets, et qui étaient recouverts de mousse, pour s'élever ensuite sur des pierres roulantes qui faisaient broncher les mules.

Un émissaire des Tobas apparut au sommet des roches surplombant le défilé, mais il séjourna à peine une minute sur son observatoire. Il était évident qu'avant de s'engager dans ce passage où ils avaient été si rudement reçus, les Indiens voulaient s'assurer qu'aucun adversaire ne s'y trouvait embusqué. Mais ils ne renonçaient pas pour cela à la poursuite et les Français en eurent la preuve en voyant la troupe sauvage, à pied, cette fois, gravir par la voie la plus directe la pente que les mules venaient de franchir. Déjà, les pillards, qui étaient au nombre d'une vingtaine, n'étaient plus qu'à une centaine de pas en arrière.

L'ingénieur, qui comprenait que les mules, épuisées par la rude ascension de la côte, étaient incapables de fournir un nouvel effort, promena un regard éperdu autour de lui pour découvrir un abri... Il aperçut, dans cet enchevêtrement prodigieux de rocs éboulés, une ouverture irrégulière béant comme l'entrée d'un tunnel dans la profondeur de la montagne.

D'un geste énergique, il montra cet orifice à ses compagnons.

— Voilà un refuge, dit-il en sautant à bas de sa monture. Vite... suivez-moi !...

En moins de quelques secondes, les quatre Français et l'Argentin furent debout sur le sol, tirant leurs mules par la bride, et disparaissaient dans l'ombre de la caverne. Il était temps !... Les sauvages habitants de la pampa, un instant déroutés par la disparition subite de la caravane qu'ils poursuivaient, n'avaient pas été longs à retrouver la bonne piste, bien que tout bruit de pas eût cessé dans l'ombre. Mais, prudents comme le sont instinctivement tous ces peuples primitifs, ils s'écartèrent de quelques pas de cette entrée, comprenant qu'ils seraient une cible trop facile pour leurs adversaires invisibles. Ils parurent se concerter entre eux, mais sans manifester l'intention de s'éloigner. Certains que les voyageurs seraient obligés de sortir promptement de cet abri momentané, les Tobas se disposaient à faire le siège de la caverne avant de tenter un assaut qu'ils savaient d'avance dangereux, étant donné que ceux qu'ils attaquaient étaient armés de fusils dont ils savaient faire usage. Ils en avaient donné la preuve.

XXIII

SERAIT-CE DU RADIUM ?...

L'arriero Pablo Aguila s'était approché en rampant de l'ouverture et avait écouté les cris des Indiens. Tout en tâtonnant, pour ne pas se heurter aux aspérités de la muraille, il revint près des Français, à qui il avait voué une reconnaissance sans bornes depuis que ceux-ci l'avaient arraché à une mort inévitable. M[me] Nessius, confuse des soupçons injustifiés qui lui avaient fait voir un moment dans le muletier un complice des voleurs, s'en était rachetée vis-à-vis de sa conscience en n'épargnant rien pour accélérer le rétablissement de l'Argentin qui avait été, en somme, blessé à leur service. La nature vigoureuse et le tempérament énergique de l'arriero avaient permis à ces soins de produire tout leur effet et c'est pourquoi, quatre jours seulement après avoir eu l'épaule traversée par la balle de Terrill, Pablo était capable de se tenir des heures entières en selle. Les trous d'entrée et de sortie du projectile étaient déjà fermés et en pleine voie de cicatrisation.

Avec l'intermédiaire de Maurice, l'arriero expliqua au chef de l'expédition que les sauvages se préparaient à bloquer l'entrée de la caverne afin de saisir les assiégés, lorsqu'ils essaieraient de s'échapper.

Pablo et Maurice avaient parlé à demi-voix, pour éviter d'attirer l'attention des Indiens massés à quelques pas de l'entrée. Cependant, à la résonance de leurs paroles, M. Santin jugea qu'ils devaient se trouver dans une excavation présentant d'assez vastes dimensions. La première chose était de s'assurer des proportions de cet abri et de voir ce que l'on pourrait en espérer. Peut-être possédait-il plusieurs issues, par lesquelles il serait possible de s'échapper ? Ou bien, au contraire, les sauvages seraient-ils capables de s'y glisser pour les attaquer ? C'était à vérifier.

Depuis que s'était produit la catastrophe où le trésor de O'Ryan s'était trouvé englouti, des heures s'étaient écoulées et déjà l'obscurité descendait des sommets des Andes. Le temps s'était couvert et il était certain que la nuit ne s'écoulerait pas sans

pluie, mais dans l'excavation où ils s'étaient réfugiés, les assiégés se trouvaient parfaitement abrités. Bientôt l'obscurité fut complète, aussi bien à l'extérieur que dans la caverne, mais des lueurs dansantes montrèrent que les Tobas avaient allumé un foyer à peu de distance.

L'ingénieur n'avait pas manqué de se munir, à Buenos-Ayres, de piles sèches de rechange pour sa lanterne électrique et, justement, il avait garni celle-ci d'éléments neufs à Salta. Il chercha dans sa valise et, après quelques moments de tâtonnements dans l'obscurité, il finit par reconnaître sous ses doigts l'objet désiré. Pressant alors sur le bouton interrupteur, il fit jaillir le rayon lumineux, qu'il promena autour de lui.

Il ne fut pas longtemps à remarquer qu'il se trouvait dans une espèce de cave creusée en plein roc, sans doute par l'action des eaux, et dont la voûte s'élevait à plus de six mètres au-dessus de sa tête. Des stalactites brillantes et irisées étincelaient au plafond, lorsque le rayon émanant du filament incandescent venait à les rencontrer. L'entrée se trouvait dans un des angles de la caverne, qui paraissait mesurer une vingtaine de pas de largeur. Le fond paraissait un peu plus éloigné et fermé par un entassement de blocs de grès provenant d'un éboulement de la voûte.

Laissant à Bernard et à Pablo le soin de surveiller l'entrée, M. Santin, accompagné de son fils, se dirigea, en s'éclairant de sa lanterne, vers cette partie de l'excavation souterraine. Il reconnut qu'il existait des passages assez larges pour permettre à un homme de se glisser entre les blocs, et il n'hésita pas à s'y engager. Il pénétra alors dans une salle infiniment plus vaste que la première. Le sol en était formé de sable fin, parsemé de paillettes brillantes de mica. De la cassure d'une faille aux parois polies comme du marbre s'écoulait un mince filet d'eau se rassemblant dans une sorte de vasque naturelle qui s'était creusée dans la pierre, à la suite des siècles. L'atmosphère de cette caverne était parfaitement saine et sèche. Peut-être communiquait-elle par des conduits invisibles, avec l'extérieur?

L'ingénieur s'empressa alors de revenir dans la première salle pour faire part du résultat de son exploration à ses compagnons qui, le fusil en main, montaient la garde à quelques pas de l'ouverture, non loin de laquelle on entendait les voix des Indiens. Ceux-ci ne paraissaient pas disposés à lever le siège commencé. M. Santin expliqua ce qu'il venait de découvrir.

— Parfait, acquiesça M. Nessius. Si l'on peut fermer l'ouverture donnant accès à cet autre compartiment, nous serons en sécurité et il nous sera aisé de nous défendre contre MM. les sauvages, dans le cas où, fatigués de nous attendre à la sortie, il leur viendrait l'idée de nous livrer assaut. Cela nous donnera le répit nécessaire pour chercher une autre issue par laquelle nous leur fausserons compagnie. Le malheur, c'est que nous ne pourrons y faire passer nos mules...

— En effet, c'est un grave inconvénient ; peut-être serons-nous obligés de libérer ces pauvres bêtes. S'il existe ici une source permettant de les abreuver, nous n'avons, en revanche, de fourrage que pour un seul de leur repas... aussi est-il à craindre qu'elles ne s'enfuient lorsqu'elles se sentiront pressées par la faim. Elles ne tarderont pas alors à être capturées par les Tobas...

— Peut-être ceux-ci se contenteraient-ils de cette capture et ne s'occuperaient plus de nous. Mais s'ils continuent à rôder aux environs il nous deviendra impossible de leur échapper et de regagner l'un des villages les plus proches : Rinconada ou Santa-Victoria.

— Ah ! s'il y avait, comme à Salta, des sans-filistes... murmura l'élève physicien, je sais bien ce que je ferais !...

— Enfin, ne perdons pas de temps, continua le chef de l'expédition. Abreuvons d'abord les bêtes et distribuons-leur le reste de fourrage, puis nous transporterons nos bagages dans l'autre partie de la caverne. Nous établirons une barricade afin d'empêcher les Indiens d'y pénétrer sans que nous soyons avertis. Mais il ne sera pas moins prudent, je crois, d'établir un service de garde pour ne pas risquer d'être surpris en plein sommeil par ces indigènes.

Il fut fait ainsi que M. Santin l'avait énoncé. Les bagages ayant été transportés de l'autre côté de la partie éboulée, les passages furent fermés, sauf un seul, le plus étroit, puis Mme Nessius, qui n'avait pas laissé échapper jusqu'alors une seule parole de récrimination contre les événements, prépara sur le fourneau à pétrole qui lui servait à cet usage, le repas, avec les éléments qu'elle avait pris la précaution de se procurer à Rinconada, c'est-à-dire des tranches de bœuf, des patates et des noix du Brésil,

— Pourvu que les démons qui nous gardent se lassent bientôt de leur faction... articula le représentant de commerce. Nous serions bientôt au bout de nos provisions et il faudrait nous rationner ! Mais il y aurait peut-être un moyen de nous débarrasser d'eux. Il suffirait d'un peu d'audace et de chance...

— Ah ! comment cela, mon bon Bernard ?

— Tout simplement en faisant une sortie inopinée au moment où ces bandits s'y attendront le moins. Nous avons trois bons fusils et autant de revolvers. En ouvrant un feu roulant, ils seraient terrorisés !...

— Mais les survivants en deviendraient d'autant plus féroces, car on ne pourrait espérer les détruire tous d'une seule décharge. Quelques-uns d'entre eux possèdent aussi des fusils et riposteraient. Or, nous avons déjà trop d'un blessé et je ne veux pas que vous risquiez ainsi votre existence. Nous tâcherons de trouver un autre moyen de leur échapper. Nous explorerons demain en détail cette curieuse formation souterraine. Prenons un peu de repos ; les fatigues et les émotions de ces derniers jours exigent que nous ne dépensions pas inutilement des forces dont nous aurons besoin bientôt.

L'arriero fit une dernière visite à ses bêtes qui, après avoir broyé leur provende, s'étaient couchées sur le sol. Il écouta les voix des Indiens qui discouraient toujours, sans oser pénétrer à l'intérieur de la grotte, certains qu'ils étaient de saisir les voyageurs dès que ceux-ci manifesteraient l'intention de sortir de leur abri.

De retour auprès des Européens, Pablo leur expliqua en quelques mots la situation. Les sauvages ne paraissaient pas vouloir s'éloigner. Il répéta ensuite ce qu'il avait entendu dire, au sujet de l'obstination montrée en pareille circonstance par ces indigènes.

— C'est pourquoi il faudra nous tenir sur nos gardes jusqu'à ce que nous soyons parvenus à fausser compagnie à ces indésirables habitants de la pampa, dit Bernard. Je propose donc de prendre la première faction, après laquelle Raymond me remplacera...

L'arriero, à qui la phrase fut traduite, affirma que les Tobas n'oseraient pas pénétrer a l'intérieur de la caverne pendant la nuit, car ils croient que de mauvais esprits hantent les lieux obscurs ; et il ajouta que l'on pouvait dormir tranquilles. Il proposa même de veiller pendant quelques heures, mais l'ingénieur refusa son offre, lui conseillant au contraire de prendre un repos dont il devait avoir grand besoin, après la chevauchée et les émotions de cette longue journée. Le blessé eut beau protester, il dut, après s'être restauré à côté de ses maîtres, s'enrouler dans ses couvertures et s'abandonner à un sommeil réparateur. La température était douce, à l'intérieur de cette cave où le silence était absolu et seulement troublé par le bruit de la source s'écoulant dans la vasque et celui de quelques rares gouttes d'eau tombant de la voûte.

Ainsi que l'Argentin l'avait avancé, les indigènes n'osèrent pas se risquer à l'intérieur de la caverne tant que dura l'obscurité, et la nuit se passa sans alerte ; mais ce calme ne devait pas durer et il était hautement probable que les sauvages finiraient par s'impatienter et tenter un assaut. On les entendait discourir sur un ton élevé, comme s'ils ne se mettaient pas d'accord sur le plan d'attaque à adopter.

— Ne nous laissons pas intimider par ces démonstrations belliqueuses, dit l'ingénieur. Nous sommes moins nombreux, c'est vrai, mais nous disposons d'un armement infiniment supérieur à celui de nos adversaires et nous sommes dans une position facile à défendre. Ne perdons donc pas notre temps à écouter leurs palabres, mais cherchons plutôt si l'étrange formation souterraine qui nous donne abri ne possèderait pas une autre issue par où nous pourrions brûler la politesse à nos assiégeants.

— Ce serait à souhaiter... murmura la cousine Irma. Le séjour dans cette cave obscure commence à me paraître un peu long et je serai heureuse de revoir la lumière du jour.

Suivi de Maurice et de Bernard, M. Santin, sa lanterne électrique au poing, inspecta avec soin la paroi rocheuse fermant cette deuxième salle, qui pouvait bien mesurer cent vingt pas de tour, soit une trentaine de mètres de diamètre. Plusieurs ouvertures irrégulières, de différentes dimensions, se découpaient dans les parois du pourtour, mais, après examen, il fut reconnu que plusieurs n'étaient que de simples anfractuosités sans profondeur. Pourtant, le jeune garçon, qui était également pourvu d'une lampe de poche, remarqua dans un angle, à trois mètres de hauteur environ, un trou qui lui parut être l'entrée d'une galerie. Il appela l'attention de son père sur ce point, auquel il était possible d'accéder en se hissant sur un mon-

ceau de pierres éboulées formant comme une espèce d'escalier naturel.

— Il ne faut rien négliger, accéda l'ingénieur. Voyons donc ce qu'il y a par là...

Il se hissa à la suite du jeune garçon qui avait également escaladé les blocs écroulés et s'était engagé sans hésiter dans un couloir tortueux, ancien chemin de quelque rivière souterraine, à une époque géologique reculée, et qui allait tantôt s'élevant, tantôt s'abaissant et changeant de direction à tout instant.

Soudain Maurice, qui marchait le premier, sentit le sol manquer sous ses pieds, comme si un puits s'était brusquement ouvert, et il tomba de plusieurs mètres de haut. M. Santin put s'arrêter juste sur le rebord de cette excavation, sur lequel il se pencha pour appeler.

— Où es-tu, Maurice?... T'es-tu blessé?...

La voix du jeune garçon lui parvint aussitôt.

— Non, père, je n'ai aucun mal. On aurait dit que je tombais sur un matelas. Ma lampe s'est éteinte par la secousse, mais, c'est curieux, on voit clair tout de même !...

— Comment cela ?... Que veux-tu dire ?... C'est la lumière du dehors qui pénètre jusque-là ?

— Non, non. C'est une lueur qui n'est pas ordinaire ! On dirait plutôt une phosphorescence, mais de quelle intensité !... Viens voir, père, c'est curieux !...

L'ingénieur plongea le rayon de sa lanterne dans l'excavation qui paraissait mesurer quatre à cinq mètres de profondeur. Il hésita un moment à sauter d'une pareille hauteur. D'ailleurs, il fallait s'assurer le moyen de remonter, mais il reconnut que l'escalade devait être assez aisée, en utilisant des saillies de roc hérissant la paroi très irrégulière ; aussi, tranquille de ce côté, il finit par céder aux encouragements de son fils et sauta.

A son extrême étonnement, au lieu de la secousse brutale qu'il s'attendait à ressentir, le contact avec le fond du puits fut remarquablement doux : on aurait cru, comme l'avait dit Maurice, que l'on était reçu sur un édredon. Pourtant, le sol était composé de concrétions cristallines extrêmement dures au contact de la main. Il se baissa pour s'en assurer, mais il lui sembla soudain que l'air manquait à ses poumons et qu'il allait suffoquer.

Il se redressa vivement et passa la main sur son front.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? pensa-t-il. C'est étrange !... »

— Eteins ta lanterne, père, et regarde !... insista Maurice.

L'ingénieur obéit et, par une baie ouverte dans la paroi du puisard, il aperçut une troisième salle, de dimensions sensiblement moindres que les deux premières, et qui était illuminée jusque dans ses plus petits recoins par une lumière violacée rappelant celle qui se dégage des tubes à vide dits de Geissler, mis en activité.

— Qu'est-ce que cela signifie ?... Quel est ce phénomène ? s'écria-t-il. Il faut voir cela de plus près !...

Il se hissa à la hauteur de la baie et pénétra dans cette sorte de rotonde ou de cloche creuse dont les parois étaient tapissées de singulières fluorescences d'où s'échappait la lueur qui avait attiré l'attention du jeune garçon.

— Y comprends-tu quelque chose ?... martela le père de famille, au comble de la surprise.

Quel ne fut pas son étonnement en entendant Maurice lui répondre tranquillement :

— Certainement, père... C'est un phénomène de radio-activité, et dont l'intensité est telle qu'il est certain que ces cristaux sont extrêmement riches en sels de radium, dont la valeur marchande est excessivement élevée. Il y a là de quoi te consoler de la perte du trésor de l'Irlandais !...

XXIV

TOUT LE MONDE CHIMISTE

Sans tout d'abord relever les paroles du jeune élève physicien-chimiste, M. Santin s'était rapproché des singulières cristallisations qui brillaient dans l'obscurité, comme si une lumière intérieure s'y fût trouvée incluse. Cependant, au contact de la main, ces cristaux demeuraient absolument froids, ce qui prouvait que ce dégagement de lumière ne s'accompagnait d'aucune chaleur. La lueur phosphorescente ainsi rayonnée était assez vive pour qu'on pût facilement lire l'heure au cadran d'une montre et distinguer les moindres détails géologiques de la cavité souterraine.

— Quelle peut bien être la composition de

ces bizarres minéraux? monologua l'ingénieur.

— C'est évidemment une variété de péchurane ou d'un oxyde quelconque contenant une forte proportion de sels de radium, affirma le jeune garçon. Mais je ne crois pas que, jusqu'à présent, on ait trouvé dans la terre des minerais présentant une telle intensité de radiations.

— Et tu crois que l'on pourrait tirer parti de ce produit? interrogea le père de famille.

— Certainement ! mais il serait nécessaire de le porter à son maximum de concentration pour qu'il ne reste plus qu'à en extraire, par des distillations fractionnées, les sels purs.

— Une semblable opération serait-elle possible avec les moyens dont nous disposons?

— Je le crois, père, à la condition de nous procurer les acides et la soude nécessaires.

— Cela ne me paraît pas facile, étant donné que nous sommes bloqués dans cette caverne par les sauvages... Et les droguistes sont loin d'ici !...

— On peut trouver ces produits à l'état naturel. Je me rappelle que l'on nous a appris, à l'école, que M. Boussingault a trouvé, dans les eaux du rio Vinagre, qui descend des Andes, 1 gramme 34 d'acide sulfurique et 1 gramme 21 d'acide chlorhydrique par litre ; et, comme le débit est de 35.000 mètres cubes par vingt-quatre heures, cela montre que cette rivière entraîne chaque jour un total de 47.000 kilogrammes d'acide sulfurique et 42.000 d'acide chlorhydrique. Or, cette rivière n'est probablement pas la seule qui présente cette particularité et peut-être trouverons-nous par ici ce qui serait nécessaire...

— Eh bien, tu nous expliqueras les manipulations à opérer, et, si c'est possible, nous les réaliserons. Les sels radio-actifs ont, je crois, une grande valeur commerciale?

— Certainement. Le milligramme de chlorure de radium vaut, nous a dit le professeur de chimie, actuellement cinq cents francs. Si nous pouvions en emporter de quoi en préparer quelques grammes, tu vois, père, que cela nous permettrait de moins regretter la perte des pépites de l'Irlandais?...

— Ne nous laissons pas emporter par l'imagination, pour ne pas encore nous exposer à de nouveaux mécomptes!... Allons faire part de ta découverte à Bernard et à la cousine. Nous aurons besoin de leur aide si nous entreprenons cette besogne... Mais, à propos, as-tu remarqué comme moi que le puisard est rempli d'un gaz méphitique ou tout au moins impropre à la respiration?...

— Oui, père, ainsi que l'amortissement de notre chute dû à la présence d'un gaz que je crois modifier l'intensité de la pesanteur.

— Et tu t'expliques ce phénomène?... Allons, je ne regrette pas les sacrifices que m'a causés ton séjour à l'Ecole de physique et chimie industrielle.

— C'est tout simplement de l'hélium dû à la désintégration des sels radio-actifs. Ceux-ci sont en telle quantité dans cette cavité du sol que ce n'est pas étonnant !

Déjà M. Santin s'était hissé, non sans peine, en raison de sa corpulence, jusqu'à la margelle du puisard. Il tendit la main à son fils pour l'aider à le rejoindre, mais celui-ci n'avait besoin d'aucun secours et s'élever à la hauteur de la corniche ne fut qu'un jeu pour lui.

Comme ils allaient s'engager dans le couloir tortueux qui devait les ramener à la salle où ils avaient laissé leurs compagnons, le bruit d'un coup de feu, sourdement répercuté par les parois, parvint aux deux explorateurs.

— Est-ce que les sauvages donneraient l'assaut?... s'exclama l'ingénieur. Vite, courons à l'aide de Bernard, nous ne serons pas trop de quatre pour les repousser !

L'instant d'après, il se précipitait dans la grande salle souterraine où les deux tentes restaient dressées et il manquait se heurter dans l'ombre à M[me] Nessius.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-il d'une voix angoissée. Les Indiens attaquent?...

— Non, répondit la voix du représentant de commerce. Ces indigènes se sont emparés de nos mules et ils les emmènent. J'ai aperçu la silhouette d'un d'entre eux et je lui ai expédié ma carte de visite, sous forme d'une dragée de plomb...

— Comment s'y sont-il pris?... Les bêtes étaient entravées, cependant.

— Vous n'avez pas idée de l'astuce diabolique de ces êtres-là !... Ils ont agi à tâtons et sans qu'aucun bruit ait décelé leur présence dans la grotte d'entrée ; puis, les mules une fois déliées, ils les ont épouvantées par leurs hurlements diaboliques, si bien que les pauvres bêtes, qui devaient d'ailleurs avoir faim, aucune provende ne leur ayant été distribuée, et pour cause, se sont enfuies du côté de la lumière. Décidément, nous n'avons

pas de chance avec nos attelages : voilà la deuxième fois qu'ils nous sont volés !...

— Enfin, si nous avons, d'autre part, l'avantage d'être débloqués, c'est déjà quelque chose ! Mais il conviendra de s'en assurer, pour ne pas risquer de tomber entre les mains de ces sauvages qui doivent être exaspérés de leur longue et vaine attente.

— Je m'en charge ! dit l'arriero qui avait compris le sens de la phrase. Laissez-moi faire.

M. Santin n'eut pas le temps de l'empêcher d'agir ; déjà l'Argentin avait disparu dans l'obscurité sans faire le moindre bruit. Cinq minutes plus tard, il était de retour.

— Plus personne ! annonça-t-il. Les Tobas sont déjà dans la vallée, occupés à poursuivre deux de nos animaux qu'ils n'ont pu encore capturer. Ils ne s'occupent donc plus de nous ; on peut profiter du répit qu'ils nous laissent et fuir à notre tour...

— En effet, hâtons-nous dans ce cas, approuva M. Nessius.

— Un instant, mes amis, intervint alors le chef de l'expédition, ce n'est pas encore le moment de quitter cet asile...

— Comment, que voulez-vous dire ? clamèrent deux voix dénotant la plus vive surprise.

En quelques mots, l'ingénieur mit ses cousins au courant de la découverte de Maurice. M. et Mme Nessius l'écoutèrent avec la plus vive attention.

— Par exemple ! c'est bizarre ce que vous me racontez là ! proféra le représentant de commerce. Il faut que j'aille me rendre compte sur place. Par où passe-t-on ?...

Maurice s'offrit à le conduire à la grotte mystérieuse, mais avant de le suivre, Bernard demanda un supplément d'explications que le jeune étudiant lui donna complaisamment.

— Mais, est-ce que ce n'est pas un corps dangereux que ce radium ? questionna-t-il. Quels sont d'ailleurs au juste ses usages ?...

— Le radium pur, expliqua doctoralement le jeune homme, n'existe pas, sinon comme une curiosité de laboratoire, car il est extrêmement difficile à isoler, et, en fait, on se contente d'utiliser ses sels, de préférence le chlorure de radium qui est déjà très actif. C'est, comme vous le savez, deux savants français, M. et Mme Curie, qui sont parvenus à extraire ce corps des résidus de terres rares appelés pechblendes, d'où l'on retire un métal qui a d'assez nombreuses applications : l'uranium. Or, un autre physicien, M. Henri Becquerel, avait remarqué que ce corps avait la curieuse propriété d'émettre un rayonnement invisible analogue aux rayons X, et c'est, en s'appuyant sur cette remarque, que M. Curie s'est fondé pour préparer les sels de radium, qui possèdent une intensité de radiation plus de *deux millions de fois* plus grande que les sels d'uranium. Ce qui fait la valeur actuelle du radium, c'est qu'il est infiniment rare dans la nature et mélangé en proportions infimes avec de nombreux autres corps inertes baryum, bismuth, plomb, silice, alumine, dont il faut le débarrasser, ce qui entraîne à des manipulations chimiques très complexes...

— Et tu supposes que, dénués de tout comme nous le sommes, il nous serait quand même possible, je ne dis pas de mener à bonne fin, mais seulement d'entreprendre des travaux aussi compliqués, interrompit le représentant de commerce.

— Oui, je le crois, répliqua avec assurance l'étudiant, car nous avons affaire, non pas à de la pechblende, mais à un composé beaucoup plus simple. Sans doute, à la suite des siècles, les sels radio-actifs se sont peu à peu débarrassés de leur gangue au fond de cette caverne, et je suis convaincu que quelques lavages dans une dissolution de carbonate de soude, suivis de plusieurs cristallisations successives, nous permettraient déjà de concentrer suffisamment les produits, pour augmenter considérablement leur teneur en radium. En traitant un poids de mille kilogrammes de ces terres, nous pourrions la réduire à une centaine de kilos, peut-être moins encore. Transportés dans un laboratoire convenablement outillé pour opérer des distillations fractionnées, il serait possible d'en retirer ensuite plusieurs grammes de chlorure de radium, dont la valeur est de quatre à cinq cents francs le milligramme. Vous voyez, cousin, que l'opération en vaut la peine ! Et les médecins qui utilisent les propriétés de ce précieux produit, encore trop rare pour les applications qui en sont faites dans le traitement de graves maladies, seraient heureux de cet apport d'une nouvelle provision de sels radio-actifs.

— Je le crois, mais où trouver de la soude pour ce traitement ?

— Oh ! il ne doit pas en manquer aux environs ! Les « salinas » que nous avons remarquées à diverses reprises ne sont pas

autre chose que des étangs dont l'eau est chargée de ces sels. Et, au besoin, on peut en fabriquer en brûlant certaines espèces de végétaux, dont on recueille ensuite les cendres.

— Mais, il faudra des récipients pour les mélanges, des outils pour détacher le minerai, une foule d'objets que nous ne possédons pas !...

— Dame, il faudra s'ingénier pour s'en passer et montrer que l'on est des débrouillards. Il me semble que le résultat mérite la peine qu'on aura à l'obtenir !

— Enfin, nous verrons. Montre-moi ta caverne fantastique. Ensuite, nous nous improviserons tous chimistes sous ton habile direction. Ton père admet tes affirmations ?

— Certainement, cousin Bernard. Mais vous, vous êtes le chasseur de l'expédition et c'est vous qui serez délégué comme avant à l'entretien du garde-manger.

Les choses devaient s'arranger comme le jeune homme l'avait énoncé. Dans une conversation générale, il fut décidé que l'on profiterait de l'occasion exceptionnelle qui se rencontrait et qui allait permettre de ne pas rentrer les mains vides en France. Maurice estimait qu'une semaine de travail suffirait, pour exécuter le traitement des cristaux radio-actifs et les débarrasser de la majeure partie des substances étrangères qui s'y trouvaient mélangées. Mais il fallait tout d'abord se procurer de la soude et préparer un récipient, pouvant servir de cristallisoir. Pour ce dernier, ce fut l'arriero à qui le travail à exécuter avait été expliqué qui s'en chargea, en fabriquant une sorte de panier peu élevé, avec des osiers que lui rapporta M. Nessius à sa première sortie et en doublant intérieurement ce panier avec une forte épaisseur l'argile, que l'on fit ensuite sécher devant un grand feu allumé à quelques pas de la caverne. Celle-ci devait continuer à servir d'abri pendant toute la durée des opérations.

Bernard eut la chance de tuer, dès le premier jour, deux agoutis et un tatou, ce qui assura la subsistance pour plusieurs repas, et, ce qu'il y eut de mieux, il découvrit un de ces étangs saumâtres, riches en cette soude, que Maurice avait annoncé lui être indispensable. De son côté, Pablo, qui était descendu, bien armé, jusqu'à la rivière, en revint avec deux poules d'eau au plumage sombre. Il s'aperçut, dans sa courte excursion, aucune trace des Indiens, qui devaient avoir regagné le désert du Chaco avec les mules volées.

Pendant ce temps, l'ingénieur et Maurice avaient fait de nombreux voyages à la cave aux matières radio-actives. A l'aide de leurs couteaux, seuls outils qu'ils possédassent, ils détachèrent des blocs, qu'ils transportèrent dans la grande salle auprès de la source du rocher. Bientôt, ils eurent amassé un tas énorme, formant un volume de près d'un mètre cube. C'était suffisant pour commencer.

Tranquilles du côté des vivres et de l'existence matérielle, les Français se mirent à la besogne, dès le surlendemain de leur arrivée à la caverne au radium, comme la nomma son jeune découvreur. Le foyer, alimenté du bois que fournissait en abondance la forêt toute voisine, permit d'extraire d'abord, par ébullition, le carbonate de soude du natron, contenu dans l'eau de l'étang ; puis, de dissoudre un certain poids des cristaux de baryum radifère. Il fallut trois jours entiers pour fondre ainsi, par portions successives, toute la quantité de matières extraite des parois de la grotte ; puis, il s'agit de les faire cristalliser et de se débarrasser des composés insolubles, ce qui exigea trois autres journées de travail assidu des chimistes improvisés. Heureusement, les matières premières ne manquaient pas et se trouvaient à proximité, ce qui facilita singulièrement la besogne. Le résultat de cette semaine d'efforts fut de ramener au dixième le poids des substances ainsi traitées, mais c'était encore insuffisant : il fallait absolument de l'acide sulfurique pour attaquer les cristaux et enlever les métaux étrangers restant mélangés aux chlorures de baryum et de radium. C'était là une nouvelle difficulté, mais, puisqu'il existait dans la contrée des rivières, dont les eaux étaient chargées de ces acides, le jeune chimiste ne désespéra pas d'en découvrir une dans les environs du camp et une excursion fut décidée dans le but de s'en assurer.

XXV

LA SITUATION DEVIENT DIFFICILE

Dans la nécessité où il se serait trouvé d'abandonner tout son matériel, vu l'impossibilité de le transporter, puisque les sauvages avaient capturé les mules, M. Santin avait dû fixer le campement à l'endroit où il

avait été obligé de se réfugier ; aussi la question du retour fut-elle l'objet d'un long débat avec les époux Nessius.

Le représentant de commerce faisait remarquer que l'on n'était guère éloigné de plus de quatre lieues du village de Santa-Victoria et du double de Rinconada et il proposa de se rendre pédestrement à l'une ou l'autre de ces bourgades dans le but d'organiser une expédition qui viendrait rechercher tout ce qu'on aurait laissé en arrière. L'arriero, dont la guérison était maintenant presque complète, s'offrit spontanément pour cette mission, mais l'ingénieur ne se montra pas favorable à ce projet, alléguant le peu de ressources que fournirait Santa-Victoria, simple réunion d'estancias, sans commerce ni industrie, et le détour considérable qu'occasionnerait le retour à Rinconada.

— Je crois infiniment plus simple et plus rationnel, avança-t-il, d'utiliser le chemin qui marche tout seul, comme eût dit Pascal, qu'est le rio de Lipez. Une cinquantaine de kilomètres, au plus, nous séparent d'Oran, agglomération de trois mille habitants au confluent du Vermejo et en relations journalières avec Salta, où nous reprendrons contact avec la civilisation et retrouverons le railway qui nous a amenés. En quelques heures, nous établirons un radeau, suffisant pour nous permettre d'embarquer tout ce que nous possédons et que je ne veux pas abandonner.

— Vous n'aimez pas à perdre vos bagages en route, je vois cela ! fit plaisamment le représentant de commerce. Après tout, vous avez raison ; cette façon de procéder nous épargnera de grandes fatigues, et si quelquefois nous étions encore attaqués en cours de route, nous combattrions plus facilement. On se défend mieux, lorsqu'on n'est pas chargé de lourds fardeaux. Espérons seulement que nous ne rencontrerons pas les difficultés de navigation ayant causé le désastre où le trésor que nous pensions récupérer a été englouti.

— Vous pouvez être rassuré sur ce point, mon cher Bernard. Les rapides de Cantagalla sont les derniers obstacles qui rendent la circulation difficile sur la rivière et il ne faudra pas une journée pour gagner Oran, car nous n'aurons qu'à nous abandonner au cours de l'eau, qui se déplace à une vitesse de cinq à six kilomètres à l'heure.

— Bon, nous voyagerons en radeau, c'est entendu. Et à quand l'embarquement ?...

— Aussitôt que nous en aurons terminé, Maurice et moi, avec la besogne fastidieuse du raffinage, si je puis m'exprimer ainsi, dans laquelle nous nous sommes engagés.

— Et quel en sera le résultat définitif ?...

— D'obtenir un produit radio-actif cinq mille fois plus riche en radiations que l'uranium pur et de ramener à soixante kilogrammes tout au plus le poids des matériaux traités, soit une réduction au trentième, car nous n'avons pas manipulé moins de deux tonnes de terre. Il est heureux que Maurice ait pu, la dernière fois qu'il est sorti avec vous, découvrir ce ruisseau, dont l'eau était chargée d'acides qu'il n'a eu qu'à évaporer pour les concentrer. Cela a considérablement facilité les opérations qui tirent à leur fin. Encore deux jours et tout sera achevé, nous pourrons partir et regagner l'Europe, la France !...

— Et nous ne regretterons pas notre séjour en Argentine, puisque nous aurons pu vous aider en échange du service que vous m'avez rendu, en me délivrant des policiers de l'Uruguay.

— Je n'en devrai pas moins tous mes remerciements à Irma pour la patience qu'elle a déployée...

— Et dont tu me croyais bien incapable, n'est-ce pas, avoue-le ? scanda la jeune femme en riant.

— Dame, la vie dans le désert et les sauvages n'étaient pas dans le programme, et j'ai admiré la sérénité avec laquelle tu as tout accepté, les dangers, les fatigues et le reste...

— A quoi bon récriminer ! Le but à atteindre compte seul et tu auras pu te rendre compte que, ne fût-ce que comme cuisinière, ma présence ne t'aura pas été tout à fait inutile. D'ailleurs, j'avais fait provision de patience avant de quitter la France et elle n'est pas encore dépensée.

— Espérons, conclut en riant M. Santin, que tu n'auras plus cependant à y puiser et que nous pourrons regagner sans autre aventure, les contrées civilisées.

Cette supposition ne devait malheureusement pas se réaliser, ainsi que l'ingénieur en eut la preuve dès le surlendemain.

Laissant Raymond et son fils occupés à leur cuisine chimique, Bernard était parti de bonne heure explorer les pentes rocailleuses de la montagne qui présentait tous les caractères extérieurs d'un ancien volcan éteint depuis des siècles, ce qui expliquait la

présence des eaux chargées d'acide, quand il aperçut à peu de distance un animal, comme il n'en avait pas encore remarqué et qui, immobile sur un roc, regardait autour de lui d'un air stupide. Le cœur du chasseur bondit dans sa poitrine.

« Une guanaque ! pensa-t-il. Voilà la première fois que j'aperçois un de ces animaux. Il s'agit de ne pas manquer ce magnifique gibier ! »

Le guanacco ou guanaque, que l'on regarde comme la souche du lama domestique, est un herbivore de la taille d'un daim, avec un long cou recouvert d'une toison hérissée. Il habite les versants solitaires des Andes et les grandes plaines de la Pampa, mais il est rare sous la latitude où se trouvaient alors les Européens. Son poids atteint jusqu'à deux cents kilogrammes.

Celui que Bernard tenait au bout de son fusil était un bel échantillon de la race, sans atteindre au chiffre qui vient d'être indiqué. Comme, sans avoir remarqué la venue d'un ennemi, il se disposait à rentrer sous bois, le chasseur fit feu successivement de ses deux coups. L'animal tournoya sur lui-même et tomba raide mort.

— Voilà qui est bien ! s'accorda le tireur, satisfait de son adresse. Cette pièce va remplir le garde-manger pour plusieurs jours. Cela doit valoir du chevreuil !

Pour parvenir à la pointe de rocher sur laquelle l'animal restait étendu, il fallait contourner un ravin assez profond. Conservant à la main son fusil armé, Bernard Nessius descendit dans l'anfractuosité et fit un assez grand détour, afin d'éviter des éboulements assez difficiles à escalader. Enfin, il se hissa jusqu'au roc et se pencha sur sa prise.

— C'est un lièvre un peu lourd à rapporter ! monologua-t-il. Le mieux est de le dépecer sur place et n'emporter que les meilleurs morceaux.

Il suspendit l'animal par les pattes de derrière à l'arbre le plus proche et commença à l'écorcher. Il détacha les cuissots et les côtes, puis enveloppa les organes intérieurs dans un carré de peau, qui devait tenir lieu de serviette ou de panier. Il y avait au moins une trentaine de livres de viande, soit de quoi assurer la subsistance de cinq personnes pendant plusieurs jours.

C'était suffisant pour l'instant et l'heureux chasseur se hâta de regagner la caverne, sans se douter que toutes ses actions avaient été épiées par un sauvage demeuré invisible à ses yeux, dissimulé qu'il était dans d'épais buissons épineux à la lisière de la forêt.

De retour au campement, Bernard fut félicité de son adresse et sa femme s'empressa de préparer la venaison qu'il apportait, mais elle fut soudain interrompue par l'arrivée subite de Maurice, qui se précipita hors d'haleine à l'intérieur de la grotte.

— Alerte !... alerte !... cria-t-il. Voilà les sauvages qui reviennent !

Il y eut un moment de confusion. Les Français surpris bondirent au dehors et aperçurent deux troupes de Tobas qui, à leur vue, poussèrent leurs hurlements démoniaques, et se précipitèrent vers eux en brandissant leurs lances et leurs arcs.

— Vite, ordonna l'ingénieur, reconquérant tout son sang-froid habituel. A l'abri ! Réfugions-nous dans la deuxième salle et emportons tout ce qui reste dans celle-ci !

Mais, cette fois, les sauvages ne devaient pas se contenter d'un siège en règle de la position et ils osèrent pénétrer en tumulte dans la caverne, qu'éclairait confusément la lumière de l'extérieur. Pablo, qui fermait la marche, disparaissait à peine dans l'ouverture qui donnait accès à la deuxième cave, que la première se trouva envahie.

Les agresseurs, déçus de l'insuccès de leur assaut, parcouraient l'excavation dans tous les sens. Ils ne furent pas longs à apercevoir l'orifice par où les étrangers venaient de se dérober. Ils se concertèrent un instant ; quelques-uns d'entre eux sortirent, tandis que le gros de la troupe demeurait à guetter dans l'ombre. Bientôt, les premiers reparurent, chargés de branches mortes et d'herbes sèches, qu'ils entassèrent à quelques pas de la baie qui s'ouvrait sur l'obscurité de l'arrière cave.

— Que veulent-ils donc ? chuchota Bernard à l'oreille de son cousin qui demeurait immobile, essayant de deviner la manœuvre des indigènes. Nous incendier ou nous enfumer comme des renards pour nous obliger à sortir ?... Je pense bien que nous n'allons pas les laisser agir tranquillement ?...

L'ingénieur pesait dans son esprit les diverses solutions qui pouvaient être adoptées, pour échapper à ce nouveau danger :

— Nous pourrions évidemment tirer sur eux et en tuer ou blesser une certain nombre, mais nous ne ferions qu'exaspérer le reste, car ils sont au moins une trentaine et il n'est pas à espérer que nous puissions les exterminer jusqu'au dernier...

— Mais alors, dans ce cas...

— Le mieux, à mon avis, est de transporter tout ce que nous possédons, et ce, sans tarder, dans le troisième compartiment, la grotte du radium, puis chercher dans ces galeries, qui se ramifient en tous sens et que nous n'avons pas explorées jusqu'à présent, une issue, par laquelle nous fuirons. Le plus pressé est d'échapper à l'incendie qu'ils viennent d'allumer.

— Comme vous voudrez. Déménageons donc une fois de plus ! Mais la main me démange d'envoyer auparavant un adieu en plomb à ces intolérables pillards !

— Vous y serez peut être obligé s'ils nous gênent dans nos opérations !

A ce moment, la vaste cavité souterraine se trouva illuminée par le reflet des flammes du bûcher, que réverbérait la voûte. Mais, avec la flamme, un torrent de fumée noire pénétra dans la salle.

— Faisons vite ! ordonna M. Santin. Quand nous serons en sûreté dans la dernière grotte, nous aviserons à découvrir une route conduisant à l'extérieur. Cela doit exister. Ces espèces de catacombes doivent avoir plus d'une sortie !...

— Espérons-le ! murmura M. Nessius, en guidant sa femme à travers le labyrinthe de rochers.

XXVI

PERDU DANS L'OBSCURITÉ

Les voyageurs étaient momentanément sauvés.

Ils se trouvaient à l'abri de l'asphyxie due à la fumée et des flèches des Tobas. Il était fort à supposer, malgré l'habileté des habitants de la pampa à relever des pistes, que ceux-ci ne découvriraient pas leur refuge et qu'alors ils se décideraient à abandonner encore une fois leur poursuite. Mais, d'autre part, les Français se trouvaient abandonnés à leurs seules ressources, au fond d'un souterrain auquel ils ne connaissaient qu'une issue. Que deviendraient-ils, s'ils ne parvenaient à en découvrir une autre ?... Faudrait-il alors s'ouvrir un passage de vive force ? Etant donné l'importance numérique des indigènes, le résultat d'un combat était douteux.

Mais les soucis de l'heure n'étaient pas suffisants pour faire taire la voix impérieuse de la nature. L'estomac réclamait ses droits. Mme Nessius, toujours calme, acheva sur son fourneau à pétrole la cuisson du morceau de venaison, si malencontreusement interrompue par l'arrivée inopinée des Indiens. L'appétit, une fois satisfait, l'ingénieur se dressa, sa silhouette éclairée par les rayons luminescents dégagés par les minerais radioactifs, se projetant curieusement sur la paroi sombre.

— Maintenant, prononça-t-il, voyons ce que sont devenus les indigènes et essayons de découvrir une sortie qui nous permette de nous échapper le moment venu.

— Il sera prudent, je crois, d'attendre la nuit pour fuir, remarqua Bernard. Nous aurons ainsi plus de chance de passer inaperçus.

— C'est évident, mais avant de nous éloigner, il faut terminer la besogne entreprise et que nous ne pouvons abandonner aux trois quarts achevée. Ce sera pour demain soir. Nous ne manquerons de rien d'ici là.

— Comme vous voudrez, mon cher Raybond. En effet, rien ne presse et il vaut mieux en finir avec la fabrication que vous avez commencée. Nous avons pu sauver notre matériel et, après tout, on n'est pas si mal dans cette cave ?

L'ingénieur ne releva pas cette réflexion prononcée d'un ton un peu ironique.

Armé de sa lanterne électrique, il revint au puisard par lequel on accédait au couloir de communication, et il se retrouva dans la salle souterraine où coulait la source et qui s'était rempli de fumée. Pour ne pas suffoquer, il dut revenir en arrière et regagner, un peu perplexe, le couloir qui, heureusement, n'avait pas été envahi par les gaz de la combustion.

Ce couloir n'était pas unique : à droite et à gauche du carrefour où il prenait naissance partaient deux autres galeries, qui n'avaient pas été explorées jusqu'alors. M. Santin s'engagea résolument dans celle de droite, qui ressemblait à une conduite pratiquée de main d'homme dans la masse friable du rocher, mais, après une trentaine de pas, il dut se courber et ramper sur les genoux pour franchir un passage où la voûte se trouvait considérablement surbaissée. Heureusement, cet étranglement ne s'étendait que sur une dizaine de mètres de longueur tout au plus ; après quoi ce boyau décrivait une sinuosité et s'élevait selon une pente très accentuée pendant une cinquantaine de pas, pour dé-

boucher dans un nouveau carrefour de forme irrégulière et encombré de blocs de toute grosseur, dont certains, grossièrement empilés les uns sur les autres, formaient comme les marches d'un escalier.

« Singulière formation géologique, marmotta l'ingénieur des mines, qui reconnaissait dans ces matériaux des échantillons de l'époque tertiaire. Ce sont des terrains de l'oligocène et de l'étage aquitanien, j'en jurerais, car voici des grès et des calcaires qui appartiennent à cette période. »

Il promena le rayon lumineux de sa lanterne dans tous les recoins de cette nouvelle caverne, qui était parfaitement sèche comme toutes les autres et il remarqua plusieurs failles, sortes de fractures irrégulières qui zébraient la voûte. En regardant avec attention l'une d'elles, il lui parut qu'elle était faiblement éclairée par un reflet qu'il ne sut à quoi attribuer. Afin de mieux se rendre compte, il éteignit sa lampe et concentra toute sa puissance visuelle sur cette lueur.

« Je ne me trompe pas ! pensa-t-il tout haut. C'est la lumière du jour qui arrive par là ! Il faut que je m'en assure de plus près ! »

La chose n'était pas aisée dans cette obscurité, avec le minuscule flambeau dont il disposait. Cependant, l'ingénieur finit par remarquer qu'en attaquant l'entassement de blocs d'un certain côté, il était possible de se hisser jusqu'à la hauteur de la fissure, et ce fut ce qu'il essaya immédiatement. Non sans de grandes difficultés et après plusieurs chutes, il parvint à la fracture et s'insinua dans un nouveau boyau terreux, décrivant plusieurs coudes brusques, à l'extrémité duquel, par une fente irrégulière, pénétrait un rayon de jour, comme à travers le soupirail d'une prison. En appuyant la main sur les pierres qui fermaient cet orifice, l'explorateur les sentit osciller et il se rendit compte qu'il serait facile, à l'aide d'un levier quelconque, de les desceller et de déblayer cette entrée.

— Voilà l'issue demandée, constata-t-il avec satisfaction, mais le chemin qui y mène n'est pas des plus praticables, surtout pour une femme et Irma aura le droit de s'en plaindre. Mais nous n'avons pas le choix.

Il regagna, plus aisément qu'il n'avait pu le faire pendant son ascension, le carrefour, mais au dernier pas il buta et porta instinctivement la main en avant pour se protéger. Dans ce mouvement involontaire, sa lampe heurta rudement un rocher et se brisa. Il se trouva dans l'obscurité.

— Stupide accident, murmura-t-il, comment vais-je pouvoir à tâtons retrouver l'entrée du boyau qui m'a amené ici. ?...

Il demeura un long moment immobile, cherchant à s'orienter et à se rappeler l'emplacement de ce conduit, puis, croyant l'avoir identifié, il se dirigea à petits pas, les bras en avant dans la direction qu'il pensait favorable, mais bientôt il se heurta au mur de la crypte, qu'il se résolut à suivre, en sondant du pied les moindres obstacles rencontrés.

Il fit ainsi pas à pas le tour de la caverne en suivant la muraille, mais il se trouva bientôt arrêté par l'éboulement qui lui avait servi d'escalier. Il était revenu à son point de départ, sans être parvenu à distinguer l'orifice du conduit souterrain par où il était arrivé.

— Diable !... murmura-t-il, ce n'est pas facile de se diriger dans ce noir. Recommençons !

Mais il dut bientôt se convaincre qu'à moins d'un hasard providentiel il lui serait presque impossible de retrouver le chemin du retour. Il n'était pas très éloigné, tout au plus une centaine de mètres, de ses compagnons. Peut-être un appel leur parviendrait-il ?... C'était douteux, toutefois, étant donné la configuration sinueuse des couloirs irrégulièrement creusés dans le massif montagneux. Et l'ingénieur se gourmandait, s'en prenant à lui seul, de la sotte situation où il s'était mis et dont il ne se dissimulait pas la gravité.

« Encore, si j'avais un briquet ou des allumettes, songea-t-il, cela pourrait suffire, mais rien !... »

Machinalement, il tâta ses poches et crut distinguer, dans la doublure de son veston une tige assez courte qu'il reconnut immédiatement pour ce qu'il cherchait. Avec des soins infinis, il dégagea précautionneusement des plis du vêtement le mince fragment de bois. Un soupir de satisfaction lui échappa. Se penchant alors vers le sol, il ramassa un caillou légèremnet rugueux et s'en servit comme d'un frottoir, en s'appliquant à ne pas briser le fragile fétu qui seul pouvait l'aider à sortir d'embarras.

Le phosphore grésilla, le bois prit feu et éclaira passagèrement la cavité souterraine.

L'ingénieur retint une exclamation satisfaite.

Il se trouvait à moins de deux pas de l'ouverture qu'il cherchait.

Rejetant à terre l'allumette carbonisée jusqu'au bout, il s'engagea à tâtons dans le boyau, mais il n'avait pas parcouru vingt pas qu'une nouvelle émotion l'assaillit. Il ne reconnaissait pas le chemin où il était déjà passé. S'était-il trompé et la caverne ne possédait-elle pas plusieurs débouchés ?...

Il dut bientôt s'en convaincre en continuant d'avancer. Au lieu de rencontrer l'étranglement sous lequel il avait dû ramper à l'aller, la galerie paraissait aller en s'élargissant et soudain il sentit le vide devant ses mains. Il s'arrêta perplexe.

« Allons, monologua-t-il, je ne suis pas sur la bonne voie, c'est certain. Le mieux est de revenir en arrière jusqu'au carrefour d'où je suis parti et de chercher le véritable chemin. Il faut que je le trouve !...

Mais l'ingénieur s'était bel et bien égaré dans ce dédale souterrain, ainsi qu'il fut obligé de le reconnaître après être revenu sur ses pas. Cette fois, il se heurta à un mur : la galerie qu'il suivait se terminait en impasse !

Ses cheveux s'humectèrent d'une sueur froide. Le souvenir de la grotte du Mammouth au Kentucky, que l'on a explorée sur une étendue de plus de dix lieues et qui s'étend probablement encore beaucoup plus loin, lui revint en mémoire. Si la caverne où la caravane avait trouvé un abri présentait de semblables développements, il ne réussirait jamais à s'y guider, dépourvu comme il l'était de tout luminaire. Cependant, il ne fallait pas s'abandonner au découragement. Peut-être tournait-il sans s'en douter, dans le même cercle et était-il en réalité très près de ses compagnons ?... Si ceux-ci pouvaient l'entendre, ils viendraient à son secours avec des lanternes et l'aideraient à retrouver la bonne route.

Il essaya d'appeler, mais sa voix n'eut pas d'écho : elle semblait éteinte, absorbée par la masse de la roche.

L'ingénieur était un caractère énergique, mais le séjour dans les ténèbres exerce une impression involontaire sur les cerveaux et, bien qu'il s'efforçât de réagir, M. Santin ne pouvait se dissimuler le danger de sa position. Rien ne servait de réfléchir : le hasard seul pouvait le guider, car il était comme un aveugle perdu au fond d'un labyrinthe de galeries, qui changeaient à tout instant de niveau et de direction.

Tâtonnant, trébuchant à chaque pas, l'explorateur spéléologue marcha pendant longtemps, sans pouvoir discerner s'il était dans un chemin susceptible de le conduire au but. Soudain, le sol manqua sous ses pieds, sans qu'il pût se retenir aux parois ; il roula le long d'une pente rapide, et sa tête ayant heurté une saillie de roc, la douleur fut telle qu'il s'évanouit.

. . . .

Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis que l'ingénieur était parti effectuer son exploration. Aidé de Pablo, Maurice continuait ses opérations chimiques, quand Mme Nessius manifesta sa surprise de ne pas voir reparaître le chef de l'expédition.

— En effet, reconnut Bernard, Raymond ne devait être absent que quelques minutes ; il me semble que sa promenade s'éternise. Voilà bien deux heures qu'il nous a quittés !

— Pourvu qu'il n'ait pas été victime de quelque accident qui l'empêche de revenir, poursuivit la jeune femme. J'avoue que je suis inquiète...

— Je vais aller m'en assurer, dit le représentant de commerce qui se leva. Tu as peut-être raison, car cette absence prolongée est inexplicable.

M. Nessius, en homme de précaution, s'assura qu'il avait son briquet garni et en bon état, puis empruntant la lanterne de poche de Maurice, il passa par le puisard et le couloir pour arriver à la grande caverne où la fumée commençait à se dissiper. Un bruit confus de pierres remuées s'entendait dans l'autre salle communiquant avec l'extérieur, mais le chasseur remit à plus tard la vérification de la nature de ces bruits suspects, et après avoir examiné les galeries qui s'ouvraient à sa vue, il s'engagea dans celle qu'avait suivie son cousin. Mais l'étranglement rencontré après quelques pas le rebuta. Il ne pensa pas que l'ingénieur avait pu se glisser dans cet étroit conduit et il revint à son point de départ pour prendre l'autre boyau, non moins tortueux que le premier et qui le conduisit dans un carrefour d'où partaient plusieurs autres galeries.

— Attention !... murmura le Français, il ne s'agit pas de s'embrouiller dans cet écheveau de chemins, qui me paraît aussi compliqué que les tranchées de la Somme. Etablissons d'abord des points de repère pour retrouver mon chemin au retour.

Il venait d'entasser suivant un certain ordre des pierres à l'entrée de la galerie,

quand il lui sembla percevoir un soupir prolongé. Il prêta l'oreille. Le soupir se reproduisit, suivi de paroles indistinctes.

— Est-ce vous, Raymond? proféra-t-il d'une voix forte.

Un gémissement lui répondit venant d'une galerie voisine.

Bernard n'hésita pas sur la direction à adopter : il s'engagea résolument dans un étroit conduit et quelques instants plus tard, il se trouvait en présence de l'ingénieur, les vêtements souillés, le visage couvert de sang et qui était parvenu à se relever et à s'accoter à la paroi de grès de la galerie.

XXVII

UNE IDÉE DE MAURICE

Soutenu par le bras vigoureux de son parent, l'ingénieur, qu'avait un peu affaibli la perte de son sang, se retrouva bientôt auprès des autres membres de la petite caravane, et après avoir reçu les soins qu'exigeait son état, il put faire le récit de ce qui lui était arrivé.

— Ce qui prouve, observa judicieusement le chasseur, que deux précautions valent mieux qu'une et qu'il ne faut rien négliger. Brr !... je vous vois perdu dans le noir de ces catacombes enchevêtrées. Vous auriez pu y errer des jours entiers n'ayant aucun fil d'Ariane pour vous guider ! Enfin le principal, c'est d'abord que j'aie pu vous y retrouver, après que vous avez découvert une issue accessible. Maintenant que vous voilà pansé, mon cher Raymond, je vais m'assurer de ce que fabriquent nos intéressants sauvages. J'ai perçu tout à l'heure des bruits insolites et je veux savoir ce qu'ils signifient...

Et voyant que son cousin élevait une main comme pour protester.

— Inutile, s'empressa-t-il d'ajouter, de dire que je vais procéder avec la plus excessive prudence. Il n'est pas dans mes intentions d'entrer en lutte avec nos agresseurs, mais simplement de me rendre compte de ce qu'ils peuvent bien manigancer. La fumée s'est presque complètement dissipée et il n'y a aucun danger à traverser maintenant les salles. Dans quelques minutes, je viendrai vous rendre compte de ce que j'aurai observé.

Après s'être assuré que le chargeur de sa carabine était garni de cartouches, le chasseur disparut par l'orifice du puisard.

Cinq minutes après, il surgissait hors de l'ouverture et accourait auprès de ses amis.

— Eh bien, voilà, c'est bien simple, déclara-t-il, je vous donne en mille ce que MM. les Tobas ont imaginé, déclara-t-il.

— Nous n'avons pas le temps de chercher à deviner. Parle ! fit Mme Nessius.

— Les sauvages ont entièrement muré, à l'aide d'énormes quartiers de rocs qu'ils ont empilés les uns sur les autres, l'entrée de la grotte. Nous sommes enfermés !...

— Il est heureux, dans ce cas, que Raymond ait découvert une issue ! prononça la jeune femme, sans quoi nous péririons enfermés dans ces grottes où l'air ne se renouvelle que difficilement.

— Elle n'est malheureusement pas très accessible, cette sortie, articula péniblement M. Santin.

— Eh bien, père, dit le jeune chimiste en intervenant dans la conversation, je vais aller avec Bernard pour l'aménager avant qu'il fasse nuit. Veux-tu me le permettre ?... Tu nous indiqueras la route à suivre pour y arriver.

— Le jeune homme a peut-être raison, approuva le chasseur. C'est une bonne idée et nous n'avons rien de mieux à faire que préparer notre évasion, qui pourrait avoir à s'effectuer au moment le plus imprévu.

— Agissez prudemment, Bernard ; qu'il ne vous arrive pas les inconvénients qui me sont survenus...

— Soyez tranquille, nous ne nous aventurerons qu'en prenant toutes les précautions voulues et nous ne nous égarerons pas dans l'obscurité des galeries !

— Munissez-vous de cordes et d'un pic pour desceller les pierres...

— Oui, oui, c'est entendu !

Déjà, le jeune garçon avait sauté dans le puisard à hélium et escaladait agilement les saillies du roc, suivi de son mentor qui classait dans sa mémoire les indications de l'ingénieur relatives à la route à adopter.

— Nous avons l'air de deux rats se glissant dans un égout ! fit le représentant de commerce, en s'engageant à plat ventre dans la partie resserrée du boyau.

Parvenus dans la grotte supérieure, Bernard, voulant reconnaître sa route au retour, agit comme lors de son premier voyage à la recherche de son cousin disparu, et disposa une série de pierres dans un ordre particu-

lier, puis il inspecta du faisceau lumineux de sa lanterne l'entassement de rocs.

— Ah ! ah ! dit-il, voici l'escalier dont parlait Raymond ! Rendons-le d'abord plus praticable !...

Aidé de Maurice, il disposa les blocs épars, de manière à former comme une série de marches faciles à gravir, et, arrivé au sommet, il empila encore quelques moellons permettant d'atteindre plus aisément le soupirail naturel par où filtrait un rayon de soleil illuminant l'intérieur de cette cavité.

— Il s'agit maintenant d'agrandir cette ouverture qui donnerait à peine passage à un lézard, reprit-il en s'adressant au jeune garçon qui se tenait derrière lui.

— Voici la pince, cousin, répondit avec empressement celui-ci, en lui tendant une barre de fer de section carrée, dont une extrémité amincie formait levier.

Le chasseur, transformé en ouvrier carrier, introduisit l'outil entre les pierres et exerça une violente pesée sur le bout opposé. Il dut s'y reprendre à plusieurs reprises avant d'ébranler la pierre et la détacher de ses voisines, auxquelles elle se trouvait comme scellée. Enfin, dans un dernier effort, il parvint à l'extraire de son alvéole et à la projeter au dehors. La lumière pénétra à flots dans l'excavation.

— A une autre ! s'ordonna-t-il, après avoir repris haleine.

Un second moellon, puis un troisième furent arrachés. L'ouverture était assez grande maintenant pour donner passage à une personne aussi svelte qu'était le jeune Maurice. Aussi, sans même songer à prévenir son compagnon de son intention, l'étudiant s'insinua-t-il dans l'orifice ainsi ouvert et bondit-il à l'extérieur. Mais pour le suivre, M. Nessius dut encore desceller plusieurs blocs.

— Nous y sommes enfin !... murmura-t-il en se redressant à son tour.

Une fois debout, il promena ses regards tout autour de lui, afin de s'orienter. Il ne tarda pas à reconnaître l'endroit où il se trouvait. La galerie débouchait à cinquante pas à peine de la forêt, et la gorge où s'ouvrait l'entrée principale des grottes, que les sauvages avaient murée, pensant y enterrer vivants les Européens, apparaissait à plusieurs centaines de mètres en contre-bas. Le terrain, en pente ascendante, était parsemé de buissons ayant pris racine dans le sol sec et pierreux.

Soudain, le chasseur poussa une exclamation étouffée et s'aplatit à terre au grand étonnement de Maurice, qui le considéra, les yeux écarquillés, ne sachant ce qui arrivait.

— Vite à terre, imitez-moi !... fit-il d'une voix étouffée.

— Quoi donc, qu'avez-vous vu ? questionna le jeune garçon, en obéissant instinctivement à cette injonction.

— Là-bas ! sur l'autre versant, les Indiens !... souffla M. Nessius.

En effet, à moins d'un demi-kilomètre, dans un pli de terrain, la troupe des Tobas avait établi son camp dans une position qui lui permettait de surveiller un large horizon. Une trentaine de cheveaux broutaient le maigre gazon, un foyer avait été allumé, qui lançait au ciel un tourbillon de fumée et on distinguait nettement les indigènes allant et venant autour de quelques abris en branchages.

— Pourvu qu'ils ne nous aient pas aperçus !... marmotta Bernard.

Il ne parut pas que les indigènes eussent remarqué les silhouettes des deux hommes, car, pendant plusieurs minutes, où ces derniers scrutèrent leurs mouvements avec une anxiété facile à comprendre, les sauvages ne marquèrent aucun sentiment d'inquiétude ou d'étonnement.

Le soleil commençait à décliner à l'horizon occidental. Bientôt, la nuit ne tarderait pas à couvrir la terre de son voile. On eût pu, avec un peu d'attention, discerner le disque pâle de la lune à l'orient, car on approchait du moment où cet astre, en opposition avec le soleil, montre sa face entièrement éclairée à sa planète. C'était une heureuse circonstance pour les voyageurs, qui pourraient profiter d'un beau clair de lune lorsqu'ils s'évaderaient de la caverne.

Avant de rentrer sous terre et par excès de précaution, le chasseur masqua l'orifice de la galerie à l'aide d'un buisson qu'il déracina à quelques pas de l'ouverture et dont il maintint le pied entre deux grosses pierres qu'il suffirait de repousser de l'intérieur pour s'en débarrasser. A moins s'une grande attention, on ne pouvait s'apercevoir que ce buisson était en quelque sorte artificiel et dissimulait l'entrée d'une excavation s'enfonçant dans le sein de la montagne.

Les deux explorateurs étaient rentrés à l'intérieur de la galerie pour terminer leur travail de camouflage. Bernard murmura :

— Espérons que les sauvages n'auront pas

l'idée de venir vagabonder de ce côté, car il serait à craindre qu'ils ne soient pas dupes de ce que je viens d'agencer de mon mieux. Ils ont des yeux de pie, ces gaillards-là !...

— C'est peut-être vrai, admit l'étudiant, mais qu'importe ? Nous avons vu qu'ils n'osent pas s'aventurer dans l'obscurité. Ils ne viendront donc pas nous attaquer par ce chemin.

— Non, mais il pourrait leur venir à l'esprit de s'embusquer dans la forêt, qui est si proche, et nous tomber dessus tous ensemble au moment où nous sortirons de notre trou.

— Ce serait vraiment jouer de malheur, murmura le jeune homme. Mais ce serait réellement un hasard s'ils se doutaient que nous pouvons sortir de la cave où ils nous ont murés et surtout par cette issue.

Le chasseur n'écoutait plus. De retour dans la grotte du carrefour, il alla droit au monceau de pierres qu'il avait élevé pour lui servir de point de repère et s'engagea, suivi de Maurice, dans le boyau tortueux communiquant avec la grotte à la source. Dix minutes plus tard, ils se retrouvaient auprès de l'ingénieur, qui s'était remis de la commotion subie dans sa chute le long des galeries où il s'était égaré. Bernard lui fit le récit de ce qu'il venait de voir.

— Nous ferons bien de surveiller de temps à autre les mouvements des Indiens, répliqua le chef de l'expédition, car je ne m'explique pas la raison pour laquelle ils continuent à rôder aux environs de cette caverne, qu'ils doivent croire devenue notre tombeau. Il faudra agir dans le plus grand silence pour ne pas attirer leur attention.

— Votre intention est toujours de construire un radeau et d'atteindre par la voie fluviale un centre habité quelconque ?

— Cela est assez délicat si les sauvages sont campés en aval du barrage qu'il nous faut absolument éviter. D'autre part, nous enfoncer dans la forêt pour revenir à Rinconada n'est pas facile, car, comment traverser la rivière qui encercle la montagne ?

— Cela mérite réflexion, en effet. Et quand espérez-vous que l'on pourra partir ?

— Je vous l'ai dit, Bernard, demain soir. Les opérations chimiques tirent à leur fin et nous allons avoir un poids de soixante kilogrammes de sels radio-actifs à transporter en plus de tous nos bagages. Nous ne saurions, à quatre hommes que nous sommes, nous charger de colis aussi pesants et volumineux et c'est pourquoi le procédé du radeau me paraît le plus indiqué. Mais les Indiens nous laisseront-ils agir en paix ?...

— Certes, un secours venu du dehors pour les disperser serait le bienvenu, mais comment prévenir le maire de Rinconada, qui a été si obligeant et ne demanderait pas mieux, j'en suis sûr, que de venir nous débloquer avec ses hommes de police ? Oui, comment lui envoyer un messager ?... Je m'offrirais bien pour cette mission, car Pablo n'est pas encore suffisamment rétabli pour exécuter une semblable étape...

— Non, non, rétorqua l'ingénieur, ne nous séparons pas ! Peut-être nous exagérons-nous d'ailleurs les difficultés de la retraite et les Indiens auront-ils, avant demain soir, regagné les plaines marécageuses d'où ils arrivent. Inutile, donc, de nous inquiéter d'avance. »

Le jeune chimiste avait écouté avec une vive attention les remarques du représentant de commerce et les décisions de son père, mais il ne hasarda aucune réflexion. Il alla vérifier l'avancement de ses opérations de raffinage des sels de radium, et lorsque Mme Nessius l'appela pour le repas du soir, il vint sans mot dire s'asseoir sur le sable à la place qu'il avait l'habitude d'occuper. Maurice avait son idée.

Sous le prétexte d'aller puiser de l'eau en vue des manipulations chimiques du lendemain, le jeune garçon, une fois le souper forcément très frugal achevé, se rendit dans la grande caverne, mais, si ses cousins avaient bien examiné ses allées et venues, ils auraient remarqué qu'il emportait un paquet assez lourd enfermé dans un papier gris. M. Santin, que son accident avait fatigué, avait déjà disparu sous sa tente.

L'étudiant chimiste ne s'attarda pas longtemps dans la grande salle, où il se borna à prendre des outils qui y avaient été oubliés et étaient restés épars sur le sable. Il s'engagea, en s'éclairant de sa lampe de poche, dans le boyau, puis, escaladant en trois sauts les blocs formant escalier, il se glissa au dehors comme un furet.

Tout était calme aux environs ; la seule indication de la présence de l'homme dans la région était fournie par le feu du campement des Indiens. La lune répandait une vive clarté sur le paysage et le rio Lipez miroitait au loin comme un ruban argenté.

Le jeune homme s'affairait. Il avait grimpé à un arbre de la forêt, afin d'y fixer un long fil de cuivre, et en était revenu,

traînant une longue perche trouvée sous les feuilles, autrefois un tronc d'hévéa. Cette perche fut dressée verticalement pour soutenir l'autre extrémité du fil, son pied ayant été enfoncé dans le sol et calé par de lourdes pierres. Un second fil de même longueur que le conducteur aérien fut étendu sur le sol et recouvert de sable. Lorsque cette antenne de fortune et cette prise de terre installées, Maurice les réunit à son poste émetteur d'ondes qu'il relia aux batteries de piles assurant le chauffage du filament et la tension de plaque des lampes. Puis, il se mit à manœuvrer le levier du manipulateur Morse et, pendant plus d'une demi-heure, lança des signaux à travers l'espace vide et silencieux.

XXVIII

BATAILLE

— Eh bien, tout est prêt ?... interrogea le chef de l'expédition en assujettissant sur ses épaules les courroies maintenant les sacs dont il était chargé.

— C'est fait ! Tous les colis que nous ne pouvions songer à transporter sont rangés dans la galerie, à quelques pas de l'orifice.

— C'est pour le mieux. Nous les enverrons reprendre si possible, lorsque nous aurons atteint Rinconada et serons en sécurité. Partons donc sans plus attendre !...

Vingt-quatre heures s'étaient écoulées depuis que nous avons vu l'élève chimiste se livrer à la besogne expliquée à la fin du précédent chapitre. Les opérations de raffinage des matières radio-actives avaient pris encore toute la journée et Maurice affirmait qu'avec les moyens dont il disposait, on ne pouvait songer à faire mieux. Le complément de ces manipulations, pour l'extraction définitive des sels de radium, et qui exigeait un traitement long et minutieux, se terminerait dans un laboratoire convenablement outillé après le retour en France, où l'on trouverait les appareils et produits indispensables.

Le représentant de commerce avait employé cette ultime journée à explorer à fond le labyrinthe de galeries souterraines, creusé par la nature au sein du massif volcanique et il avait fini par découvrir un chemin beaucoup plus aisé permettant d'atteindre l'étage supérieur de la caverne qui conduisait à l'orifice. Ce fut cette route, plus praticable pour une femme que le boyau étranglé où M. Santin avait eu tant de peine à s'introduire, que suivit la petite troupe, qui arriva bientôt à l'extrémité débouchant à l'extérieur.

— Laissez-moi jeter un regard aux environs avant de vous montrer, chuchota M. Nessius en repoussant les buissons qui masquaient l'ouverture.

Il fit quelques pas en avant, son fusil armé à la main et promena un regard scrutateur tout autour de lui.

Tout était calme. Le paysage, éclairé par les rayons de la lune, qui apparaissait dans les échancrures de nuages se déplaçant lentement en masquant de temps à autre les constellations, se distinguait assez nettement. Le chasseur porta d'abord ses regards dans la direction où il avait aperçu la veille le campement des Tobas, mais il ne distingua rien. Aucun foyer, aucune fumée révélatrice, n'indiquait la présence d'une troupe quelconque en ce point et nul mouvement n'était visible à cette distance.

Concentrant toute la puissance de son ouïe et de sa vision, le Français écouta et inspecta les environs sans relever aucun indice susceptible d'exciter sa méfiance. Rassuré, il revint vers ses compagnons.

— Rien d'alarmant. Aucune trace d'Indiens, annonça-t-il. Nous pouvons nous mettre en route. Venez !

M. Santin, Mme Nessius, Maurice et Pablo se dégagèrent l'un après l'autre du souterrain et entourèrent le chasseur, qui se tourna vers l'ingénieur.

— Quel point de direction ?... interrogea-t-il. La rivière ou la montagne ?

Le chef parcourut du regard l'étendue déserte.

— Au nord-ouest, dit-il. Je craindrais, en revenant vers le rio de Lipez, de nous retrouver à portée des indigènes, qui ont dû plutôt regagner les vallées et je crois plus sage de revenir à Rinconada, bien que la distance doive être franchie à pied.

— Mais comment traverserons-nous la rivière ? Il n'y a pas de pont que je sache !...

— Nous tâcherons de la passer à gué, ou, au besoin, en construisant un radeau sommaire. Le principal est de nous rapprocher le plus près possible de la bourgade ! Marchons donc. Il faut nous éloigner au plus vite de cette zone dangereuse.

Se guidant sur les indications de la boussole, les cinq voyageurs prirent la direction du village argentin, et, pendant trois heures, ils avancèrent d'un bon pas, de manière à traverser rapidement la presqu'île formée par la boucle du rio. Mais il était difficile de suivre la ligne droite, étant donnés les obstacles que l'on rencontrait à chaque pas. Le cierro de Cuervo, — le mont du Corbeau, — qui occupe la presqu'île, n'est pas très élevé : tout au plus seize à dix-sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer, mais c'est cependant la hauteur où atteint le sommet du Puy de Dôme, en France, et l'ascension en est d'autant plus pénible que, là où ne règne pas la forêt presque impénétrable, c'est un chaos inextricable de rochers superposés dans un entassement pittoresque formant des ravins où grondent, pendant la saison pluvieuse, des ruisseaux souvent transformés en torrents impétueux. Heureusement, on arrivait au milieu du printemps de l'hémisphère austral et ces ruisseaux étaient déjà très diminués, ce qui permettait de les franchir sans difficulté. Enfin, le chef de l'expédition, qui marchait en tête de la petite troupe, donna le signal de l'arrêt.

— Minuit, dit-il. Nous avons bien franchi deux lieues depuis la caverne au radium, malgré ces chemins abominables. Je crois qu'il n'y a plus de danger et que nous pouvons prendre quelques heures de repos avant de pousser plus loin. Ce qui est le plus regrettable, c'est que nous n'avons ni tentes, ni hamacs : il faudra nous contenter de nous enrouler dans notre couverture. Encore heureux que le ciel soit pur et qu'il n'y ait pas de vent !

— Bah ! quelque heures seront bien vite passées et nous trouverons des lits à Rinconada. Nous en avons connu de plus dures il y a quelques années, n'est-ce pas ?...

Le jeune chimiste avait avisé dans l'ombre un rocher qui surplombait, formant comme une espèce de toit protecteur. Une épaisse couche de mousse tapissait le sol dans ce renfoncement. Il s'empressa de faire part de sa remarque à son père et chacun s'étendit sur cette couche improvisée après s'être débarrassé du lourd bagage qu'il portait. Bientôt, tout le monde s'endormit ainsi sommairement abrité.

L'ingénieur fut le premier debout. Le froid du matin l'avait réveillé. L'aube se levait, dissipant un léger brouillard. M. Santin consulta sa boussole et inspecta le paysage qui se dévoilait à ses yeux. Devant lui, se dressaient les dernières ondulations de terrain formant le sommet du cierro de Cuervo, terrain rocailleux et stérile parsemé de grosses pierres détachées du sommet.

— Allons, debout tout le monde !... clama-t-il d'une voix de stentor. Ne nous éternisons pas ici, nous avons encore une rude étape à effectuer aujourd'hui !

Ce retentissant appel tira de leur engourdissement ses compagnons, qui se dressèrent sur leurs pieds.

— Avant de nous mettre en route, je vous demande un quart d'heure, observa posément Mme Nessius. Le temps, simplement, de réchauffer le café préparé hier et dont j'ai rempli le bidon de Bernard.

Les voyageurs se trouvèrent ragaillardis par l'absorption d'un gobelet de l'infusion brûlante et la jeune femme remarqua :

— Il est temps que nous arrivions dans un pays civilisé, car tout me manque et les provisions dont j'avais eu soin de me munir sont complètement épuisées.

— Je me charge du principal : le gibier, avança son mari, mais je décline toute compétence en ce qui concerne les condiments et épices. Ce n'est pas mon rayon !...

Ce fut, cette fois, M. Santin, qui fournit les premiers éléments du futur repas en abattant deux pigeons de roche qui s'étaient levés à une cinquantaine de pas de lui. C'était là un gibier un peu insuffisant pour cinq personnes, mais il était à penser que l'on rencontrerait d'autres occasions de chasse au cours de la journée.

A dix heures du matin, la petite troupe était parvenue aux deux tiers de la hauteur du mont, dont la nature volcanique se révélait par la présence de soufrières et de coulées de laves très anciennes. Tout le panorama de la presqu'île s'étendait sous les yeux des voyageurs. Il ne restait plus que quelques kilomètres à franchir pour atteindre la rivière dont une épaisse forêt les séparait ainsi qu'il était aisé de s'en assurer.

— Une halte s'impose ! déclara le chef de l'expédition, en s'arrêtant au pied d'un formidable entassement de rochers rappelant vaguement l'aspect des ruines d'une forteresse féodale détruite par le temps. Sacs à terre, mes amis !

M. Nessius était resté debout et son regard aigu fouillait l'horizon. Soudain, il pâlit et se retourna d'un mouvement vif vers ses compagnons.

— Les Indiens ! s'exclama-t-il. Ils nous ont aperçus !...

M. Santin porta ses regards dans la direction indiquée. Son parent avait bien vu. Un groupe de cavaliers venait de déboucher sur la lisière de la forêt à moins d'un kilomètre de distance. Certainement, ils avaient reconnu la petite caravane qu'ils poursuivaient depuis plus de deux semaines et qu'ils croyaient avoir ensevelie à jamais dans les profondeurs de la montagne. Un hurlement terrible, répercuté par les échos des rochers, monta jusqu'aux oreilles des voyageurs, et les cavaliers, qui étaient plus de trente, s'élancèrent de toute la vitesse de leurs chevaux pour atteindre au plus tôt ceux dont ils voulaient faire leurs victimes...

— Evitons le combat corps à corps, expliqua rapidement l'ingénieur, se souvenant qu'il avait été officier pendant la grande guerre. A l'abri tous derrière ces pierres ! Dans trois minutes ils seront à portée, et ma foi, tant pis pour eux. Feu à volonté !

Le terrain, qui allait en montant, était des plus défectueux pour la cavalerie. Les Tobas s'en aperçurent bien vite et mirent pied à terre. Déjà, les Français s'étaient repliés derrière un rempart de pierres, qui paraissait leur assurer une suffisante protection. M. Santin avait remis un revolver à son fils et à l'arriero. Mme Nessius réclama également une arme, mais son mari, craignant son inexpérience, la rassura en lui affirmant qu'avec leur armement supérieur ils viendraient à bout de l'ennemi, malgré la supériorité du nombre.

S'excitant les uns les autres et animés par la haine qu'ils portent aux blancs, les Tobas s'avançaient à découvert, offrant ainsi une cible vivante facile à atteindre. Il fallait les effrayer et leur montrer qu'ils s'attaquaient à forte partie. Ils étaient à cinquante mètres à peine.

— Feu ! cria l'ancien officier, épaulant sa carabine à répétition.

Une dizaine de détonations crépitèrent presque simultanément, car Maurice et Pablo avaient également déchargé leurs revolvers sur les assaillants.

La bataille était engagée. Quels allaient en être les résultats ?...

XXIX

SAUVÉS

Le résultat de cette fusillade fut instantané, car les sauvages ne devaient pas s'attendre à un aussi rude accueil. Deux d'entre eux, tués raide par les balles des armes de précision dont les Français étaient pourvus, avaient roulé sur le sol et un troisième, atteint par un projectile de revolver dans la jambe, sautillait d'un air qui eût été comique dans des circonstances moins dramatiques.

Sans ramasser leurs morts, et comme pris de panique, les sauvages s'enfuirent pour se mettre à l'abri des redoutables moyens de destruction de leurs adversaires. Toutefois, au lieu de regagner la forêt, ils décrivirent un arc de cercle qui les amena sur la droite, à une centaine de pas des voyageurs, derrière une muraille naturelle qui les protégeait, eux et leurs chevaux, contre les projectiles des blancs.

Mais ils n'avaient pas renoncé à leurs projets sanguinaires. Bien au contraire, à leur désir de pillage s'ajoutait maintenant un besoin de vengeance. La cupidité et la haine se partageaient le cœur des habitants du désert. Mais ils comprenaient qu'il leur était nécessaire, devant les moyens de défense que possédaient les étrangers, d'adopter une autre tactique pouvant les amener en leur pouvoir sans cependant qu'ils s'exposassent à l'effet des armes à langue portée.

De leur côté, les Français se tenaient sur le qui-vive, prêts à repousser un nouvel assaut.

Ils avaient déjà eu le temps d'empiler quelques pierres à angle droit du rempart qui les abritait, de manière à former un redan rudimentaire, mais suffisant cependant pour arrêter les flèches des assaillants. Les armes avaient été rechargées.

Pendant un long moment, rien ne bougea aux environs et on aurait pu croire que les pillards s'étaient retirés, mais soudain un sifflement aigu retentit et un trait vint se planter en vibrant à vingt centimètres à peine de Pablo qui, en levant les yeux, eut juste le temps d'apercevoir le bras de l'Indien armé de son arc. Ce fut alors que l'ingénieur put se rendre compte de l'insuffisance de la position adoptée.

En effet, ce retranchement improvisé se trouvait placé en contre-bas d'une sorte de corniche rocheuse allant rejoindre en zig-zags irréguliers le sommet du cierro, à quelques centaines de mètres de distance. Les sauvages n'avaient pas tardé à se rendre compte des avantages présentés par cette position dominante et ils s'y étaient aventurés en silence l'un après l'autre.

Brusquement, leur terrifiant cri de guerre retentit derrière les rochers, une troupe de démons bondit sur la corniche et décocha une volée de flèches et deux coups de fusil aux Européens, puis, avec la vitesse de l'éclair, ils se rejetèrent en arrière et disparurent à la vue. Le tout fut si rapide que ce fut à peine si les Européens entrevirent leurs ennemis et eurent le temps de leur tirer deux coups de revolver, d'ailleurs sans résultat. Heureusement, personne ne fut atteint ; une flèche traversa la manche de Bernard, mais sans toucher le bras.

— Diable ! dit-il simplement, notre position ne me paraît pas des plus sûres !

L'inquiétude du chef de l'expédition, devant cette nouvelle tactique des Indiens, devint sérieuse. Il lui semblait impossible, surtout en compagnie d'une femme, d'échapper en fuyant en pleine campagne devant la horde et d'essayer de gagner la forêt, dont le couvert faciliterait la défense. Les Tobas auraient vite fait, en se jetant en masse sur sa troupe, de l'envelopper, en dépit des pertes qui pourraient leur être infligées par le tir rapide de toutes les armes. Certainement, on en abattrait bien une douzaine, mais on serait quand même écrasé par le nombre et alors, quel serait le sort de la caravane, une fois aux mains des sauvages, ivres de sang et avides de vengeance ?...

D'autre part, il était impossible de rester plus longtemps exposés aux divers projectiles de l'ennemi dans ce redan insuffisant. Il fallait découvrir au plus vite un abri moins vulnérable et l'ingénieur ne vit rien de mieux que de s'efforcer d'atteindre un autre refuge mieux abrité et qui n'était autre que l'entassement de ruines qu'il avait remarqué et qui restait à une centaine de pas en arrière. Il fit part de son projet à ses compagnons en leur expliquant son plan.

— Lorsque les Indiens reparaîtront sur le rebord de la corniche, articula-t-il, ne leur donnons pas le temps de nous envoyer une nouvelle volée de flèches, mais faisons feu immédiatement sur eux ; puis, lorsqu'ils se seront rejetés à l'abri, courons aux ruines et escaladons-les. De là-haut, notre situation sera inexpugnable et c'est eux que nous tiendrons alors sous notre feu.

— C'est en effet ce qu'il y a de mieux à tenter ! approuva le chasseur. Préparons-nous donc à faire une chaude réception à ces malfaisants animaux !

Faisant intrépidement face aux rochers derrière lesquels se dissimulaient les agresseurs, et le doigt sur la détente de leur arme les quatre hommes, qui avaient fait placer Mme Nessius derrière eux pour mieux l'abriter, attendirent l'apparition des indigènes.

Elle ne se fit pas attendre. Les Tobas, renouvelant leur manœuvre, surgirent brusquement comme des diables hors d'une boîte à surprise, mais les Français étaient sur leurs gardes et six détonations retentirent presque simultanément. Les flèches sifflèrent à leurs oreilles, mais personne, heureusement, ne fut atteint.

Sans attendre davantage, et aussitôt leur coup de feu lâché, entraînant avec eux Maurice et Mme Nessius, les trois hommes coururent à toutes jambes vers les ruines, qu'ils s'empressèrent de gravir de toute la vitesse de leurs jarrets. Derrière eux, hurlants, accouraient les Tobas, furieux de voir ceux qu'ils comptaient capturer leur échapper encore une fois. Deux coups de fusil leur furent encore adressés, mais les propriétaires de ces armes devaient être de piètres tireurs, car aucun projectile ne porta. Déjà, les Français parvenaient au sommet de l'extumescence, d'où ils pouvaient défier leurs agresseurs. Abrités par de hauts pans de rochers, ils étaient en sûreté. Toutefois, leur situation n'était pas beaucoup meilleure, car ils étaient toujours des assiégés.

— Ne nous débarrasserons-nous pas enfin de ces misérables pillards ? grommela le représentant de commerce. Nous faudra-il les massacrer jusqu'au dernier pour continuer notre route ?...

C'était évidemment la seule solution à adopter devant l'acharnement mis par les sauvages à les poursuivre et M. Santin dut s'y rallier également. Mais on eût pu croire que ces primitifs habitants de la savane avaient deviné cette résolution car, loin de s'offrir aux coups de leurs adversaires, ils commencèrent par les entourer de loin en profitant des moindres accidents de terrain pour se dissimuler. Quelques-uns eurent l'idée de pousser devant eux des fragments

de roche, afin de se préserver tout en avançant.

Bernard et M. Santin eurent un court colloque ensemble.

— La situation est plus grave qu'elle n'a jamais été, avança le premier, et il me semble qu'il nous sera difficile d'échapper, si je considère l'astuce et l'opiniâtreté de ces damnés sauvages. S'ils ne donnent pas l'assaut à notre forteresse improvisée, et qu'ils se bornent à investir la position, nous allons être exposés à toutes les horreurs de la faim et de la soif, car il ne nous reste absolument rien. Les pigeons sont demeurés au bas de la colline avec les sacs de sels radifères et mon bidon ne contient plus qu'un verre d'eau tout au plus. Que devons-nous espérer dans ces conditions ?...

— Certes, la situation est critique ; aussi, je cherche un moyen d'en sortir à notre avantage, répliqua l'ingénieur, tirant nerveusement sur sa barbe, comme pour en extraire une idée.

— On viendra peut-être à notre secours, hasarda Maurice, en levant ses yeux sur son père.

— Et qui donc, dans cette région désolée, à des lieues de tout endroit habité ?

Le jeune garçon n'osa pas dire son espoir et baissa la tête.

— Tenons bon, conclut l'ingénieur. Peut-être pourrons-nous, la nuit venue, dépister nos ennemis, au besoin en opérant un long circuit qui nous mettrait hors d'atteinte. Nous en serions quittes pour revenir en force rechercher tout ce que nous aurons abandonné en route. C'est, je crois, le seul plan praticable...

— Hélas !... Dans ce cas, serrons notre ceinture d'un cran et remettons à un temps plus favorable le plaisir de se mettre à table, gémit le représentant de commerce.

La journée tout entière se passa dans l'expectative et dans l'appréhension d'une attaque violente, qui ne se produisit pas. Les sauvages voulaient probablement énerver leurs adversaires par une vaine attente et les prendre par la soif et le manque de nourriture, et peu s'en fallut que ce plan n'eût une entière réussite. Vers cinq heures du soir, le représentant de commerce, qui souffrait de sa longue abstinence, car il était gros mangeur, proposa sérieusement de faire une sortie pour débloquer la troupe. Il devait, avec Pablo, attaquer les Tobas sur la droite pour les rejeter sur M. Santin et Maurice. Pris entre deux feux, les sauvages seraient anéantis jusqu'au dernier. L'ingénieur essaya de lui démontrer la folie d'une pareille tentative, son parent n'en voulut pas démordre et, ayant vérifié le magasin de son arme, il se dirigea délibérément vers l'issue donnant sur l'extérieur sans écouter les objurgations de Mme Nessius.

Probablement que les Indiens raisonnèrent-ils de même, car, au même instant, ils tentèrent une attaque brusquée contre la forteresse qui les défiait. En moins d'un instant, sur un signal donné par celui d'entre eux qui les commandait, et en proférant de féroces acclamations, ils bondirent hors de leurs abris, franchirent le court espace les séparant des ruines, qu'ils escaladèrent, et apparurent sur le couronnement en brandissant leurs lances et leurs haches de guerre.

Le combat reprit plus acharné et bientôt devint un corps à corps furieux, en dépit de la défense héroïque opposée par les Européens à leurs sauvages adversaires. Ce n'était plus qu'une question de minutes, et les malheureux devaient succomber sous le nombre, malgré leur courage désespéré et leurs armes perfectionnées, quand, tout d'un coup, la scène changea. Une dizaine d'hommes, revolver au poing, surgirent des ruines et se ruèrent sur les sauvages, surpris par cette diversion. Devant ce secours inattendu, les Français retrouvèrent toute leur énergie et chargèrent impétueusement le dernier groupe des Tobas. Ceux-ci, démoralisés par l'arrivée de ce renfort, lâchèrent alors pied et essayèrent de s'enfuir pour retrouver leurs chevaux, mais bien peu nombreux furent ceux qui y parvinrent. Casse-tête, fusils et revolvers avaient fait une rude besogne, et une vingtaine de cadavres sanglants jonchaient les rochers. Les voyageurs étaient délivrés : il était grand temps !

XXX

OU TOUT S'EXPLIQUE

La déroute des Tobas avait été complète, grâce à l'entrée en ligne des nouveaux venus. La victoire n'avait pas été achetée trop cher, les Français n'ayant reçu, dans la bagarre, que quelques blessures insignifiantes. Mme Nessius elle-même, emportée par la situation, s'était emparée du pistolet automatique de son mari et en avait vidé le char-

geur sur les assaillants. Son attitude virile avait contribué à terrifier les sauvages, et le premier mot de M. Santin fut pour la féliciter de son courage.

— Ma foi, répondit la jeune femme en riant, je ne sais pas trop comment cela s'est fait, j'ai été entraînée par votre exemple et par la situation. Mais m'expliqueras-tu, Raymond, comment ce secours nous a été ainsi providentiellement apporté ?...

— Il faudrait d'abord le demander à ces braves gens, fit l'ingénieur, épanchant le sang qui coulait d'une éraflure à la joue. J'en suis aussi surpris que toi !...

Maurice, qui avait entendu la réflexion, s'avança.

— C'est moi, père, qui ai fait prévenir le chef de la municipalité de Rinconada du danger que nous courions et il s'est empressé d'envoyer les hommes dont il disposait, espérant qu'il arriverait à temps pour nous sauver.

M. Santin, stupéfait, ouvrait de grands yeux et considérait son fils, car il n'en pouvait croire ses oreilles. Quoi ! le salut général serait dû à ce gamin qui, en découvrant la mine de radium, avait déjà assuré l'avenir, compromis par la disparition du trésor de l'Irlandais.

— Enfin, m'expliqueras-tu... commença-t-il.

— C'est bien simple, père. Tu te souviens que j'avais promis à l'agent consulaire de Salta, qui possède un appareil de T. S. F., de lui envoyer des messages de radio à l'aide du petit poste émetteur que j'avais emporté de Paris ?...

— Oui ; et alors ?...

— Alors, il y a trois jours, tandis que tu reposais, à la suite de l'accident qui t'était survenu quand tu errais sans lumière dans les galeries de la caverne, et sans avertir personne de mon projet, je me suis glissé, avec mon appareil, hors du boyau souterrain et j'ai envoyé, à trois reprises, pour être certain qu'il serait reçu, le message suivant :

Le jeune garçon tendit un papier à son père et celui-ci lut avec étonnement :

Nosotros somos dentro muy grande peligro. Atacar por treinta indigenos Tobas, cierro Cuervo junta rio Lipez. Avizar gobernor Rinconada enviar socorro, o somos perdidos...

— Cela signifie, en français ?... demanda-t-il.

— Je vais te le dire, père.

Il lui traduisit :

Sir Buller, à Salta,

Nous sommes en très grand péril. Attaqués par trente indiens Tobas sur le mont du Corbeau, auprès du rio Lipez. Prière d'avertir le gouverneur de Rinconada de nous envoyer du secours, ou nous sommes perdus.

« Je me suis rappelé, continua l'étudiant, le signal S. O. S., à la suite duquel tu as couru au secours du navire en perdition et sauvé le pauvre Irlandais, et j'ai songé à y recourir à mon tour en ajoutant les explications indispensables pour que M. Buller ne supposât pas que le message était une simple plaisanterie. Je suis bien content qu'il lui soit bien parvenu et qu'il ait fait le nécessaire. Je n'ai donc pas été étonné de l'arrivée de nos sauveurs ; tu te souviens que j'avais fait allusion à la venue d'un secours de Rinconada et que tu n'as pas eu l'air de le prendre au sérieux ?

L'ingénieur était confondu de l'initiative et de l'intuition dont Maurice, qu'il persistait à considérer comme un enfant, avait fait preuve tout le long du voyage. Il était obligé de reconnaître que, si la caravane avait été tirée d'embarras, c'était surtout grâce à ce petit bonhomme, qui montrait toutes les qualités d'un homme fait. Non, ce n'était plus un gamin. D'ailleurs, lorsqu'on rentrerait en France, il serait bien près de toucher au cap de ses dix-sept ans : il devenait un jeune homme !...

Cependant, M. Santin voulut éclaircir les points qui demeuraient encore obscurs et, grâce à son interprète, il put entrer en conversation avec le chef du détachement si opportunément survenu au moment où la lutte devenait critique, en raison du nombre des assaillants, et celui-ci, un mulâtre nommé Fernando Diaz, lui fit le récit suivant, traduit par Maurice :

— Rinconana n'étant qu'un gros village agricole n'est relié par aucun moyen de communication rapide : chemin de fer, télégraphe ou téléphone, avec Salta. Il ne dépend pas, d'ailleurs, de ce chef-lieu de province, mais de Jujuy, dont il est éloigné de près de cent kilomètres. Un courrier à cheval mettrait au moins deux jours pleins à parcourir la distance depuis Salta, mais le se-

ñor que vous avez prévenu, paraît-il, par dépêche, de votre situation, possède une voiture mécanique qui va aussi vite qu'un train, et il est arrivé hier soir à Rinconada avertir le gouverneur, ainsi que vous le demandiez. Or, je dois vous dire que nous avions déjà à nous plaindre des incursions fréquentes faites par les Indiens du Chaco sur nos plantations. Ce sont de dangereux pillards, d'ailleurs, barbares, comme ils le prouvent chaque fois qu'ils peuvent s'emparer de colons isolés, qu'ils font périr de la manière la plus atroce. A plusieurs reprises, antérieurement, je leur avais donné la chasse, mais sans réussir à m'emparer d'eux ou à refouler la bande sur son territoire, et cela surtout parce que je ne disposais pas d'assez de monde pour imposer une crainte salutaire à ces sauvages.

« Quand le gouverneur de Rinconada apprit du señor arrivant de Salta, où il représente, paraît-il, les grandes nations d'Europe, ce qui était arrivé, il me chargea de réunir en toute hâte une troupe suffisante pour vous apporter un secours efficace et donner une bonne leçon aux Tobas. Je suis l'officier de la milice du pays et je n'ai pas eu de peine à réunir les vingt hommes que vous voyez et qui m'ont suivi comme volontaires. Je dois vous dire, d'ailleurs, que les estanceros sont depuis longtemps exaspérés des déprédations des sauvages. Les Tobas sont d'incorrigibles voleurs de bestiaux, et l'on peut rarement les atteindre, tant ils procèdent avec habileté. Il est assez peu fréquent, cependant, qu'ils se réunissent en troupe aussi nombreuse, aussi était-ce une occasion que nous avions de leur infliger un sévère avertissement... Votre dépêche expliquait que vous étiez sur le cierro de Cuervo, c'est-à-dire à moins de vingt kilomètres de Rinconada. Ayant donc rassemblé les volontaires que vous voyez ici, nous avons traversé le rio à gué dans un endroit que je connais et sommes accourus par la route la plus directe, assez à temps pour remplir la mission que j'avais acceptée et vous tirer des griffes de ces sauvages, de qui vous n'aviez à espérer aucune grâce, d'autant plus qu'ils vous guettaient depuis plus longtemps !

Pendant que le chef expliquait ce qui s'était passé, ses compagnons avaient préparé le campement et deux hommes étaient partis chercher du bois pour dresser un foyer et cuire le *cocido*, sorte de ragoût du pays. L'ingénieur fit part du dénûment complet de sa troupe en fait de vivres, mais l'Argentin sourit.

— Nous avons fait bonne chasse en traversant le rio Lipez, expliqua-t-il. Un de mes hommes a pu abattre un cabiai, qui ne pèse pas moins de soixante livres ; vous voyez que nous pourrons vous en faire part. Maintenant, si vous êtes pressés par la faim, et surtout la señora, nous avons des galettes de maïs et de froment, ainsi que du *queso*, du fromage, comme vous dites en français.

— Nous acceptons avec reconnaissance, répondit M. Santin, mais nous mourons surtout de soif, nos gourdes étant vides depuis bien des heures, car nous n'avons pu trouver à les remplir dans cette région aride.

— Oh ! excusez-moi, señor ! Je devrais comprendre que vous avez besoin de reprendre des forces, après toutes les aventures que vous avez subies avec la señora et je vais vous faire donner tout ce qui vous est nécessaire...

— Ce n'est pas tout, et j'abuserai de votre complaisance...

— Je suis à votre entière disposition...

M. Santin expliqua à son interlocuteur qu'il avait perdu ses montures, volées par les Indiens, et laissé en arrière la majeure partie de ses bagages, cachés dans une anfractuosité de la montagne.

— C'est facile à arranger, déclara, après avoir réfléchi un instant, le chef de la milice argentine. Je vois que mes hommes ramènent les chevaux des Indiens morts, cela vous fournira le moyen d'éviter la fatigue du retour à pied à Rinconada, où vous êtes attendus par le señor qui est venu nous avertir de la fâcheuse position où vous vous trouviez. Pour vos bagages en détresse, je vais vous donner deux aides, avec lesquels vous irez, vous ou l'une des personnes qui vous accompagnent, rechercher ces colis, que l'on chargera sur un cheval tenu en main. Etes-vous satisfait, señor?...

— Je vous rends grâce, monsieur, et vous remercie de votre obligeance.

— De rien, répliqua avec courtoisie l'Argentin. Je suis trop heureux que vous m'ayez fourni l'occasion de châtier une bonne fois ces pillards. Espérons que la leçon sera profitable et qu'ils se tiendront désormais tranquilles !

Satisfait de cette conclusion, l'ingénieur alla rejoindre les époux Nessius et Maurice, qui dévoraient avec grand appétit les galettes tirées des « alforjas » du fourrier de la

troupe armée. Il leur fit part des offres de l'officier, et Maurice se proposa pour retourner en arrière chercher les sacs de sels de radium, qui n'avaient pu être emportés, ainsi que le matériel de campement indispensable pour cette dernière nuit à passer en plein air. Le père de famille accepta et le jeune homme enfourcha allégrement le cheval qui était mis à sa disposition.

La nuit commençait à tomber quand il reparut, toujours escorté de ses deux gardes du corps, dont l'un tenait en main l'animal chargé des précieux colis. On les attendait pour se partager le *cocido*, un rôti de cabiai, des patates douces et des petits fromages de lait de brebis, dont le goût était des plus fins, le tout arrosé de fréquentes rasades d'un petit vin de pays ressemblant un peu au vin gris de Lorraine. Bien qu'il eût déjà pris un sérieux acompte au cours de l'après-midi, le cousin Bernard montra un appétit merveilleux qui fit l'admiration des Argentins.

Le lendemain, au lever du soleil, le camp, qui avait été dressé à la lisière du bois, loin du champ de bataille, sur lequel demeuraient étendus les cadavres des sauvages tombés au cours de la lutte, fut levé. On but encore le maté national, puis, les chevaux ayant reçu leurs charges, la troupe se mit en route par la voie la plus directe pour Rinconada, où l'on entra un peu avant midi, après avoir traversé le rio de Lipez à un gué connu des hacienderos. Le voyage était terminé.

EPILOGUE

Franchissons un espace de trois mois après les événements qui ont été narrés au cours de ce récit.

Nous sommes à Paris, dans le modeste appartement occupé par l'ingénieur des mines et sa famille, et un couvert étincelant occupe la table de la salle à manger, attendant les huit convives qui doivent s'y trouver réunis. Ces huit personnes sont : le maître et la maîtresse de maison, M. Raymond Santin et Mme Marguerite ; puis leurs deux enfants, Maurice et René ; M. et Mme Nessius ; M. Louis Combès, le diplomate, et enfin le professeur de chimie déjà célèbre par ses remarquables travaux sur la dissociation des atomes, Sylvain Cormier, qui avait accepté l'invitation de son meilleur élève, que l'on a deviné être le découvreur de la caverne de radium, Maurice Santin.

Le timbre électrique de l'antichambre annonce l'arrivée des convives, qui se rendent d'abord dans le salon précédant la salle du repas.

Voilà d'abord Bernard Nessius et la cousine Irma, toujours gais et aimables, les vicissitudes subies au cours de leurs pérégrinations dans l'Amérique du Sud n'étant pas parvenues à altérer leur sérénité coutumière. Le premier a oublié ses tribulations de prisonnier et le temps où il se morfondait dans les geôles uruguayennes, pour ne se souvenir que de ses prouesses de chasseur ; sa femme ne pense plus que rarement aux transes éprouvées au fond des grottes radifères, et pendant les combats contre les sauvages du Gran Chaco. Tout cela est du domaine du passé, et l'avenir l'intéresse davantage, car la direction des Etablissements de construction du Nord de la France a confié un poste fixe et plus rémunérateur à son mari, qui ne la quittera plus désormais.

Entrent ensuite l'ingénieur des mines et le diplomate Louis Combès, devisant amicalement, et enfin Maurice et son professeur, discutant des récentes théories atomistiques.

C'est par l'intermédiaire de Sylvain Cormier que l'ingénieur a été mis en rapport avec l'Institut français du radium, lequel a bien voulu se charger d'exécuter dans ses laboratoires les manipulations délicates d'où sont sortis en dernier lieu *trois grammes* de chlorure de radium pur, dont la valeur totale a été estimée à douze cent mille francs. Ce ne sont pas les dix ou douze millions d'or et de platine, qui ont été engloutis au fond des rapides du rio de Lipez, avec les bandits qui s'en étaient emparés, mais c'est encore un beau denier qui permettra à M. Santin d'assurer l'avenir de ses deux enfants.

Le voyage de retour s'est effectué sans incident notable. Sir Buller, qui avait attendu, non sans anxiété, le résultat de la mission organisée dans le but de délivrer les Français ayant recouru à son aide par un moyen aussi original que la T. S. F., était demeuré à Rinconada, où il reçut les remerciements chaleureux de ceux qu'il avait tirés de danger. Le même jour, l'automobile avait ramené tout le monde à Salta.

Mais M. Santin n'ayant plus rien qui le retînt en Argentine, avait hâte de revoir la

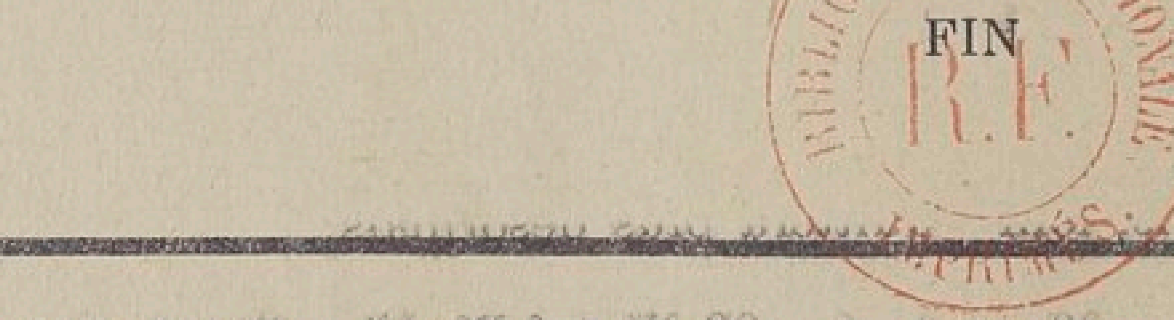
France et de rassurer sa femme la bonne Mme Marguerite demeurée seule avec sa fille Renée. Après avoir généreusement récompensé Pablo Aguila l'arriero, dont la blessure était maintenant cicatrisée, il avait repris dès le surlendemain, avec ses compagnons, l'express du Grand Central nord, qui les amena en trente-six heures à Buenos-Ayres.

Un paquebot des Messageries Maritimes, l'*Orissa*, venait de faire escale à Ensenada. Bernard eut juste le temps de courir à la Banque Nationale, retirer les fonds envoyés par sa maison, avant de prendre le chemin de fer qui l'amena au port assez à temps pour rejoindre ses amis et s'embarquer à son tour. Vingt-deux jours plus tard, la veille de la Noël, les voyageurs étaient à Paris, la traversée n'ayant été contrariée que par un fort orage au large des rivages du Brésil.

Maintenant que des semaines ont passé sur ces événements, il n'en est plus question. Les liens affectueux entre les deux cousins se sont encore resserrés à la suite des périls courus en commun, et c'est pour célébrer l'anniversaire de naissance de Maurice, qui a aujourd'hui dix-sept ans révolus, qu'a été donnée cette fête de famille à l'issue de laquelle Bernard se fit cordialement applaudir par son toast :

— Je bois au grand chimiste découvreur du radium, dont l'ingéniosité nous a tirés d'affaire dans une circonstance difficile. A Maurice Santin, le Lavoisier de demain !

FIN



Le Cercle de la Soif

Roman d'Aventures Inédit

par

GEORGES SIM

PREMIÈRE PARTIE

LES COMPAGNONS DU BAOBAB

CHAPITRE PREMIER

AU « PICKWICK'S BAR »

L'inspecteur de police lut sur le passeport :

— Mac Rootberry, 35e avenue, San-Francisco.

Il regarda avec un soudain respect l'homme à l'imposante carrure qui attendait la fin des formalités et questionna :

— Rootberry des chemins de fer ?

— *Yes !* laissa tomber l'Américain.

Cette scène avait lieu sur le pont des premières classes du *Pittsburg*, long-courrier du Sud-Africain, qui mouillait en rade du Cap.

Un remorqueur avait amené à bord une nuée de fonctionnaires anglais, et les passagers s'impatientaient cependant que se déroulaient les formalités sanitaires et la visite des bagages.

Le ciel était d'un bleu sourd, légèrement plombé. Une chaleur suffocante, trop sèche, régnait même au large, où nul vent ne soufflait.

Mac Rootberry, qui s'était accoudé au bastingage, fixait d'un air soucieux la baie de la Table, au fond de laquelle s'étend la ville du Cap, appelée aussi Capetown.

— Cela doit t'émouvoir de te retrouver après si longtemps dans ces parages ! fit une voix douce, derrière lui.

Il tressaillit violemment, regarda sa fille, comme s'il ignorait qu'elle fût là, se passa la main sur le front.

— Un peu ! murmura-t-il.

— C'est ici, n'est-ce pas, que tu as commencé à édifier ta fortune ?... Tu m'as toujours promis de me raconter un jour ces années d'aventures, dont je ne sais presque rien.

— Oui, un jour..., répéta-t-il.

Il jeta sa cigarette dans la mer, en alluma une autre.

— Est-ce que la ville a fort changé d'aspect depuis vingt-ans ? s'obstina la jeune fille.

— Je crois... J'aperçois beaucoup de constructions nouvelles. Jadis, ce n'était qu'un ramassis de maisons peu confortables. Maintenant, autant qu'on en puisse juger d'ici, c'est une grande ville, pareille à celles d'Amérique...

Ellen Rootberry, dont le corps svelte et gracieux était moulé dans un tailleur de drap gris, braqua ses jumelles sur le port. Mais elle paraissait préoccupée par un tout autre sujet.

Ce ne fut pas sans timidité qu'elle demanda soudain :

— Resterons-nous longtemps dans ce pays ?

Le visage de son père devint dur.

— Je n'en sais rien. Peut-être un mois, peut-être un an...

— Tu as des affaires si importantes à traiter ici ?

(*A suivre.*)

PARIS. — IMP. RAMLOT ET Cie, 52, AVENUE DU MAINE. — 1927.